



日本選書シリーズ

ILLUSIONS

UMEZAKI
Haruo

Roman
EDITIONS DU
ROCHER

UMEZAKI
Haruo

Illusions

Roman

Traduit du japonais par Jacques Lalloz Ouvrage
traduit avec le concours du Centre national du livre

ÉDITIONS DU
ROCHER

OceanofPDF.com

« Série japonaise » dirigée par Racha Abazied

Titre original : *Genka* (1965), par Umezaki Haruo.

Une première édition de ce texte est parue en 1993 sous le titre *Hallucinations*.

Edition française publiée en accord avec Umezaki Etsu par l'intermédiaire du Japan Foreign-Rights Centre.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

© Umezaki Etsu, 1965.

© Éditions du Rocher, 1993, pour la traduction française.

ISBN 2 268 05848 4

OceanofPDF.com

Première partie

LE COMPAGNON DE ROUTE

Gorô redressa le buste et regarda vers la terre, tout en bas. Toujours la même mer de nuages gris cendré, rien d'autre. Des nuées d'une épaisseur apparemment inégale et qui se déchiraient de temps à autre pour laisser apparaître par une échappée, comme entre des filaments de *nattô*¹ que l'on étire, une colline, des taillis, ou encore un champ ou une maison. Mais à chaque fois survenait un nouveau nuage qui bouchait la vue. L'appareil devait voler à environ cinq cents mètres d'altitude, à en juger par la taille des fermes visibles en dessous.

Gorô porta son regard vers le moteur du côté droit.

« Encore à ramper », songea-t-il.

Il « les » avait découverts en train de ramper peu après le départ de l'aéroport d'Ôita. Quelque chose comme des grains ovales qui se déplaçaient peu à peu, du moteur vers l'aile. Il avait observé la chose, qui s'était alors soudain évanouie, tandis qu'une forme identique apparaissait un peu plus loin et commençait à se mouvoir imperceptiblement. Difficile de dire s'il s'agissait des mêmes bestioles ou si c'en était d'autres. « Ou alors, serait-ce une illusion ? » s'inquiétait-il.

Cela lui arrivait souvent avant son hospitalisation. Une fourmi se promène sur le mur clair ; il a beau regarder sous tous les angles, c'est bien une fourmi qu'il voit. Il s'approche et tend le doigt pour la retenir, mais ne rencontre que le vide.

Ces bestioles sur l'aile aussi, il n'avait qu'à les toucher pour en avoir le cœur net : malheureusement, l'obstacle du hublot le lui interdisait. À supposer même qu'il pût l'ouvrir, elles étaient hors de portée.

Gorô promena un regard circulaire dans l'appareil. À bord, cinq passagers en tout et pour tout. Au départ de Haneda, ils étaient une quarantaine. Près de la moitié étaient descendus à Takamatsu, où quelques nouveaux avaient embarqué ; la plupart étaient descendus à Ôita, et l'on s'était retrouvé à cinq seulement. De Haneda à Ôita, le ciel était dégagé et l'on distinguait avec netteté les rides à la surface de la mer, les barques de pêche, le ruban clair des routes et les voitures qui circulaient. C'est à l'arrivée à Ôita que le ciel avait commencé à se couvrir de moutons ; à peine l'avion avait-il redécollé que déjà il pénétrait dans les nuages.

Les cinq passagers étaient ainsi disposés au moment où l'appareil s'était mis à rouler : à côté de Gorô, un homme de trente-quatre ou trente-cinq ans ; derrière, sur l'autre bord, un jeune couple, puis un homme seul. C'était tout. Avec une quarantaine de sièges libres, on peut se disperser et prendre ses aises ; on a beau se le dire, il y a toujours quelqu'un pour venir s'installer près de vous. Gorô aurait voulu se relever et changer de place, mais il se trouvait du côté fenêtre et devait enjamber les genoux de son voisin pour gagner le couloir. « Une corvée », s'était-il dit.

À quel moment ce voisin était-il monté ? C'était la première fois que Gorô prenait l'avion et il n'avait cessé de contempler le paysage.

« Est-ce que j'aurai peur, une fois dedans ? »

Cette pensée l'avait effleuré pendant l'attente à Haneda, mais il n'en avait rien été. Il ne ressentait nulle inquiétude, pas plus d'ailleurs que d'étonnement. Son regard en plongée parcourait le paysage, enregistrant ce qu'il voyait, sans plus.

Le voisin leva les yeux de son magazine. Une odeur de cosmétique se propagea alentour. Son regard se dirigea vers le dehors ; il demeura fixé sur le moteur. Apparemment, l'homme avait aperçu les taches noires. Gorô fumait, en silence. Deux minutes durent s'écouler.

— Curieux, dit l'autre, comme pour lui-même.

Puis, poussant le genou de Gorô, il ajouta :

— Dites, regardez...

— C'est ce que je fais depuis tout à l'heure, répondit ce dernier. Ça

n'arrête pas de ramper pour sortir.

— Ramper ?

L'homme émit un rire bref.

— On dirait que vous parlez d'insectes ou de bébés souris.

— Alors, selon vous, c'est autre chose que des insectes ?

— Bien sûr que oui. Comment voulez-vous que des insectes vivent dans un endroit pareil ? Tiens !

Gorô regarda le moteur. Les grains venaient brusquement de se multiplier. Ils ne se présentaient plus sous cette forme, mais se collaient à présent les uns aux autres jusqu'à constituer une mince rigole. Celle-ci partait de la surface de l'aile pour rejoindre l'aileron d'où elle semblait disparaître, emportée en bribes éparses par la force du vent. Ainsi, il ne s'agissait pas d'insectes. Ni, par la même occasion, d'une illusion.

Tous deux gardèrent un moment les yeux fixés sur la coulée noirâtre. Finalement, l'homme remua un peu puis sortit une carte de visite, disant avec des hésitations dans la voix :

— Je me présente...

Sur la carte était imprimé un nom :... Shôji ?, sous lequel figurait la mention « Service commercial » d'une compagnie cinématographique. Gorô fouilla ses poches à la recherche de ses propres cartes, mais sans résultat.

— Vraiment..., fit-il en examinant avec curiosité le petit carton. Comment ça se lit, ce nom ?

— Nio.

— Ça ne court pas les rues, dites.

— Vous trouvez ? Je suis originaire de Takefu, dans le département de Fukui, et pas mal de gens s'appellent comme ça par là. Il n'est pas si rare que vous le pensez.

— Je n'ai pas de carte sur moi, fit Gorô, qui déclina son identité. J'étais en train de me promener quand la fantaisie m'est venue de monter en avion, si bien que j'ai les mains vides.

Ce n'était pas qu'on l'eût autorisé à sortir. Il avait mis son costume, discrètement glissé dans la poche intérieure de sa veste la somme qu'il

destinait au paiement des frais d'hospitalisation, s'était couvert le bas du visage d'un masque de gaze, puis avait quitté l'hôpital. Il était passé inaperçu dans la foule des visiteurs et des patients venus en consultation. Après avoir acheté des cigarettes, il était entré dans un bistrot où il avait bu un café fort. Le premier depuis longtemps, qui avait fouetté et réveillé ses sens engourdis.

« Tiens, je vais aller là-bas. »

Cette pensée l'habitait-elle déjà, ou bien venait-elle de germer en lui à cet instant ? Il ne savait trop.

— C'est l'impression que j'ai, en effet. (Nio hochait la tête.) Vous êtes monté par hasard, pas vrai ?

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Vous n'avez pas le moindre bagage avec vous. Votre barbe et vos cheveux sont trop longs. Lui, je me suis dit, soit c'est un habitué des voyages, soit l'idée l'a pris tout à coup de partir. L'un ou l'autre. Vous prenez souvent l'avion ?

— Non. C'est la première fois.

— Cette ligne n'est pas sans dangers, vous savez, dit Nio, l'œil rivé sur le moteur. L'autre jour, à l'atterrissage à Ôita, un avion a heurté je ne sais quoi, un talus peut-être, et il y a eu mort d'homme. Une autre fois encore, il y a eu un accident à Kagoshima.

— Oui, je suis au courant. Je l'ai lu dans le journal, répondit Gorô avec un mouvement de tête. C'est l'atterrissage qui présente le plus de risques. Et... qu'est-ce que vous allez faire à Kagoshima ?

— Vendre des films, expliqua l'autre. Tiens, il y en a de plus en plus.

Gorô regarda à son tour le moteur. Le filet noirâtre épaississait. Non seulement il gagnait en grosseur, mais il se scindait en deux vers le milieu. Gorô plissa les yeux, curieux de voir ce qu'il advenait. Mais ne connaissant rien aux avions, il fut incapable de se faire une idée du phénomène et de sa signification.

— Ça m'a l'air d'être un fluide, murmura-t-il.

— De l'huile, déclara Nio, d'un ton bizarrement neutre. Vous avez peur ?

Gorô s'interrogea un bref instant. Il ne ressentait pas la peur. Celle-ci était assoupie.

— Non, pas précisément, répondit-il. Vous allez vendre des films ? C'est le genre de choses qui se vend, ça ?

— Eh oui, faut bien, sans quoi où serait le bénéfice ? (Nouveau rire de Nio.) Tourner des films coûte cher. Le producteur à qui les ventes ne rapporteraient rien aurait vite fait de se casser la figure.

— Vous avez raison...

Gorô avait acquiescé, sans pour autant être convaincu. Un film, c'est le genre de choses qu'il n'y a qu'à expédier par train ou par un quelconque autre moyen de transport, pas besoin d'envoyer un représentant faire du porte-à-porte.

Il dévisagea Nio : une tête qui ne lui dit rien. Cheveux plaqués par du cosmétique, petite moustache, nœud papillon ; de l'embonpoint, mais un teint peu reluisant ; du front à la mâchoire affleurait une résille de minuscules vaisseaux sanguins. Sur le dos, un imperméable passablement défraîchi, en dépit de la chaleur. Il s'enquit :

— Des films... dans le genre porno, je suppose ?...

— Non mais... sans blague ! C'est l'effet que je vous fais ?

C'est alors qu'une tache noire se forma, sans un bruit, sur la surface extérieure du hublot le plus proche, suivie d'une deuxième, d'une troisième. Probablement était-ce ce qui coulait sur l'aile et qui, par l'effet d'un changement du vent, ou pour quelque autre raison, venait à présent gicler en gouttes droit sur la vitre. Les vrombissements des moteurs couvraient tout autre bruit, mais les gouttes donnaient l'impression de venir se plaquer en poussant des rugissements. Les deux hommes regardaient le phénomène en silence. Une hôtesse de l'air, qui devait s'en être rendu compte, s'approcha bientôt d'eux à pas pressés. Nio se haussa vers elle et lui demanda :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Du lubrifiant, on dirait bien.

— Et on peut continuer comme ça, vous croyez ?

L'hôtesse ne répondit pas. Elle gardait les yeux fixés sur le moteur. Gorô se sentit attiré par ce profil empreint de gravité. Ils finirent par ne

plus distinguer qu'avec difficulté le moteur lui-même. Les embruns sombres recouvraient maintenant une bonne moitié de la vitre. Les passagers assis derrière, de l'autre côté, remarquant l'incident, commencèrent à s'inquiéter. L'hôtesse ne dit rien et se hâta vers l'avant ; elle pénétra dans la cabine de pilotage. Gorô n'avait pas quitté des yeux ses jambes et ses hanches qui se balançaient. L'image de l'hôpital lui revint à l'esprit.

« Le remue-ménage qu'il doit y avoir, à l'heure qu'il est... », se dit-il en se représentant la salle. Il y avait quatre malades, lui inclus, ainsi que deux femmes gardes-malades. Celles-là seront certainement les premières à s'agiter. Les malades, eux, s'ils bavardent ou s'adonnent au jeu, ne se sentent pas concernés par ce qui arrive aux autres. L'hôpital reçoit des malades mentaux, mais aucun n'est dangereux. Le plus ancien est un quadragénaire qui est tombé sur la tête du haut d'un poteau électrique. L'homme est rétabli, mais ne s'en va pas pour autant. Une garde-malade avait expliqué à Gorô qu'il gagnait à demeurer hospitalisé, rapport à des questions de salaire ou d'assurance. On l'avait surnommé « Poteau électrique ».

« Il a un beau toupet, vous savez, celui-là !

— C'est pas vrai, je suis pas comme ça », s'était défendu l'intéressé, avec un sourire mièvre.

Le suivant est « Pépé ». Lui a la tête toute retournée chaque fois que, dans la rue, il fait la rencontre de bateleurs de réclame, et on le voit revenir à intervalles réguliers. On ne compte plus ses séjours, si bien qu'au total il peut tout autant être le doyen. Le dernier, plus jeune, est le second fils d'un marchand de friture ; il est atteint d'éthylisme. Tous trois sont calmes. « Peuvent toujours s'agiter, c'est trop tard. J'ai mis des centaines de kilomètres entre nous. »

Gorô n'avait pas attendu d'être devant sa tasse de café pour se dire qu'il ne retournerait pas dans cette salle à l'atmosphère figée, routinière et sans joie...

L'hôtesse ressortit de la cabine, se hâta dans leur direction. Elle se pencha vers eux.

— L'aéroport de Kagoshima n'est plus très loin, nous continuons

notre vol. Ne vous inquiétez pas.

Elle s'occupa ensuite des autres passagers. Le hublot était maintenant maculé d'huile sur presque toute sa surface. Nio proposa :

— On change de place ?

— D'accord.

Gorô accepta de bonne grâce et les deux hommes se transportèrent de l'autre côté du couloir. Là, les hublots étaient sans taches.

Tout à coup, une trouée se fit dans les nuages. À l'avant apparut la mer, toute miroitante.

— Quel âge vous avez ? s'enquit Nio qui bouclait sa ceinture de sécurité – des tremblements semblaient agiter ses mains, gênant sa manœuvre. Moi, j'ai trente-quatre ans.

— Quarante-cinq, répondit Gorô. Le lubrifiant, ça crame ?

— Sûr, mais pas facilement. Il faut une température élevée. Un conseil, votre ceinture, serrez-la bien.

Il sortit de sa poche une flasque de whisky, qu'il vida à demi d'une lampée. La tendant à Gorô :

— Vous en voulez ?

Celui-ci déclina l'offre d'un geste de la tête. Nio ramena la bouteille à lui, la rempocha. L'avion commença à survoler la mer.

— Vous avez peur ? Vous avez mauvaise mine.

— Non. Ce doit être la fatigue.

Gorô n'avait pas peur, mais il sentait qu'il tremblait. Pas ses mains ni ses jambes, mais l'intérieur. Une part de lui-même vibrait rythmiquement, semblait-il, sans relation aucune avec son état d'esprit actuel.

L'avion volait au-dessus de la mer. Sa vitesse parut diminuer légèrement. Il perdit de l'altitude en décrivant un demi-cercle dans le ciel de la baie de Kinkô, autour de l'île de Sakurajima.

La piste se rapprochait à vive allure. À l'instant où le train d'atterrissage prit contact avec le sol, Gorô ressentit un choc beaucoup plus violent qu'à Takamatsu et Ôita. Après une brève course, l'appareil s'immobilisa par à-coups. On vit deux véhicules d'une forme particulière

se précipiter dans leur direction. Il détacha sa ceinture. Les moteurs s'étant tus, la carlingue s'emplit d'une effervescence soudaine.

Dehors les attendait un ciel lumineux. Un jour vif de pays méridional. Au moment d'emprunter la passerelle, Gorô éprouva une douloureuse sensation de piqûres sur les paupières. Les voix des passagers bavardant autour de lui faisaient le curieux effet d'être étouffées par la distance. Ses oreilles devaient être détraquées. Nio le rejoignit en bas ; ils pénétrèrent dans la salle d'attente.

— Ça arrive souvent ce genre de choses ? demanda Nio à l'hôtesse d'accueil.

— Ce genre de choses ? Que voulez-vous dire ?

— Regardez-moi ça...

Il se retourna en direction de la piste. Mais l'avion n'était déjà plus à sa place. Les derniers passagers débarqués, on l'avait lentement déplacé vers une aire de stationnement. Nio reprit, avec une expression quelque peu désappointée :

— C'est vrai, à quoi bon vous parler de ça, à vous...

— Vous allez du côté de Makurazaki ?

On les avait conduits en voiture jusqu'aux bureaux de la compagnie. Après quoi, tous deux étaient entrés dans un petit restaurant, en face, où Nio commanda de l'alcool et Gorô un bol de nouilles chinoises. Question propreté, l'endroit laissait à désirer. Gorô, qui avait mangé un sandwich dans l'avion, n'avait pas grand-faim.

— Oui.

Du bout de ses baguettes, il attrapa une nouille, la porta à sa bouche. Ses oreilles ne sifflaient plus.

— Que diriez-vous d'une coupe ?

Nio versa de l'alcool dans la coupe qui restait vide. Gorô en prit une gorgée. Sa bouche s'emplit d'une odeur et d'une saveur inaccoutumées. Il vida la coupe d'un trait puis demanda :

— Ce n'est pas du saké ordinaire, dites-moi.

— C'est de l'alcool de patate. Mais il est allongé.

— Encore une coupe, s’il vous plaît, fit Gorô, qui goûta de nouveau. C’est vrai, j’en ai bu deux ou trois fois pendant la guerre. Où est-ce que c’était, déjà ? Je ne m’en souviens pas. J’ai l’impression que c’était plus fort...

— Vous l’aurez bu sec, sans doute.

Nio le resservit. La coupe était large, avec un épais rebord.

— Je me demande si je ne vais pas aller à Makurazaki, moi aussi, dit-il, en regardant Gorô droit dans les yeux.

Le visage de ce dernier se ferma subitement. Il tenta de cacher ses impressions en pêchant une autre nouille.

— En quel honneur me suivez-vous ?

— Je ne vous suis pas. Je pensais me mettre à démarcher par là.

— Démarcher... pour vos films ?

Gorô était à présent sur ses gardes et il recula son tabouret avec douceur.

— Évidemment.

Nio tapa dans ses mains, commanda une nouvelle fois de l’alcool.

— Avec les établissements gérés par la compagnie, il n’y a pas à se casser la tête ; seulement, vous savez bien, les petits cinémas de province ne sont pas souvent rattachés à un réseau. Pour eux, peu importe la compagnie. Le tout est que le film soit amusant et bon marché. C’est là que le démarcheur entre en jeu. Critiques et programme à l’appui, il explique quel film est le plus approprié, que le tarif est de tant et tant. À partir de là, le client commence à marchander. Faut arriver à un compromis, alors l’affaire est faite. Tout l’art du représentant réside là. Entre compagnies, vous savez, on se livre à une concurrence acharnée.

— C’est une profession qui ne manque pas d’intérêt.

— Pourquoi ça ?

— Elle fait voir du pays, répondit Gorô en vidant sa coupe. Moi, je viens de passer un mois et demi enfermé entre quatre murs. Je n’ai pas mis une seule fois le nez dehors, figurez-vous. Enfin, pas mis... pas pu mettre, plutôt.

— Pourquoi ?

L'œil de Nio brillait durement.

— Pourquoi ? C'est comme ça, voilà tout. Et puis j'étais au premier étage...

La salle était située au premier étage ; devant la fenêtre se dressait un cèdre de l'Himalaya qui masquait le jour. Gorô n'avait ni envie ni raison de s'échapper. Grâce à un ami, il put d'abord disposer d'une chambre particulière. Dès le premier jour, on le lui apprit peu après, il fut soumis à une cure de sommeil. Il devait ingurgiter une poudre blanche trois fois par jour. Le troisième jour, à l'heure de la visite, le médecin s'enquit :

« Comment vous sentez-vous ? Plus calme ? »

— Non, avait-il répondu. Vous ne me soignez toujours pas ? »

Mélancolie et morosité ne l'avaient pas quitté. Elles le défiaient de tous leurs crocs découverts. L'invitation à la lutte émanait-elle de ces états, ou bien de lui-même, il n'aurait su le dire. Cela faisait six mois qu'il en avait conscience. Un jour qu'il jouait au go avec un ami, il s'était tout à coup senti mal. Un malaise indéfinissable. Son visage était déformé par des spasmes. Se dominant toutefois, il avait poursuivi un moment la partie. Mais les spasmes persistaient. Il avait soulevé un pion, qui avait roulé sur les nattes. L'ami avait relevé la tête, surpris.

« C'est pas normal. Tu as une mine de papier mâché.

— Je ne me sens pas dans mon assiette. »

Il s'allongea, la tête sur un coussin plié en deux. Bientôt un médecin arriva. Sa tension était un peu élevée. Sans doute était-ce dû à son acharnement à jouer, conclut le médecin qui s'en retourna après lui avoir fait une piqûre. Les spasmes cessèrent au bout de quelques instants. Par la suite, il connut quelques malaises semblables. Lorsqu'il sentait une crise venir dans la rue, il se dépêchait de regagner son domicile en taxi. S'il ne pouvait trouver de taxi, il se précipitait vers la première porte venue, un magasin ou n'importe quelle boutique, et demandait qu'on le laissât se reposer. Un moment de repos, et tout rentrait dans l'ordre. Il ne tarda pas à s'aviser qu'un verre de saké froid le remettait plus vite d'aplomb.

Être à la merci de ces accès imprévisibles le rendait inquiet et tendu. Ils ne duraient pas, mais surgissaient de temps à autre et l'envahissaient

par vagues. Des déferlements qui n'avaient aucune cause précise et survenaient, sans lien avec ses dispositions du moment. Aussi Gorô buvait-il. Dans son lit, ou devant la télévision. Et il se surprenait à songer à la mort. Non qu'il y réfléchît en termes philosophiques, ni qu'il envisageât de se supprimer. Cela restait dans le champ des simples rêveries. Il buvait, posait les coudes sur la table, puis fredonnait. Souvent lui montait aux lèvres ce passage de chanson militaire :

Le fort Chibaya que balaie la bise glaciale...

*Comment, devant la loyauté des Nankô² père et
fils, les dieux pourraient-ils ne pas pleurer ?*

À ce « Nankô père et fils », une démarche inconsciente de son esprit avait substitué les « codes du Chiffre³ ». « Comment, devant la loyauté des codes du Chiffre, les dieux pourraient-ils ne pas pleurer ? » Un sourire amer accompagnait ces considérations.

« C'est tout moi, ça, au fond. Est-ce que jusqu'ici je ne me suis pas toujours débrouillé pour ne pas penser à la mort, pour la fuir, donner le change ? Et pas que moi. Tous autant que nous sommes.

— Mais nous avons déjà commencé le traitement. Aujourd'hui, nous allons vous faire une prise de sang », avait répondu le médecin.

Gorô observait la couleur du sang qui montait dans la seringue. Mais... et ses illusions ?

— Bon, on pourrait peut-être partir ?

Nio reposa sa coupe à l'envers et se leva. Le tiers du cruchon avait été consommé par Gorô. Ce fut Nio qui régla l'addition. Gorô demeurait là, à observer ses gestes pour payer, l'épaisseur du portefeuille... L'autre jeta un coup d'œil à sa montre.

— Je me demande à quelle heure est le train. Peut-être aurons-nous à attendre ?

— Moi, je prends un taxi, répliqua sèchement Gorô. Ça ne me dit rien de devoir attendre à la gare.

Il sortit le premier. Une compagnie de taxis jouxtait la compagnie ferroviaire. Il y entra. Le chauffeur qui les avait amenés de l'aéroport passait un coup de chiffon à sa voiture. Apercevant Gorô, il lui adressa un sourire qui plissa ses yeux.

— Vous pouvez m'emmener jusqu'à Makurazaki ?

— Bien sûr. Montez.

L'homme lui ouvrit la portière. Gorô prit place sur la banquette. Nio ne sortait toujours pas du restaurant. Le chauffeur s'installa au volant.

— Vous êtes seul ?

Gorô esquissait un mouvement de tête affirmatif, quand, au même instant, Nio apparut et se laissa choir lourdement sur la banquette, à son côté.

— Je monte avec vous. D'après ce qu'on m'a dit, il n'y a pas de train pour moi.

Il jeta sa valise à côté du chauffeur, qui expliqua :

— C'est une ligne qui vient d'être ouverte. Il n'y a pas tant de trains par jour.

Un accent marquait ses inflexions de voix, mais il parlait une langue standard. Sans doute cela tenait-il à la nature de sa profession, mais aussi à l'influence de la radio et de la télévision. Tel était déjà le cas de l'hôtesse d'accueil, à l'aéroport.

« Est-ce qu'on reviendrait sur nos pas ? » se dit Gorô.

Le taxi remontait les rues qu'il avait déjà empruntées. Gorô s'efforçait de dérouler la carte des lieux dans sa mémoire. Vingt ans auparavant, l'endroit avait subi des bombardements intensifs qui n'avaient laissé que carcasses d'immeubles et décombres ; les fils électriques pendaient jusqu'au sol, les robinets vomissaient l'eau à grand bruit. Pour ce qui était des passants... comme sur une photo de nuit prise avec un long temps de pose, seuls ressortaient les objets immobiles, tous les humains avaient disparu. La foule, des constructions bien alignées, des rues normalement goudronnées : tel était le paysage au milieu duquel la voiture se frayait à présent un passage. À l'époque aussi, il y avait forcément des gens. Cependant, leur présence n'avait pas marqué Gorô. Seul subsistait en lui le souvenir des ruines. Le dos contre le siège, il

regardait le décor défilier par la vitre.

— Tout à l'heure, vous parliez de quelque chose qui rampait pour sortir, dit Nio. Vous le pensiez vraiment ?

— Oui.

— Ça ne vous a pas semblé bizarre ?

— Bizarre ? Non, répondit Gorô, mal à l'aise. Je croyais que mes yeux me jouaient un tour. C'est quand vous l'avez remarqué que j'ai compris que je ne me trompais pas.

Nio demeurait silencieux.

— Encore que je ne voie rien de curieux à ce que des bêtes sortent de là, notez. La vie en est pleine, de ces curiosités.

La voiture avait traversé l'agglomération. Les habitations étaient plus espacées ; on déboucha sur le bord de mer. Le volcan de Sakurajima émergeait des flots bleus, avec à son sommet un panache blanc.

— À propos, fit Gorô en regardant vers l'avant. C'est à Tôkyô que vous êtes monté ?

— Oui. Vous ne vous en êtes pas aperçu ? répondit Nio. J'étais assis sur le siège voisin, depuis Haneda. Je vous ai adressé deux fois la parole, mais vous ne m'avez pas répondu.

— Deux fois, vraiment ?

— Oui. La première fois, c'était au-dessus de la mer Intérieure ; la seconde, dans la salle d'attente d'Ôita. Là, je vous ai emprunté votre cigarette pour allumer la mienne. Vous étiez en train de regarder un homme avec une écharpe officielle, un député peut-être, rappelez-vous.

— C'est vrai, je me souviens. Un tas de gens étaient venus l'attendre. Un député, vous croyez ?

— À mon avis, oui. Et à partir d'Ôita, on n'a plus été que cinq.

« Minute, se dit Gorô. Cinq, ça veut dire que les réservations n'étaient plus nécessaires, qu'on pouvait s'asseoir n'importe où. Et malgré cela, il est venu s'asseoir à côté de moi. Pour quelle raison ? »

— À se demander s'ils rentrent dans leurs frais avec cinq passagers...

— Je n'avais pas ma tête à moi. Je venais de retrouver ma liberté, j'étais rouillé de partout. Vous pouviez toujours me parler, je n'entendais

pas. Croyez-moi.

— Votre liberté ?... Vous voulez dire... (Les mots eurent du mal à sortir de la bouche de Nio.) Parce que jusque-là vous étiez dans une prison ou quelque chose comme ça ?

Gorô le regarda dans les yeux.

— Pas une prison. Vous le savez bien.

Nio secoua la tête.

— Je ne sais rien, moi. J'ai trouvé ça drôle et je vous en ai fait la remarque, sans plus. J'aurais pas dû ?

Le crâne de Gorô le fit soudain souffrir. La douleur que provoque un cercle de fer qui vous enserre le front. Il porta ses doigts à ses tempes et les massa. Une trentaine de secondes plus tard, la douleur s'était apaisée.

« Souffrez-vous parfois de névralgies ? » lui avait demandé le médecin avant son hospitalisation.

C'était un ami intime de Mitamura – son partenaire au go –, avec lequel il était allé un jour lui rendre visite. Le salon où il les avait reçus était petit et confortable ; au mur, un tableau représentait un paysage, et dans un coin une table basse était ornée d'un bouquet. Les murs étaient tendus d'une étoffe spéciale, car les voix étaient assourdies, neutralisées.

« Non, avait-il répondu. Je n'ai pas mal, mais je ressens une impression de mélancolie, de tristesse.

— En permanence ?

— Non. Ça ne dure jamais, je la sens monter, un peu comme une vague. Quoique, au fond, si, j'ai quand même l'impression que ça dure... »

Gorô pencha un peu la tête, poursuivit par bribes :

« Je me sens envahi par une sourde angoisse, au point que je perds toute envie de sortir. Je sens que mon visage va se convulser, je crois que tout le monde me surveille, alors je reste cloîtré chez moi.

— Et dans ces moments-là, que faites-vous ?

— Je m'allonge et j'ouvre un livre, je regarde la télé, je chante...

— Vous chantez ? »

Le médecin sortit un calepin, prit des notes.

« Quel genre de livres lisez-vous ?

— Surtout des récits de voyages, des magazines. Rien qui puisse me casser la tête.

— Des récits de voyages... (Le médecin lui lança un regard scrutateur.) La télévision, je vous conseille de ne pas en abuser. Les yeux se fatiguent. Et une fois que les yeux sont fatigués, c'est le mental qui s'irrite et se fatigue à son tour.

— Ah ? À vrai dire, je ne suis pas tout le temps collé devant. »

Gorô est devant le téléviseur. Survient une scène comique. Il ne rit pas, car il ne voit là rien de drôle. Non qu'il n'éprouve aucune émotion. Au contraire, la tristesse l'a envahi. La faculté de rire l'a abandonné. Les larmes lui viennent avec une curieuse facilité. La télévision ? Des ondes transmises depuis un studio et qui deviennent des images. Si sa tête le concevait, le reste lui dicte que ce ne sont là que choses creuses. Ce ne sont jamais que des ombres ! Il ne peut plus tenir, il coupe la télévision, et se met à boire. Puis il chante.

Mitamura prit la parole :

« Et tes illusions ?

— Mes illusions ? Tu parles de la télé ?

— Non, de la sonnette.

— Qu'est-ce que c'est, cette histoire de sonnette ? demanda le médecin.

— Oh, c'est-à-dire que, de temps en temps, il m'arrive d'entendre la sonnette de l'entrée, aux moments les plus incongrus. Je vais voir, je ne trouve personne.

— Qu'entendez-vous par “aux moments les plus incongrus” ?

— En pleine nuit, par exemple. Je suis persuadé que c'est quelqu'un qui me fait des blagues. »

Gorô ne tenait guère à s'étendre sur ces illusions – la sonnette, la fourmi sur le mur. « Je suis normal », voilà ce sur quoi il voulait ramener la conversation. Ce qui pouvait sembler contradictoire avec le fait qu'il rendait visite à un médecin, mais c'était là une défense que son instinct avait mise en place. L'emportait le désir de présenter son état sous un

jour favorable.

Venait s'y ajouter un autre soupçon : « Ce ne serait pas un charlatan ? »

Dans un hôpital, la vue d'une blouse blanche et d'un stéthoscope suffit à inspirer confiance. Ici, le médecin, confortablement installé dans un sofa, était vêtu d'un kimono d'intérieur. Docteur ? il n'en avait pas l'air et rien ne garantissait qu'il le fût. Jusque-là, Gorô avait cru se rendre chez un médecin, mais le doute avait germé en lui pendant que l'autre le recevait dans le salon et il sentait ce doute croître progressivement.

« Vous êtes vraiment médecin ? » avait-il envie de demander. Mais que l'autre le fût véritablement, et Gorô risquait de paraître bel et bien dérangé. Fâcheux ; aussi se taisait-il.

L'autre continua ses questions et parut enfin conclure :

« Vous me semblez atteint de refoulement.

— De refoulement ?

— Vous avez la tête enveloppée par un tas de choses – des choses qui s'appesantissent sur vous... Il faut vous en débarrasser.

— Des choses qui s'appesantissent... »

Il lui arrivait d'apercevoir, quand il passait devant un salon de coiffure, des clientes disparaître sous le casque blanc d'un séchoir. Voilà la première chose qui lui était venue à l'esprit :

« Oui... C'est-à-dire qu'il suffit de se retrouver nu-tête, n'est-ce pas ?

— En quelque sorte.

— Je vois. Mais... »

« Ainsi, les gens casqués sont ceux qui sont normaux, et moi qui l'ai jeté, mon casque ! Mais, tête nue, j'ai acquis une sensibilité qui n'est pas celle de Monsieur Tout-le-monde, je ressens ce qu'il ne ressent pas ! Les souffrances de la vie m'atteignent directement, moi ! En ce sens, je ne vois pas ce qui fait que je ne serais pas normal. » Il s'était fait toutes ces réflexions en même temps, mais les garda pour lui.

« À partir de quand n'est-on plus en bonne santé ?...

— La santé se dit d'un état où est réalisé le juste équilibre entre, par

exemple, tension et relâchement, excitation et inhibition. »

Le médecin alluma une cigarette, l'air sûr de lui.

« En général, voyez-vous, l'être humain est ainsi fait qu'il juge les choses à l'aune de son propre état d'âme. Selon qu'il éprouve de la lassitude ou de l'entrain, sa perception du monde extérieur risque d'être différente. Sans compter que le caractère entre en jeu lui aussi. Tout cela devient dès lors très complexe.

— Et si on veut supprimer ce refoulement ?

— Ce ne sont pas les méthodes qui manquent. Les électrochocs, la cure de sommeil...

— Les électrochocs ? s'écria Gorô malgré lui. Alors, vous faites asseoir le patient sur une chaise ?

— Il ne s'agit pas d'une exécution capitale, voyons, s'esclaffa Mitamura, qui ajouta : Figurez-vous qu'il a peur de l'électricité. Je l'ai toujours connu comme ça.

— Oh, peur ou pas, ça n'a rien à voir, protesta Gorô. Le courant électrique influe sur le corps, oui. Mais quant à influencer sur le mental ou les émotions...

— Et l'alcool, alors ? Ce n'est rien de plus qu'une substance, mais une substance qui agit sur les émotions.

— Eh bien, la cure de sommeil me semble tout indiquée, s'entremet le médecin en écrasant sa cigarette. Venez quand vous voudrez. Je vais vous faire préparer une chambre. »

— Je vous faisais un drôle d'effet ? demanda Gorô à Nio.

La voiture, qui avait quitté le bord de mer, abordait maintenant les premières montagnes. La route était en mauvais état et un cahot les secoua.

— J'avais l'air de quoi ?

— Eh bien, de quelqu'un qui a les jambes en coton. J'ai commencé par me demander si vous n'aviez pas bu. Oui, j'avais beau vous parler, vous ne me répondiez pas.

— Oui. C'est que le remède faisait encore de l'effet. En plus, je

venais de rester un bout de temps sans marcher, et j'avais du mal à mettre un pied devant l'autre.

— Vous étiez dans un hôpital ? Pas en prison, donc ?

— Non, je passais mon temps à dormir, dans un hôpital. Des somnifères...

Un court instant passa, puis Nio demanda :

— Vous aviez tenté de vous suicider ?

— Pas du tout. J'avalais ma dose quotidienne, depuis mon entrée à l'hôpital. C'est de cette façon qu'on me soignait. À la longue, ça s'accumule et on finit par se retrouver sonné.

Gorô sentait l'alcool s'infiltrer jusque dans ses moindres replis, sous l'effet des trépidations. Il avait conscience d'être trop bavard, mais n'en continuait pas moins à parler.

— Pourquoi est-ce qu'on vous mettait dans cet état ?

— Pour me délivrer de mon angoisse et de ma tension.

— Je vois. L'ivresse les fait disparaître, c'est juste, reconnut Nio. Et maintenant, c'est fini ?

Gorô secoua la tête. Il se dit que l'approvisionnement en somnifère est suspendu, que la poudre blanche, le sulfonal, lui est à présent tout à fait inaccessible. Or, il sent bien que l'hébétude où il était plongé au cours du traitement dure encore, même si elle s'atténue peu à peu. Et aux dires du docteur, même une fois dehors, il ne recouvrera pas son état normal avant six mois. Par-dessus le marché, s'il est bien dehors, cela n'a encore rien d'officiel ; il s'est éclipsé en plein traitement, sur un coup de tête. Le matin, alors que, discrètement, il mettait son costume, Taishô la Langoustine lui avait parlé. Taishô la Langoustine est le surnom donné au fils du marchand de friture.

« Qu'est-ce qui vous arrive ?

— Rien, rien », avait-il répondu, en s'escrimant sur son nœud de cravate.

Il avait oublié comment le faire.

Une fois le refoulement aboli, on devient aisément sujet à des pertes de mémoire. En cela, le sulfonal agissait mieux que l'alcool. Tant bien

que mal, Gorô était parvenu à ses fins, puis s'était évadé.

— Non, ça dure encore, répondit-il à Nio. Mais mon anxiété et ma tension ont l'air de s'être un tantinet dissipées. Je craignais de me sentir mal au moment de monter en avion, mais je n'ai remarqué aucun symptôme.

Le vol n'avait été qu'un moment d'oisiveté rêveuse. Même la fuite d'huile ne lui avait occasionné ni peur ni surprise. Il croyait comprendre pourquoi il était dans l'avion, mais ne se rendait pas compte que celui-là aurait pu s'écraser ou prendre feu.

— Pas banal, comme hôpital, dites-moi, fit Nio. Jamais entendu parler de soins pareils. De quel établissement s'agit-il ?

— Nous approchons de Chiran, lâcha le conducteur. C'est un pays de culture de tabac. Dans le temps, il y avait une base de corps d'attaque spéciaux.

Chacun s'en tint là et un silence total se fit dans la voiture. Nio sortit la flasque de sa poche, lampa ce qui restait de whisky. Abaisant la vitre, il lança le flacon sur le bas-côté de la route. La paume de sa main, aperçue l'espace d'un éclair, sembla anormalement rouge.

— Je suis déjà venu à Chiran autrefois, pendant la guerre, fit Nio pour on ne sait qui, en s'essuyant la bouche de la manche de son imperméable. Avec mon père et la femme de mon frère aîné.

— Pourquoi Chiran ? s'enquit Gorô. Comme soldat ?

— Non, c'est mon frère, il était pilote. On était venus lui faire nos adieux.

Nio regardait par la vitre, les yeux fixés sur le paysage. Il prit un ton soupçonneux pour demander au chauffeur :

— Dites, c'est ça, l'aérodrome ?

Une voie d'assez grande largeur et recouverte de goudron s'étirait en ligne droite. De chaque côté, une étendue de champs secs et, sous un doux soleil, au loin, des silhouettes de gens au travail, réduites à des points noirs.

— Oui, monsieur, répondit le conducteur qui avait ralenti. Ce chemin,

à ce qu'on raconte, c'était une piste.

— C'était plus large, bien plus large. Il n'y avait pas de champs.

Nio écarta les bras. Dans son geste trop ample, sa main droite vint toucher la poitrine de Gorô, s'appuyer contre, puis reprit sa place initiale.

— Aucun de ces champs n'existait. Tout était plat.

On eût dit que sa voix avait l'accent de la colère. Gorô put se figurer lui aussi la vaste plaine couverte d'herbes folles et les appareils alignés comme autant de modèles réduits. Images aux couleurs passées d'un film suranné. Cependant, il fut incapable d'y replacer avec vraisemblance le Nio qu'il voyait à son côté. Peu après, il demanda :

— Quel âge vous aviez, à ce moment-là ?

— Treize ans. Attendez, non. Quatorze.

— Votre belle-sœur devait être une jolie femme, non ?

Encore jeune, visage sans fard, un corps lisse caché sous le classique pantalon bouffant : ce fut tout ce qui émergea de sa vision, un aiguillon sur ses sens maladifs. Nio ne répondit pas, s'adressa au chauffeur :

— Vous pourriez vous arrêter un peu par ici ?

La voiture s'immobilisa, ils descendirent, imités peu après par le chauffeur. La main en visière, Nio regarda à la ronde, puis sortit un appareil photo. Gorô, qui avait à l'esprit l'image d'une jeune veuve de pilote-suicide qu'il avait dû voir au cinéma, lui demanda :

— Votre belle-sœur avait quel âge, alors ?

Au bout du palier du premier étage de l'hôpital se trouvait la salle des gardes-malades, ainsi que leur coin cuisine et un local très sobrement aménagé en dortoir. En deçà était dressée une échelle qui permettait d'accéder à la terrasse. Gorô, arrivé depuis une semaine, eut l'idée d'y monter. Il distingua alors deux personnes. L'une était en train de pleurer, une main sur la joue. On était en fin d'après-midi et seules apparaissaient des silhouettes à contre-jour. Elles semblaient superposées. Une infirmière consolait Taishô la Langoustine. Les sanglots lui parvenaient, entrecoupés, mais rien de ce qui se disait. Gorô avait voulu profiter de la vue qu'offrait la terrasse sur les environs, mais il ne put aller au-delà des

premiers barreaux. Pour quelle raison Taishô la Langoustine pleurait-il ? Se pouvait-il qu'il eût envie de rentrer chez lui ?

Dans le contre-jour, le corps de l'infirmière se profilait sous sa blouse blanche ; les lignes féminines se détachaient, plus accusées. Cette vue avait eu sur les sens de Gorô l'effet d'une brutale caresse. Il était aux premières loges, et chaque mouvement de la femme provoquait le contact des peaux, qu'il percevait sur lui-même avec volupté. Pas une fois dans toute l'année, il n'avait connu pareille vibration.

« C'est ça, ce que le toubib voulait dire. »

L'inhibition supprimée, resurgit tout ce qui était bridé. Gorô, nouveau venu, ne pouvait dire de quelle infirmière il s'agissait. Il tâcha de se dominer. Donner raison au docteur, ou bien encore devenir le jouet d'un médicament, il ferait beau voir ! Sa décision avait été prise dans le secret de son cœur dès qu'il avait mis les pieds dans cet hôpital.

« Je ne suis pas un de ceux-là, moi. On ne me verra pas réagir comme le premier venu ! » Gorô forçait sa nature. Déjà, pour entrer ici, il avait pris sur lui, et c'est ce qu'il continuait de faire. Au bout de quelques instants, il se ramassa sur lui-même et, malgré les remous intérieurs dont il ne savait que faire, il descendit un à un les échelons. À son retour dans la chambre, la garde-malade entre deux âges avait levé le nez de dessus le vieux magazine qu'elle était en train de parcourir et, découvrant son visage :

« Que se passe-t-il ? lui avait-elle demandé. Vous avez un drôle de regard.

— Je vois trouble, depuis ce matin, expliqua-t-il en se glissant dans son lit.

— Ça vient du remède, commenta-t-elle d'une voix neutre. Les yeux vous papilloteront bientôt davantage. »

Il gardait les paupières closes, sous sa couverture tirée jusqu'au front. Désir et jalousie montaient par vagues à l'assaut de sa poitrine. Il geignit, les mains crispées sur la couverture. Au même moment, il souilla ses draps. Pis encore devait lui arriver par la suite. Mais comme il était dans un état voisin de la stupeur, sa mémoire n'en conserverait point le détail.

— Vous voulez bien me prendre en photo ?

Nio, le dos tourné aux champs, lui tendit l'appareil.

— Vous n'avez qu'à presser sur ce bouton.

Gorô leva l'appareil à hauteur de l'œil. Il fit le point sur la silhouette de Nio et bougea brutalement le viseur avant d'enfoncer le bouton. Sans doute verrait-on la moitié du visage de Nio avec l'étendue des champs. Il prit ensuite trois autres clichés en changeant chaque fois de place. Nio récupéra négligemment l'appareil.

— Je vais vous photographier vous aussi.

— Merci bien ! déclara fermement Gorô. Quel intérêt de se faire photographier dans un trou pareil ? Qu'est-ce que vous comptez en faire, de ces photos ?

— Les donner à mon frère.

— Votre frère ? Il est donc vivant ?

— Oui.

Nio remonta le premier dans le taxi.

— Figurez-vous qu'il a eu la chance d'être envoyé sur une autre base juste à la fin de la guerre. Aujourd'hui, il est peintre en bâtiment, à Takefu.

La voiture s'ébranla.

« Kamikaze, et au bout du compte, peintre en bâtiment ! La belle fin ! » se dit Gorô. Néanmoins, nul n'avait le droit de le lui reprocher, il en avait conscience ; toujours est-il que sa langue émit un faible claquement.

— Heureux ?

Nio se tourna vers lui avec une sorte de tressaillement.

— On peut le sembler ? (Un rictus tordait ses traits.) Alors qu'on a perdu femme et enfant un mois avant dans un accident de la circulation ? Ils se tenaient sur le terre-plein du tram, mais ça ne les a pas empêchés de se faire accrocher par l'arrière d'un camion.

Il esquaissa un rire, mais n'obtint qu'un trémolo.

— On n'est pas plus avancé. Depuis, je ne dessoûle plus. J'ai donc fait une demande à ma boîte pour quitter le siège social, et je me suis fait muter dans le sud du Kyûshû comme représentant. Plus exactement, j'ai

été muté. Vous voulez que je vous dise pourquoi je me suis intéressé à vous, à Haneda ?

— Vous parlez de qui ?

— De vous, tiens. Vous n'aviez pas l'intention de vous supprimer ?

— Moi ?

Gorô se rencogna de son côté. Un éclat féroce se lisait dans les yeux de l'autre, des yeux injectés de sang.

— J'en donnais l'impression ? (Il soutint un moment son regard.) Je n'ai pas la moindre intention de me suicider. Il y a bien une chose que je cherche à tirer au clair, oui, une affaire dans laquelle, d'ailleurs, je ne suis pour rien. Et celui qui a perdu sa femme, c'est vous ?

Le soupçon se lut sur le visage de Nio.

— S'agissait pas de moi, si je comprends bien ?

— Non, pardi.

Gorô demeurait sur la défensive. En l'état actuel des choses, il lui pesait d'être entraîné dans l'intimité d'autrui.

— Je parlais du peintre de Takefu.

— Ah, lui ? (Ses épaules tombèrent en même temps que ces mots.) Celui-là, il est heureux, allez. Ils ont quatre gosses, pas moins, lui et sa femme. Cela dit, qu'il soit heureux ou pas, c'est pas mon affaire.

— Ce qui concerne les autres n'est l'affaire de personne, fit Gorô, en guise de réconfort.

Il voulut évoquer une femme entre deux âges, quatre fois mère, mais n'en conçut qu'un sentiment morne qui ne put éveiller son imagination. « On se met en tête qu'on est plus ou moins concerné par les affaires des autres, et en avant les malentendus ! »

Le chauffeur manœuvrait son volant, silencieux ; on ne savait s'il écoutait leur conversation. Nio se couvrit la face de ses mains rouges, demeura ainsi une dizaine de minutes. Gorô regardait par la vitre. Nio retira ses mains.

— Je fais la tournée sur Kagoshima, ensuite je vais à Kumamoto. Je compte grimper sur le mont Aso.

— Il y a un cinéma là-haut ?

— Bien sûr que non, ce n'est que de la montagne. Regarder ce panorama grandiose me requinquera peut-être. Du moins, c'est ce que je me dis.

— Je vous le souhaite.

Ils laissèrent le taxi à Makurazaki. Gorô avait faim. Excepté l'en-cas pris à bord, quelques nouilles à Kagoshima, il n'avait rien avalé ; et puis tous ces kilomètres lui avaient fait mal au cœur. Le soleil était encore haut : en raison de la latitude, il se couchait environ une heure plus tard qu'à Tôkyô. Mais là n'était pas la seule explication de la faim qu'il éprouvait. Aujourd'hui, il s'était dépensé, beaucoup plus que pendant ses journées immobiles à l'hôpital. Nio proposa d'aller manger quelque chose. Il paraissait avoir enfin récupéré.

— Rien n'est plus stupide que de prendre ses repas là où on descend. Tous les VRP vous le diront.

Il partit le premier, sa valise à la main ; silhouette rondouillarde, parfaitement couleur locale dans cette ville qui sentait le poisson. La valise seule s'agitait, d'un mouvement vertical, comme animée d'une vie propre.

« La valise de monsieur S. N... ! »

Un sourire subreptice monte aux lèvres de Gorô. Rien ne va comme ça devrait aller. Cette valise, là, eh bien, jamais elle n'aurait dû être là. Mais son sourire s'efface aussitôt.

Les quelques petits groupes de maisons observés de la voiture étaient tapis dans la verdure des arbres ; à proximité coulait un ruisseau. Les rues de Makurazaki ne montrent pour ainsi dire pas d'arbres ; ce sont de purs et simples alignements de maisons de bois. C'est à peine si l'on découvre quelques saules les bordant, et encore, leurs troncs ne sont pas plus gros que le poignet, et leur feuillage rabougri à force, sans doute, d'être malmené par le vent du large. Gorô se retourne : par-delà la ville apparaît le mont Kaïmon. La rue est emplie d'odeurs de poisson. Dans le jardin d'une maison, on a étendu une natte de paille, couverte de morceaux bruns de bonite mis à sécher. À côté dort un chat roulé en boule. Un bar ; une salle de *pachinko*⁴. Un petit restaurant. *Champon*⁵ du chef. L'atmosphère est chargée d'humidité.

— Entrons donc là.

Ils entrèrent dans le restaurant, commandèrent des nouilles et du *shôchû* coupé. On leur servit d’abord l’alcool.

— Le *shôchû*, vous savez... (Nio emplit la coupe de Gorô. Une coupe, plutôt une petite tasse à thé.) On ne l’étend pas avec de l’eau.

— Avec quoi, alors ?

— Du saké. Enfin, du saké fantaisie, je suppose. Allongé d’eau, il sent à plein nez.

Il déposa dans le creux de sa paume une pincée d’intestins de poissons salés servis en amuse-gueule et l’engloutit avec l’alcool. Gorô, qui buvait, n’avait pas quitté sa main rouge des yeux.

— Vous avez le foie qui me semble en sale état.

— Ah ? répondit Nio avec détachement. Sans doute que oui. Je n’arrête pas de picoler, depuis.

— Vous vous sentez moins triste quand vous avez bu ?

— Non. Ça ne marche même pas. C’est au point que je me trouve désespéré, je me dis que je ferais mieux d’en finir une bonne fois...

On servit les bols de nouilles. Nio s’empara d’une paire de baguettes qu’il détacha l’une de l’autre et frotta ensemble.

— Vous vous rappelez cette fuite, dans l’avion ? Eh bien, quand l’huile a commencé à fuir, j’en ai eu froid dans le dos. Il est dangereux, ce zinc.

— Vous le saviez, je parie, qu’il y avait du danger ?

— Bien sûr, je me disais : “Et si l’avion tombait ? Oh, on s’écrasera, et puis quoi ?” Vous voyez. Mais là encore, ça n’a pas marché comme je voulais. J’ai eu la frousse. D’où cette carte que je vous ai passée.

— Ah, la carte de visite... Pourquoi ça ?

— Mettons que l’avion fasse une chute en mer, que les corps soient entraînés par les courants, disparaissent. Il suffit que vous seul soyez retrouvé pour qu’on sache que j’étais à bord, puisque vous l’avez sur vous.

Gorô sortit de sa poche le petit carton, le regarda *recto verso*.

— Mettons qu’on l’apprenne, d’accord, mais ça vous avance à quoi ?

— À rien, réflexion faite. La peur m’a fait perdre la tête. Vous, vous n’aviez pas peur, vraiment ?

Gorô ne répondit pas immédiatement. Il mâchait un bras de calmar trouvé dans les nouilles ; toute fraîche, la chair croquait délicieusement sous la dent.

— Pas peur, non. Enfin, disons que je n’en ai pas eu conscience. Et d’abord, l’idée d’une chute ne m’est même pas venue à l’esprit. J’étais ailleurs, si vous voulez.

— Ah bon ?

Nio vida une autre coupe.

— Qu’est-ce qui vous a amené à quitter Tôkyô pour venir dans un trou comme Makurazaki ?

— Ça, ça ne vous regarde pas, rétorqua Gorô avant de plonger ses baguettes dans le bol.

On n’avait pas ménagé le saindoux, et les nouilles luisantes collaient, mais elles se révélèrent délicieuses. Il était affamé. Vingt ans plus tôt, la pénurie régnait et ce genre de restaurant n’existait pas, de même qu’on ne mettait pas la bonite à sécher. Il n’y avait là qu’un pauvre et triste village de pêcheurs. Lui-même était alors plein de vie. Tout en remuant ses baguettes, Nio s’enquit :

— Je suppose que vous passez la nuit ici ?

— Sans doute.

— On prend une chambre ensemble ? demanda Nio, regard en dessous. J’ai aperçu une auberge, le Risshinkan, qui m’a paru acceptable. On y va ?

Et il se releva, en laissant son bol à moitié plein.

— Mais d’abord, je vais faire ma tournée de cinés. Et vous ?

— Heu... Je crois que je vais aller regarder la mer. Et puis non, avant, je vais aller chez le coiffeur...

Ce disant, Gorô dévisagea Nio.

— Vous aussi, vous devriez vous raser cette moustache. Elle ne vous sied pas tellement.

— Je ne me suis pas rasé depuis ce fameux jour, figurez-vous, fit

l'autre d'une voix sombre en se passant l'index gauche sur la moustache encore peu fournie. Ne croyez pas que j'aie décidé de me la faire pousser. Simplement, je ne me rase plus à cet endroit, et à cet endroit seulement. Mais ce n'est pas non plus pour me souvenir.

1 Grains de soja étuvés et fermentés. (*NdT*)

2 Surnom du célèbre général Kusunoki Masashige (1292-1336), modèle de héros fidèle à l'empereur. (*NdT*)

3 « Code du chiffre » se lit *angô*. (*NdT*)

4 Grande salle de jeu où sont alignés des sortes de flippers verticaux. (*NdT*)

5 Spécialité de l'île de Kyûshû : bol de nouilles avec des condiments. (*NdT*)

OceanofPDF.com

Deuxième partie

LES FLEURS BLANCHES

Pas une seconde, Gorô n'avait eu l'intention de se rendre chez le coiffeur. La silhouette de Nio disparue, il tourna les talons et poussa la porte d'une épicerie où, par précaution, il acheta une petite bouteille de saké ainsi que des gobelets en carton. Une crise en route, et ce serait la tuile. Après quoi, il se dirigea vers la gare routière et là, s'adressa à une receveuse qui faisait une pause.

— Pour aller à Bô, c'est bien cette route, tout droit ?

— Oui. C'est la route directe.

Elle leva les yeux vers une pendule.

— Vous avez un car dans vingt-cinq minutes.

Gorô regarda lui aussi le cadran, hocha la tête. Il piétina puis ressortit. Il prit la rue qu'emprunte le car, comme si de rien n'était. Son allure se fit de plus en plus rapide.

« On me suit... » Sa nuque lui dictait cette sensation. Un « on » sans réalité aucune. Lorsqu'il sortait de chez lui, avant son hospitalisation, c'était sa hantise et il marchait sans cesser de se retourner. L'impression, cette fois, était beaucoup plus subtile, mais le signe était bien présent, qui lui soufflait qu'on le filait.

Maintenant que les maisons ne se touchaient plus, il apercevait de moins en moins de passants. Probable que les gens utilisaient le car. Des femmes ici et là jalonnaient la route. Des enfants jouaient sur la terre damée d'une grange, une paysanne pieds nus le croisa. Il se retourna brusquement, pour surprendre la femme qui s'était arrêtée et regardait fixement dans sa direction. La route montait graduellement. « Elle ne me surveille pas, se raisonna-t-il. Un homme en costume, pas rasé, qui ne

prend même pas le car, en train de marcher une bouteille de saké à la main... On serait intrigué à moins. »

Au bout d'un moment, un petit autocar le dépassa au milieu d'un nuage de poussière. Gorô se colla contre la paroi du rocher, dissimulant son visage. À son bord devait se trouver la receveuse de tout à l'heure. Il ne voulait pas être vu par elle. La poussière retombée, il reprit sa marche. Non qu'il fût à un ticket près. Cette route, il se devait de la parcourir à pied. Son souffle devenait de plus en plus irrégulier.

D'un pas à l'autre, il voyait le paysage s'ouvrir devant lui. Sur sa gauche, en bas, apparaissait la mer, une étendue frappant par son bleu profond ; à droite, au-dessus de sa tête, s'élançait le versant abrupt couvert d'une mêlée de taillis et d'herbes. Au milieu, la route dévidait son serpent clair. Il eut un éblouissement, comme un éclair de volupté lui passant à travers le corps.

— Ha !

Il s'était figé sur place, inconsciemment. Mais oui, c'était là !

Plusieurs années auparavant, il avait fait un voyage dans le Shinshû. Il avait loué un cheval avec lequel il avait traversé un plateau. Le sentier à la faible visibilité avait soudain débouché sur un vaste point de vue : à droite, la montagne à vaches ; à gauche, loin en bas, le fond de la vallée, qui s'évasait en cuvette ; au-delà, on apercevait un petit lac.

« Je suis déjà passé par pareil endroit un jour, je ne sais où », s'était-il dit en même temps qu'une défaillance le secouait. Il ne sait plus quand. Ce devait être durant son enfance ; il serait passé un jour au milieu d'un paysage semblable et, pour une raison ou une autre, aurait éprouvé une violente émotion. Dans son pays, plusieurs endroits présentaient un relief similaire. « Et je viens de revivre cette expérience », s'était-il dit, une fois son extase retombée.

« Non, c'était ici. » Il s'assit sur le bas-côté donnant sur la mer, remplit un gobelet de saké. Comparé au Shinshû, l'endroit offrait un rapport inverse entre la montagne et le fond de la vallée. Rien que de normal : cet été-là, vingt ans plus tôt, Gorô était parti de Bônotsu et avait fait route vers Makurazaki. Aller de cette dernière ville en direction de Bônotsu inversait donc le paysage. Il but une gorgée.

« Ah, si j'étais heureux à ce moment ! Comme je me sentais libéré de tout. J'ai cru défaillir quand j'ai abordé ce col. »

Un service de cars existait déjà à cette époque, mais la pénurie de charbon de bois limitait à un ou deux le nombre d'allers-retours quotidiens. La base navale de Bônotsu avait été fermée aux alentours du 20 août, croyait-il se souvenir. Il n'avait encore que vingt-cinq ans et était dans la plénitude de sa force et de sa vitalité. Lorsqu'il avait atteint ce col, son lourd paquetage sur le dos, il avait découvert, qui s'étendait devant lui, une mer tout éblouissante du soleil de midi où flottaient, estompées dans le lointain, les îles de Take, Iwo et Kuro. Pour la première fois, il avait vécu cette sensation de libération qui fait croire que le corps enfle et enfle à n'en plus finir.

« Comment ai-je pu oublier un paysage comme celui-ci ? »

Le prototype de cette émotion et de cette extase avait disparu de sa conscience. Non, pas disparu, il devait plutôt s'être enlisé dans ses profondeurs. Gorô n'avait pas décidé à l'improviste, en buvant son café ce matin, de se rendre à Bônotsu.

C'était quelque chose qui gisait depuis belle lurette au fond de sa conscience. Il venait enfin, à cet instant précis, de le saisir. Il acheva le saké et se leva.

Gorô marche depuis quelque temps.

Le panorama s'interrompt : il pénètre dans un bois. La route redescend en pente douce. Il sent un début de fatigue. Avec le saké, tout mouvement lui est devenu fastidieux. Son exaltation retombe par degrés et se mue en une sensation d'oppression. Il a sur les lèvres la chanson militaire de jadis, qu'il fredonne. Ce n'est pas lui qui a choisi de la chanter, elle lui est venue spontanément.

Tout dans le Ciel n'est que loyauté

Et partout sur Terre droiture.

Comment, devant les défaillants codes du Chiffre,

Les dieux pourraient-ils ne pas pleurer ?

Cette parodie a pour auteur un quartier-maître du nom de Fuku. Il était originaire de l'archipel Amami-Ôshima, mais sa famille s'était installée à Okinawa en 1943. Plein d'esprit, il avait écrit toutes sortes de chansons. Une variante de cette dernière disait :

*Tout dans le Ciel n'est qu'erreur
Et partout sur Terre soldats tombés.*

« Ciel » et « Terre » étaient des titres de recueils de codes militaires, respectivement le code ordinaire et celui qui concernait les personnels. Cependant, Gorô ne fredonnait jamais que le passage : « Comment, devant la loyauté des Nankô père et fils... », le reste étant constitué des paroles originales. Gorô était un sous-officier du Chiffre, Fuku son subordonné. Ce dernier était mort quelques jours après avoir écrit ces paroles.

Bientôt réapparurent les maisons, éparées, et avec elles la mer, visible par-delà leurs toits. Ce n'était plus l'immensité océane de tout à l'heure, mais une baie où une crique se découpait. Des hauteurs enserrant la crique, à gauche, lui parvenaient des croassements. Ils étaient des dizaines d'oiseaux, des centaines à voler en tous sens, bruyamment, là-haut.

« Le royaume des morts. »

Ce nom avait surgi dans son esprit comme il entrait dans l'agglomération. La ville était disposée tout du long en bordure de la baie. Les maisons étaient basses pour la plupart. C'était autrefois un port de contrebande du fief des Shimazu, et, en conséquence, toute construction avec vue était interdite. L'usage s'est maintenu jusqu'à nos jours. La ville a été épargnée par les bombardements et en a conservé un cachet vieillot.

Gorô resta perplexe : « C'est vraiment là que j'étais pendant mon service ? »

Il n'y avait séjourné que trois semaines. Il arrivait d'un autre camp, situé sur la côte de Fukiage-hama, où la fin de la guerre l'avait surpris. Il n'était plus sûr de reconnaître la ville telle qu'elle se présentait

maintenant. D'une chose, pourtant, il était certain : il y était venu. Vingt ans plus tôt, jeune homme plein de force, de vitalité et d'impatience. Aujourd'hui, c'était un homme plus très jeune qui la parcourait, un quadragénaire dans la débîne, aux cheveux longs et au mental secoué. Il se remémorait la chanson d'*Urashima Tarô*⁶, tandis que son regard se promenait en tous sens.

Pas un de ceux qu'il croise sur son chemin qui ne lui soit inconnu...

Passèrent un homme avec un ballot sur la tête, une collégienne, un écolier ; puis un pêcheur avec une longue canne sur l'épaule. Le soir tombait, sans doute l'homme revenait-il de pêcher dans les rochers. Des bananiers, des palmiers poussaient çà et là. Quand la ville fut derrière lui, il retrouva la route qui partait en pente douce. À mesure qu'il prenait de la hauteur, le paysage se présentait avec davantage de relief. Quelques îlots émergeaient de la baie ; leur présence en rendait l'entrée plus étroite et interdisait le port aux gros navires. Mais le dédale des chenaux devait en faire un centre tout désigné pour la contrebande. Gorô, après une halte, s'éloignait maintenant en contrebas de la route. Il inclina la tête avec perplexité.

« Je jurerais qu'il y avait un bois de pins par ici... »

La pinède abritait une trentaine de bidons de carburant de l'aéronavale, dissimulés en désordre. Les cimes des arbres les rendaient invisibles du ciel. Deux ou trois jours après l'arrivée de Gorô, le quartier-maître Fuku avait décelé un petit trou dans l'un des bidons et lui en avait rendu compte. Gorô avait ri.

« Je parie que c'est vous qui l'avez percé.

— Vous plaisantez, répondit Fuku en riant. Il s'est fait tout seul.

— Ça peut se boire ?

— Oui, je pense que c'est à base de patate. En coupant avec de l'eau, on doit pouvoir le boire.

— Ah ? Et si on allait y goûter ? »

Gorô s'était dès lors éclipsé plus d'une fois du casernement en

emmenant le quartier-maître, ainsi qu'un second-maître nommé Kôrogi, porté sur la boisson, avec lesquels il s'offrait des beuveries. On emplissait à demi un récipient en aluminium de cet alcool qu'on enflammait avec une allumette. L'élément toxique de l'alcool remontant à la surface – explications que l'on devait au second maître Kôrogi, natif du département voisin de Miyazaki –, on le laissait brûler le temps nécessaire à son élimination, puis on soufflait la flamme et il suffisait alors de tremper ce qui restait. Le résultat était un breuvage sans saveur ni odeur.

Il fallait manger quelque chose en même temps ; pour cela, on s'était débrouillé pour obtenir du mess différents amuse-gueule et des boîtes de conserve. Ce breuvage, bien qu'insipide, s'avérait étonnamment fort et montait rapidement à la tête.

Bien entendu, consommer cet alcool à usage militaire constituait un acte d'insubordination et l'on était passible, en cas de découverte, d'une peine disciplinaire.

« Qu'est-ce qu'ils seront devenus ?... »

Seuls quelques arbres subsistaient, par-ci par-là, bien insuffisants à évoquer l'ancienne pinède. Parmi eux, on voyait une espèce d'arbuste des îles auquel s'accrochaient de lourdes fleurs blanches. Gorô avait oublié le nom de ces fleurs, mais se souvenait avec netteté de leur couleur et de leur forme. Le soleil était couché à présent, le crépuscule régnait alentour et au milieu pendaient les formes claires, telles des fleurs du royaume des morts. Gorô s'approcha de l'arbuste, effleura des pétales ; la fleur répondit par un balancement. Une voix se fit entendre :

— Bonsoir.

Il leva la tête en direction de la route : une femme se tenait là. Elle était habillée légèrement et tenait un éventail à la main. Quelqu'un qui prenait le frais. Il lui rendit son salut :

— Bonsoir.

La femme descendit vers lui, en retenant le bas de sa jupe.

— Qu'est-ce que vous faites ?

Elle s'était adressée à lui sans façons. Une odeur de parfum s'échappa.

— Je vous regarde depuis un moment. Vous n'êtes pas quelqu'un d'ici, vous...

Gorô acquiesça de la tête.

— Je viens de loin. À propos, comment s'appelle cette fleur, déjà ?

— C'est un *datura*, répondit la femme, sans hésiter.

Ses lèvres étaient recouvertes d'une épaisse couche de rouge. « Une fille de bar... », s'imagina-t-il aussitôt.

— Son nom original, c'est *angels trumpet*.

— *Angels trumpet* ?

Son regard s'immobilisa sur la fleur : il devint pensif. Il songea à une phrase de *Récit de voyage à Tanegashima* de l'écrivain Kita Morio, qu'il avait lue avant d'entrer à l'hôpital : « L'œil est attiré par les fleurs blanches des *dasuras* qu'on appelle ici *zensoku-tabako*². »

— Ce ne serait pas « *dasura* », plutôt ?

— Non, c'est « *datura* ».

Gorô réfléchissait. Il murmura :

— *Angels trumpet... zensoku-tabako...*

Des sons voisins. Il se murmura de nouveau les deux noms. Effectivement, à les articuler, il avait dans la bouche la même impression. Sans doute *zensoku-tabako* était-il une corruption du premier.

— Qu'est-ce que vous marmonnez là ?

— Oh, rien.

— Alors vous venez de loin, et pour quoi faire ?

« Rien qui vous regarde », eût-il répliqué en temps ordinaire, mais le crépuscule ambiant, les paroles et l'attitude engageantes de la femme le disposèrent à lui répondre :

— Du tourisme, mettons.

Il tendit le bras vers la baie et ajouta :

— J'ai oublié le nom de ces rochers, là-bas.

— Les Deux-Épées.

Deux rochers effilés pointaient vers le ciel ; au sommet du plus gros

poussait un pin. Leur forme était la même que vingt ans plus tôt. Rien n'aurait pu les lui faire oublier.

— Vous êtes du pays ? Vous étiez où pendant la guerre ?

— J'étais ici.

— Alors, peut-être que vous vous souvenez d'un marin qui s'est noyé dans la baie.

— Oui, je me souviens bien, dit-elle, puis, les yeux au loin : J'étais à l'école primaire, en cinquième année. À l'école « populaire », je devrais plutôt dire. Lui, je ne l'ai pas vu, mais j'ai vu passer son cercueil. Je crois bien me souvenir que c'est dans notre école qu'ils ont fait la veillée mortuaire.

— Oui. J'étais un de ceux qui portaient le cercueil.

— Mon Dieu, vous étiez un des marins ?

Gorô hocha la tête. La femme l'observa des pieds à la tête, comme pour en avoir confirmation.

— On avait bourré le cercueil de ces daturas. Ils se sont étiolés dès qu'on les a cueillis, mais ils gardaient leur parfum capiteux. Le cercueil a embaumé tout du long.

— C'est bien le genre de fleurs, oui.

— Mais pour quelle raison avoir choisi de transporter le corps dans une école ?

— Celle-là, c'était un temple, autrefois, l'Ichijôji. On l'a désaffecté début Meiji. Derrière, il reste encore deux statues de géants gardiens en pierre, qui ont été repêchées dans la baie.

— Je n'ai pas remarqué. Faut dire que je ne suis resté que trois semaines, et que ça a été la seule fois que j'ai mis les pieds dans l'école. À me retrouver ici vingt ans plus tard, je me fais l'effet de n'être pas autre chose qu'un oiseau de passage.

— Je comprends. Je ne peux pas croire que vous soyez un de ces marins.

Elle posa sur lui un regard à la fois apitoyé et mélancolique.

— Mais c'est pareil pour moi, l'écolière est loin. J'ai plus de trente ans.

— Vous habitez à Bô ?

— Non, à Tomari. Un hameau de l'autre côté du col. (Elle désignait la direction.) Vous avez lu *Mon épopée domestique*, de Tanizaki ?

— Non.

— Les domestiques dont il est question sont toutes originaires de Tomari.

— Tiens ? On fabrique donc des domestiques dans ce pays ?

— Je l'ai été, moi aussi. Dès que j'ai eu fini l'école, je suis montée à Tôkyô.

Elle se prit le visage entre les mains.

— J'étais en service chez des gens, qui ont joué les entremetteurs pour me marier. Et puis j'en ai eu assez de lui et de cette vie...

— Et vous êtes revenue ?

— Oui. (Elle voulut rire, mais aucun son ne sortit de sa gorge.) Il y a un mois. C'est bien dur de se remonter au pays quand on a divorcé. Les fins d'après-midi, je viens ici, je me promène pour tuer le temps. Vous voulez que je vous conduise ?

— À Tomari ?

— Non, à l'école. Ce n'est pas pour ça que vous êtes venu ? Pour des souvenirs d'il y a vingt ans ?

— Des souvenirs ? (Gorô avait laissé tomber le mot.) Qui vous parle de souvenirs ? Ce genre de sensiblerie, ça m'horripile. Mais puisque vous me le proposez, je crois que je vais vous suivre.

— Vous êtes rien cabotin, vous ! (Le rire, cette fois, s'échappa de ses lèvres.) Bon, allons-y.

Gorô remonta jusqu'à la route. Le couchant perdait de son éclat, la pénombre s'installait par taches dans les coins. Après avoir cheminé un moment, ils atteignirent un escalier de pierre. À chaque marche gravie, Gorô ressentait une douleur sourde aux genoux et aux talons. En haut, ils débouchèrent dans la cour de l'école. Les statues de pierre, au nombre de deux, étaient dressées à une dizaine de mètres l'une de l'autre ; entre elles, un grand arbre les dominait. Ni les statues ni l'arbre ne demeuraient en quelque façon dans son souvenir. Il rompit le silence :

— Ça ne me rappelle rien.

— L'arbre est un *mitsugi*, lui apprit-elle. De mon temps déjà, il était là, de la même taille, de la même forme. Voilà un bon nombre d'années qu'il est là. Plusieurs centaines même...

— Vraisemblablement. Cela dit, pour moi, vous savez...

Gorô s'assit au pied de l'arbre. La femme l'imita, après avoir déployé son éventail sur le sol. Les daturas étaient en contrebas et au-delà s'évasait la baie. Il emplit de saké un gobelet qu'il proposa à la femme.

— Vous ne voulez pas boire ?

— Si, volontiers.

Elle prit le gobelet tout naturellement. Gorô tendit le doigt.

— Dans ce bois, les pins étaient beaucoup plus nombreux autrefois. Des bidons d'alcool y traînaient.

— Oui, les arbres, on les a abattus voici une dizaine d'années, pour faire un terrain de camping, je crois.

Il approcha ses lèvres du gobelet.

— Eh bien, figurez-vous que pas un de ceux qui ont campé là une fois ne revient l'année d'après.

— Pourquoi ? La vue est belle pourtant, l'eau est propre, et on peut se baigner.

— Le soir, c'est plein d'aèdes qui viennent vous piquer.

— Ah, les aèdes, bien sûr ! Nous aussi, ce qu'on a pu être dévorés.

— « Nous » aussi ?

— Oui. On venait là à la nuit tombée boire en douce de l'alcool qu'on coupait d'eau. On était trois ; de nous tous, c'est Fuku qui tenait le mieux.

— C'était son nom, « Fuku » ?

— Oui. C'était un quartier-maître des îles Amami-Ôshima. Un débrouillard. Il nous bricolait des éventails avec des feuilles de bananier. On buvait le coup ensemble, en s'éventant. J'étais jeune, à l'époque.

Gorô but à même la bouteille, qu'il vida puis jeta au bas de l'à-pic.

— Le marin noyé, c'est lui.

— Vraiment ?

Elle vida son gobelet.

— Et comment il s'est noyé ?

— Ben, il avait pas mal bu et... (Gorô tendit le bras.) Il a voulu nager jusqu'aux Deux-Épées.

— Jusque-là ?

Une lueur de jour subsistait, sur laquelle les deux rochers brandissaient leurs masses sombres. On eût dit deux tombeaux. Les corbeaux s'étaient tus, seul se faisait encore entendre un faible ressac.

L'idée venait de Fuku. Gorô ne se rappelait pas ce qui l'avait provoquée. Ils parlaient d'aller se baigner. Fuku s'était vanté.

« Pour ce qui est de nager, je ne crains personne. J'habite à Okinawa maintenant, mais je viens d'Amami, c'est vous dire que plonger, j'y suis habitué depuis tout marmot.

— On est pêcheurs chez vous ?

— Non, mais cinq ou dix kilomètres, je vous les fais les doigts dans le nez, si vous voulez.

— Cinq kilomètres, moi aussi je me sens capable de les nager », répondit Gorô.

Lui aussi avait grandi au bord de la mer et nager ne lui faisait pas peur.

« Eh bien, allons-y. Jusqu'aux Deux-Épées, là-bas. »

Toujours buvant, Gorô regarda dans cette direction. Tous trois se tenaient au bas d'un gros rocher un peu à l'écart des pins, et à leurs pieds s'étalait une mer sombre. Par à-coups arrivaient les vagues qui balayaient le sable. De-ci de-là apparaissaient à la surface des fluorescences en forme de rayons ou de grappes, sans doute des noctiluques.

« Pourquoi pas ? répondit-il. Il doit y avoir dans les six ou sept cents mètres, jusque là-bas. Une borne, à la grande rigueur.

— Laissez tomber. (C'était Kôrogi qui intervenait.) Ça vous avancera à rien de nager autant. Vous allez vous crever.

— J'ai envie de nager, moi, second-maître Kôrogi ! » déclara en bafouillant un Fuku sous l'emprise de l'alcool, et qui avait déjà retiré sa vareuse. Il était passablement imbibé. Gorô se redressa à son tour.

« Je vous accompagne. »

Il n'avait aucunement l'intention de rivaliser avec Fuku, mais la simple envie de se plonger dans cette mer noire, de la sentir l'enlacer. Kôrogi les interpella, résigné :

« Eh bien, allez-y, mais tâchez qu'on n'ait pas à déclamer : “Et au large les cadavres immergés dans les flots...”⁸ !

— Pas de danger. »

Fuku adressa à Gorô un sourire éclatant. Il descendit ensuite sur la plage en titubant, entra dans l'eau. Gorô y pénétra à son tour.

Soudain, il perdit pied. Gorô avança à la brasse puis sur le dos, et arrêta ses mouvements peu après. Il demeura dans cette position à détendre tous les muscles de son corps, gardant seulement le visage hors de l'eau. Elle n'était pas froide ; elle l'enrobait d'une tiédeur sirupeuse. Une sensation que pouvait suggérer le mot « matrice » ne le quitta pas durant la dizaine de minutes qu'il resta ainsi à flotter, pareil à une méduse. Pas un nuage dans le ciel, entièrement semé d'étoiles. Il ne savait plus où était Fuku.

« Comme je suis là, ça ne me ferait rien de mourir. »

Parvenu à ce degré d'ennui et d'abattement, Gorô eut la prémonition foudroyante d'un danger et reprit sa position première. Les silhouettes devinées de la pointe et des rochers lui indiquèrent qu'il avait dérivé durant ces dix minutes. Il se dirigea vers l'endroit du rivage d'où il était parti en brassant l'eau avec frénésie, la faisant gicler autour de lui. Au bout de quelques minutes, ses pieds touchèrent le sable ; il rejoignit la plage, fendant l'eau. La voix de Kôrogi lui parvint du pied du rocher :

« Déjà revenu ?

— Ouais. J'ai fait demi-tour... »

Il enleva l'eau de ses oreilles en sautant à cloche-pied.

« Et Fuku ?

— Perdu de vue. Il aura continué. »

Évidemment, il avait froid, et toutes ses facultés lui étaient revenues, à présent. Il renfila son uniforme, se frotta les mains, puis se resservit de l'alcool. Une demi-heure passa sans que Fuku ne revienne.

« On pourrait rentrer, maintenant ? fit Kôrogi. Il y a de grandes chances qu'après avoir atteint les Deux-Épées, il ait gagné le bord le plus proche et soit retourné directement au camp. » Il avait imaginé ce scénario, tandis que Gorô, lui, gardait le silence. Un étrange pressentiment l'habitait.

Ils jetèrent les boîtes de conserve dans l'eau puis réintégrèrent le camp, mais ils ne virent pas de Fuku. Comme, après ce bain, il se sentait la peau poisseuse, Gorô ressortit prendre une douche. Tout en regardant la mer, il songeait à la crainte qu'il avait ressentie.

Le lendemain matin, le cadavre de Fuku fut découvert sur la grève, et aussitôt transporté à l'infirmerie. Étant donné qu'il paraissait ne pas avoir ingéré d'eau, le médecin conclut à un arrêt du cœur. Le décès par maladie du soldat Fuku fut rapporté au haut commandement par le moyen du code « personnels ». Ce fut Gorô qui chiffrà le texte.

Et partout sur Terre soldats tombés.

Les paroles que Fuku avait substituées à l'original étaient devenues réalité.

— Il ne s'est pas noyé. C'est le cœur, expliqua Gorô à la femme. Il n'y a pas plus risqué que de se baigner soûl.

— Pourquoi l'a-t-il fait, s'il le savait ?

— Que c'est mauvais, il le savait, oui, mais il avait déjà fait bien pire que ça. La jeunesse, que voulez-vous... Fort de sa jeunesse, il croyait pouvoir venir à bout de tout et a été tenté d'aller jusqu'au bout de la vie. En somme, il était perturbé.

Le quartier-maître Fuku avait rejoint Gorô en mars de cette année-là. Des dépêches « personnels » tombaient d'Okinawa, qu'il fallait décoder. Ces « personnels » débutaient ainsi : « pertes en hommes pour la journée » ; suivaient le numéro matricule et l'identité des victimes. Un des noms que Fuku avait eus à déchiffrer était celui de son frère. Il avait

fait des confidences, bien plus tard :

« Ça m'a fait un drôle de coup, vous savez. J'en ai été dégoûté pour un bon bout de temps de consulter mes codes.

— C'est bien malheureux », admit Gorô sans préciser s'il voulait parler du frère mort ou du frère décrypteur. Ce dernier paraissait avoir appris, entre autres nouvelles, que l'endroit où se trouvait sa famille venait d'être bombardé et la garnison anéantie. Tout comme une lettre écrite à l'encre sympathique passée au-dessus de la flamme, les dépêches chiffrées révélaient la situation véritable et rendaient sa position bien cruelle. Gorô lui-même voyait alors avec une grande fréquence défiler les messages t-t-t-t. En clair, ils signifiaient « passe à l'attaque » et émanaient des pilotes kamikazes. Un message reçu, c'était une vie disparue. Gorô avait veillé Fuku avec, en tête, une seule et même idée : « Est-ce qu'il n'aurait pas eu l'intention de se suicider ? »

Il pouvait ne pas avoir recherché délibérément la mort, mais y avoir été incité par le même sursaut d'humeur qui avait fait se dire à Gorô : « Comme je suis là, ça m'est égal de mourir. » D'ailleurs, Fuku avait bu bien plus que de raison. Nager jusqu'au bout ou sombrer en chemin lui étaient d'une égale indifférence. « Entrer dans l'eau, seul, dépend de ma volonté ; la suite, je la laisse au destin. » Voilà ce qui avait pu le pousser.

Elle lui demanda, embarrassée :

— Et vous, vous vous êtes senti responsable ?

— Responsable ? Non. L'initiative venait de lui, c'est donc lui le responsable de sa mort. Cela dit, je ne l'ai pas retenu. Et j'ai nagé avec lui.

Les yeux au ciel, Gorô entoura de son bras gauche les épaules de la femme, comme si de rien n'était. Elle tressaillit, mais ne montra aucune opposition.

— Nous sommes tous dans le même train que le hasard nous a fait prendre, voilà tout. Les premiers passagers descendent les uns après les autres, les nouveaux montent pareillement. Il y en a aussi qui descendent en route. Prenez Fuku, tiens ! Lui n'est pas descendu ; il a baissé une vitre et il s'est jeté dehors, ou quelque chose comme ça. En tant que

passager du même train, je me sens responsable. Mais minute ! Est-ce que ce genre de responsabilité existe vraiment ? La solidarité, oui, je ne dis pas...

Le feu noir qu'il avait en lui jusque-là s'était emballé, attisé par la tiède rondeur de l'épaule féminine.

— Depuis, j'y ai de moins en moins cru, à cette solidarité entre compagnons de route. Ni l'alcool ni la passion du jeu n'y ont rien fait. Et j'ai fini par entrer à l'hôpital, par me faire soigner. Je sens la pharmacie, pas vrai ? J'y étais jusqu'à ce matin.

— Vous êtes sorti de l'hôpital ce matin ?

— Oui.

Gorô resserra son étreinte, attira la femme contre lui. Elle lui opposa une faible résistance.

— Vous croyez que c'est raisonnable ? fit-elle, après que leurs lèvres se furent détachées.

— Qu'est-ce que ça fait ? Nous sommes des compagnons de route, toi et moi. Il y a vingt ans, je suis bien sûr que tu m'as vu, et je suis sûr de t'avoir aperçue. Comment es-tu apparue à mes yeux ? Ça, je ne m'en souviens pas. Sans doute en pantalon bouffant, avec deux mignonnes petites nattes.

— Exactement. Encore que pour ce qui est d'être mignonne, je ne peux rien dire.

Elle porta les mains à ses joues.

— Je suis un peu étourdie.

— Je voulais à tout prix voir cet endroit. L'idée me trottait dans la tête depuis pas mal de temps. Ce qui aujourd'hui a disparu, ce qui il y a vingt ans existait bel et bien, voilà ce que je voulais vérifier. J'aurais mieux fait de venir ici tout de suite au lieu d'entrer à l'hôpital. Là était peut-être bien la priorité.

Il tenait là un raisonnement qui faisait bien son affaire. Lui-même en avait conscience. Le *shôchû* bu à Makurazaki et le saké bu au col alimentaient ces paroles dénuées de retenue. D'autant qu'elles s'adressaient à une divorcée échouée au pays dont, sans se l'avouer, il attendait que le cœur fut passablement retourné.

— En ce moment, j'ai besoin de me raccrocher à quelque chose, lui chuchota-t-il.

Tout n'était pas mensonge dans ses paroles ; un quart de vérité, peut-être, y entraît. Il accentua son étreinte.

— Je voudrais être sûr des rapports qu'il y a entre ce pauvre Fuku, les Deux-Épées, et bien d'autres choses encore...

— Ah...

Un geignement presque inaudible, teinté d'une note désespérée, s'était échappé de ses lèvres pendant qu'elle redressait la poitrine.

— Allons, laisse-toi faire.

Il avait envie de l'entraîner dans la fange où il se débattait. C'était à cet instant son seul et unique désir.

Le temps, dès lors, s'écoula dans l'effervescence, le flottement. Puis il reprit un cours paisible. Gorô se releva et s'adossa un moment au tronc rugueux du mitsugi, à contempler la mer.

— Tu ne veux pas m'héberger, cette nuit ? demanda-t-il, la voix altérée. Je ne sais pas où coucher.

— Pas à la maison ! répondit-elle en se rajustant. Déjà que je ne m'y sens pas chez moi.

— Je comprends.

Il avait prévu cette réponse. La question était pure curiosité.

— Bon, eh bien je crois que je vais retourner à l'auberge de Makurazaki. Je suppose que je trouverai encore un car.

— À Bô aussi il y a une auberge, vous savez. Mais je ne sais si on peut parler d'auberge... Le pépé qui la tient, je le connais depuis toute gamine. Vous voulez que je vous y conduise ?

Elle se releva. Une obscurité blafarde avait gagné la terre et le ciel ; par intermittence, le faisceau lumineux du phare de Bônomisaki passait comme une faux au-dessus de leurs têtes. Les marches étaient à peine visibles et ils redescendirent avec précaution, main dans la main. Quand leurs paumes moites se quittèrent, la femme, poursuivant sa route vers le bas, alla cueillir quelques fleurs de datura.

— Vous les mettrez dans votre chambre, dit-elle en les lui tendant.

Toute la chambre va embaumer.

Il y avait de la cruauté dans ce ton. Entendait-elle qu'il revécût ainsi la veillée mortuaire de Fuku ? Il prit cependant les fleurs de bonne grâce.

— Merci. Je vais rêver de toi, tu peux être sûre.

Ils prirent sans plus tarder la direction du village. Nombreuses étaient les maisons dont les contrevents étaient déjà fermés pour la nuit. Les toitures, toutes basses, donnaient l'impression que la localité était tapie dans un fond d'obscurité. Il en parvenait des rumeurs de radio, des échos de conversations.

— On est couche-tôt dans le pays, ma parole.

— C'est que les affaires ne sont pas fameuses, fit-elle, sans plus d'explications.

La maison où elle conduisit Gorô n'avait pas l'apparence d'une auberge. Elle différait des autres bâtisses en ce qu'elle était la seule à posséder un étage. C'était une construction que rendait singulière la présence d'un entresol. Elle se présentait comme une maison trapue. Sur le plancher du vestibule était posé un vieil harmonium. La femme appela, un vieillard se montra – probablement le tenancier.

— Donnez-lui une chambre, dit-elle. Il était marin, ici, il y a vingt ans.

Le patron jeta un regard aigu à Gorô. Le temps que ce dernier se déchausse, la femme s'était éclipmée.

— Hé, fit le patron, ce ne serait pas vous, Kuzumi Gorô ?

Gorô reçut ces mots dans le dos comme s'il se fût agi d'une décharge électrique. Sans s'en rendre compte, il fut sur ses pieds dans l'instant, décomposé.

— C... comment vous le savez ? bégaya-t-il. C'était il y a vingt ans...

— C'est pas ça, non ! fit le vieillard, dont le regard se radoucissait et les mains se tendirent comme pour calmer un mouvement de l'air. Je viens juste de recevoir un coup de téléphone, du Risshinkan, à Makurazaki. On m'a donné votre signalement...

— Un nommé Nio, je parie ?

— Oui. Je devais le rappeler à votre arrivée...

— C'est pas la peine, allez, reprit Gorô, les battements de son cœur enfin apaisés. Est-ce que je peux prendre un bain ? Ah, j'oubliais, ces fleurs, pour ma chambre...

Les daturas se ternissaient déjà. Comment se faisait-il que Nio lui pendît aux basques ? Avait-il donc une raison ?

Gorô ne voulait pas y penser. À se préoccuper de tout, il finirait par craquer.

À sa demande, le patron fit couler l'eau du bain. Il ne fallait pas qu'il lui arrive ce qu'il était arrivé à Fuku. Il l'appréhendait. Et puis il voulait éviter de se donner en spectacle en ayant une syncope pendant son voyage. Dans la baignoire de fonte, l'eau se réchauffait progressivement jusqu'à devenir brûlante. Il la refroidit en y plongeant le tuyau relié au robinet qu'il ouvrit à plein débit.

Il se rasa avec un rasoir emprunté au patron, se lava avec soin ; par la même occasion, il lava son linge de corps. Pour finir, il se baigna de nouveau. Tout contre son oreille, quelqu'un murmura :

— Belle mentalité !

Il regarda autour de lui. Personne ; les murs, rien d'autre. Et les murs, ça ne parle pas.

« Encore ces sacrées oreilles », songea-t-il. La voix lui était familière, mais n'avait pas de nom. Une voix dépourvue d'inflexions et d'âme.

— Évidemment..., murmura-t-il au bout de quelques secondes. C'est parce que j'ai ouvert la bouche. Si je n'avais rien dit, je n'aurais été qu'un banal satyre ; mais voilà, je n'ai pas arrêté de discuter. De là ce « Belle mentalité ! ».

Le dos plaqué à la paroi de fonte, il sentait tomber sur lui le poids de la journée. En même temps, la chaleur le pénétrait par ondes continues. Il réfléchissait à son évasion de l'hôpital, ce matin. Cette action n'était pas le fruit d'une quelconque impulsion, il avait fui parce qu'il ne pouvait plus faire autrement.

« Est-ce que ce ne serait pas de la même façon qu'un homme normal a peur de devenir fou, et qu'un fou craint de retrouver son état normal ? se dit-il. De la normalité à la folie, il n'y a qu'un pas ; mais à ce pas

correspond, lorsqu'il est franchi, un bouleversement du caractère et de la vie affective. Est-ce que ce n'est pas ça qui m'aurait fait peur ? Et qui expliquerait que j'aie quitté Tôkyô pour couvrir la bagatelle de centaines de kilomètres jusqu'à cette presque île de Satsuma et me retrouver dans ce coin de campagne, en train de prendre un bain ?

Son dos appuyé à la paroi finit bientôt par le brûler, plus qu'il ne pouvait le supporter ; il s'en détacha, se redressa et passa à côté. Comme il l'avait craint, des vertiges le saisirent. Il s'accroupit, garda cette position un moment, puis remit son peignoir et prit la direction de sa chambre. Celle-ci était située au premier étage. Il s'apprêtait à monter, quand le patron, qu'il n'avait pas vu s'approcher, lui demanda :

— Pour votre souper, qu'est-ce que vous prendrez ?

— Euh...

Gorô réfléchit.

— Quelque chose de léger. Avec un peu de saké.

Il monta dans sa chambre. Une drôle de chambre : basse, plafond en carène. Il mit ses sous-vêtements à sécher sur la rambarde faisant face à la mer et s'assit au beau milieu de la pièce. Drôle d'impression, vraiment. L'architecture n'était pas celle qu'on attendait d'une auberge. D'abord, celle-ci était trop vide. Il ne semblait pas y avoir d'autre client, en dehors de lui. Une petite table basse était posée au centre de la pièce, avec les daturas dans un vase. L'endroit, par certains côtés, rappelait un cercueil. De là venait son malaise. À sa gauche, autrement dit du côté opposé à la mer, deux lattis tendus de fin papier blanc formaient cloison. Il se glissa à genoux jusqu'à eux, les écarta doucement, et demeura surpris : ce n'était pas la chambre attendue.

À la place, un espace vide. Se penchant en avant, il vit des nattes et une pièce. C'était celle qu'il venait de traverser : salon aussi bien que débarras. La petite pièce contenait de la literie, empilée dans un coin. Ayant aperçu quelqu'un qui venait des cuisines avec le plateau du dîner, il se hâta de refermer la cloison et reprit sa place devant la petite table. Il entendit monter dans l'escalier, puis une vieille femme parut.

— Soyez le bienvenu, déclara-t-elle en s'inclinant profondément, après avoir posé un plateau. Vous devez être fatigué, je pense. Mon

homme arrive tout de suite.

Elle redescendit, laissant presque aussitôt la place à son mari. Celui-ci apportait un cruchon de terre. Un *karakara*, se rappela Gorô. Une cruche à saké de forme peu courante, la même que celle qu'avait dégotée Fuku vingt ans auparavant, il ne savait où, et dont ils s'étaient servis pour boire leur alcool.

— Eh bien, si vous permettez, je vais vous tenir compagnie.

Le patron emplît deux coupes de porcelaine de Satsuma. Avant même de goûter, Gorô sut à l'odeur sirupeuse qui en émanait que c'était de l'alcool de patate. La nourriture était assez plantureuse. Il goûta trois sortes de poissons crus.

— Les voilà déjà fanés, fit le patron en touchant les daturas du bout du doigt. Y a pas moyen de les garder coupés.

— Elles ne font pas très gai, ces fleurs, dites-moi, opina Gorô en mangeant un morceau de calmar. Je me suis déjà fait cette réflexion voilà vingt ans : « On dirait des fleurs pour enterrement. »

La conversation les ramena vingt ans en arrière. Aux dires du patron, la maison avait été réquisitionnée par les militaires et il s'était réfugié à Tomari, si bien qu'il ne savait que peu de choses sur le Bô du temps de guerre.

— Curieuse construction pour une chambre, pas vrai ?

Il se leva, donna quelques explications ; écartant ce qui paraissait être une paroi, il découvrit une pièce dérobée. Il ouvrit ensuite les vantaux en croisillons.

— On peut sauter par là pour se sauver, si l'ennemi arrive par l'escalier.

— Pourquoi se sauver ?

Gorô ajouta, en manière de plaisanterie :

— Je n'ai pas de raison de me sauver, moi.

— Non. C'est un réflexe du temps des contrebandiers.

Il reprit sa place en riant.

— De tous les ports de contrebande du fief des Shimazu, celui-ci était le plus important. Ils allaient jusqu'en Chine, à Okinawa, dans les îles

Nansei. Tenez, ces daturas, eh bien, vous pouvez être sûr que les premières graines sont arrivées par un de leurs bateaux. Où les avez-vous cueillis ?

— Ce n'est pas moi. C'est la femme de tout à l'heure...

— Ah, opina le patron qui vida sa coupe. Vous l'avez connue où ?

— On s'est rencontrés près du terrain de camping.

— Une femme de caractère, celle-là. Trop même, elle en est malheureuse.

— Alors, il paraît que Tomari serait célèbre pour ses domestiques ?

— C'est de l'histoire ancienne, ça. Depuis quelques années, la pêche à la bonite ne donne plus grand-chose, et la population ne fait que diminuer. Ça n'a pas échappé aux filatures qui embauchent des gamines tant qu'elles peuvent. J'ai plusieurs de leurs rabatteurs comme clients et ils me disent que les filles d'aujourd'hui, elles veulent plus se mettre en maison. Elles préfèrent toutes travailler en usine, à ce qu'il paraît. Et pas qu'à Tomari... celles d'ici, chez nous, pareil...

Il se releva une seconde fois, ouvrit la fenêtre donnant sur la mer. Gorô le rejoignit.

— Toutes les demeures de Bô que vous voyez là sont des maisons de marins pêcheurs. Ici, tout le monde vivait de la pêche à la bonite. Depuis que le poisson se fait rare, la ville dépérit.

« Un dépérissement progressif de la pêche, une population qui baisse dans les deux localités séparées par le col et qui finiront au bout du compte par disparaître. » Ainsi songeait Gorô, cependant que le patron poursuivait avec le même ton égal, sans une once de regret :

— N'y a guère que les freux pour se multiplier.

— Combien y en a-t-il ?

— Pas loin de deux mille. Ils nichent là-haut. (Il indiqua les collines sur la droite.) Peut-être bien qu'aujourd'hui ils sont moins. Vu le poisson qu'est plus si abondant.

Il referma la fenêtre, regagna sa place. Sa coupe à la main, il dévisagea Gorô.

— Dites voir, vous vous sentiriez pas en danger, des fois ? Vos yeux

sont rudement injectés de sang, ma foi.

— Vous voulez parler de ce coup de fil ? Ne faites pas attention, c'est quelqu'un que j'ai rencontré en venant.

Gorô rit.

— Je suis fatigué, c'est tout.

— Ah bon ? Vous me semblez l'être pas mal, c'est vrai. (Il leva sa coupe.) Vous vous levez tôt, demain ?

— Non. Je veux dormir tout mon soûl, répondit Gorô, en mangeant le radis accompagnant le poisson cru.

Il se régala de la chair douce-amère et bien juteuse du radis finement haché.

— Pour sûr que les radis, vous les aimez, je vois... Alors, il paraît que vous étiez à Makurazaki...

— En effet. Il y a vingt ans.

Gorô reposa ses baguettes, reprit sa coupe.

— C'est ici que mon régiment a été dissous, et je suis parti à pied en direction de Makurazaki, avec mon barda d'affaires civiles sur le dos. Arrivé en haut de la longue côte qui mène au col, j'ai eu la mer sous les yeux, sans crier gare. Elle scintillait de partout.

Il vida sa coupe d'un coup, demeura silencieux. Quelques instants passèrent, au bout desquels le patron l'invita à poursuivre.

— Et puis ?

— Ah !

Gorô émergea de cette absence. Un sourire gêné sur les lèvres, il reposa sa coupe.

— Après, je suis arrivé à Makurazaki et, de là, je suis rentré au pays, c'est tout. C'était une vraie pagaille avec les horaires des trains et il m'a fallu pas moins de deux jours entiers pour rejoindre la maison.

— Vous en avez bavé, dites. Mais ça ne vous arrivera pas demain, y a un car.

— C'est que demain, je pense aller à Fukiage-hama, à pied.

— À pied, c'est point possible, répondit l'autre tout net. Y a une camionnette qui y va, vous n'aurez qu'à la prendre. Elle va me chercher

des marchandises.

Il frappa dans ses mains pour appeler sa femme.

— Mieux vaudrait vous coucher, maintenant. Vous avez l'air de plus tenir debout.

La vieille desservit, puis prépara le lit. Dans la chambre ne régna plus que la pénombre entretenue par la veilleuse. La senteur des daturas subsistait encore. Il tira la couverture jusqu'au menton. Il se remémorait la femme : son corps de braise, ses lèvres écarlates, son souffle saccadé, mourant... Pour appeler l'oubli, il se récita mentalement : « Je n'ouvrirai pas cette cloison en allant aux toilettes. Je ne dois pas l'ouvrir. Pour descendre, j'emprunterai l'escalier ! » Soulevé de terre, son corps s'est mis à flotter. Un mouvement qui l'emporte peu à peu, tout en douceur, vers le front des vagues... À présent, il est Fuku, autant que le vrai Fuku pouvait l'être, et il dérive tranquillement. Une sensation fuyante : l'instant d'après, le sommeil s'est emparé de lui.

6 Conte traditionnel dont le héros est un petit garçon invité par une tortue au Palais de la Mer. (NdT)

7 Mot à mot : asthme-tabac. (NdT)

8 Extrait d'un célèbre chant militaire de la marine. (NdT)

OceanofPDF.com

Troisième partie

LA PLAGE

Cette langue de Satsuma est difficile à comprendre ; pour peu qu'on vous parle vite, vous n'en saisissez pas un traître mot. On croirait entendre une langue étrangère. Telles étaient les réflexions que se faisait Gorô, tout en regardant le paysage qui défilait autour de lui, depuis l'arrière de la camionnette où il était assis. Une seconde personne était montée avec lui : un jeune homme, qui bavardait avec le conducteur. Impossible de rien comprendre. Gorô savait que certains voyaient là le résultat de la stratégie linguistique de l'ancien clan Shimazu, qui entendait par ce moyen entraver l'entrée des étrangers et des espions du pouvoir central, mais lui n'y croyait pas. Il ne concevait pas qu'une langue pût servir à cela. Ce qui ne l'empêchait pas de se sentir peu à peu dans la peau d'un de ces espions.

Ce matin, Gorô était un passager clandestin.

Il avait pris son petit déjeuner à 10 heures, mais s'était réveillé bien avant. Un vacarme d'enfer lui avait fait enfouir la tête sous la couverture.

« Quel boucan. On dirait pas que c'est un hôpital, ici ! »

Sitôt qu'il s'était avisé du poids et du contact insolites de la couverture, il avait sauté sur ses pieds et ouvert la fenêtre.

Une nuée de corbeaux sillonnaient en criaillant un ciel qu'ils semblaient mettre sens dessus dessous. Assez troublé, Gorô resta quelques instants le nez levé vers le manège des oiseaux.

« La ville est peuplée de corbeaux, ma parole ! »

Après avoir rentré son linge, qui était sec, il ferma la fenêtre et regagna son lit. Mais le sommeil l'avait fui. Il entrouvrit de nouveau la fenêtre, observa alentour. Pas souvenir de pareil concert : il semblait

frappé d'amnésie. S'il y avait effectivement deux mille oiseaux, comme on le lui avait dit, ils n'avaient certainement pas attendu la fin de la guerre pour proliférer. On devait déjà les entendre croasser avant. Comment expliquer qu'ils se fussent si parfaitement soustraits à sa mémoire ? Était-ce le fait des rigueurs qu'il avait supportées pendant la guerre ?

Passant la tête par la tabatière basse de l'entresol, il resta un moment en observation. De l'auberge, située à l'écart de la grand-rue et quelque peu en hauteur, on avait vue sur les toits. Les tuiles différaient de celles de l'Est par le grain plus fin de leur terre, qui leur conférait une délicate et sobre beauté. Gorô apercevait la rue, presque déserte. Certaines maisons avaient encore leurs volets clos. L'œil en éveil, pareil à un aigle, il surveillait les mouvements des hommes et des oiseaux.

« Je suis un passager clandestin. »

Cette sensation grandissait en lui. Et la chambre où il se trouvait, après tout, avec ces curiosités qu'étaient la pièce secrète, le réduit dérobé, la fausse cloison camouflée en issue de secours, ne faisait que conforter cette idée. Pourquoi une pareille architecture, sinon pour favoriser les clandestins ? Gorô demeura ainsi pas loin d'une heure à regarder, vigilant, la vie extérieure, l'œil tantôt plissé, tantôt rond, la tête inclinée. Le nombre des corbeaux ayant un peu diminué, le tumulte commença à s'apaiser. Il se décida enfin à quitter son lit, descendit d'un pas léger. Après avoir fait sa toilette dans la salle de bains, il trouva le petit déjeuner servi au rez-de-chaussée.

Il déjeuna dans une pièce qui ouvrait sur le jardin. Là fleurissaient des cactus, des crêtes-de-coq, des géraniums, d'autres fleurs encore. Tout en buvant son thé vert, il demanda au patron de lui préparer un repas froid. Ce dernier accepta, ajoutant :

— Paraît que vous étiez l'ami du marin qui s'est noyé ici ?

— Oui, admit-il avec un mouvement de tête, en songeant que la femme avait jaser.

Le patron en resta là de ses questions. Bientôt arriva la camionnette. Gorô prit le repas froid, puis sauta à l'arrière du véhicule en serrant contre lui une petite bouteille de limonade contenant de l'alcool de

patate, cadeau du patron. La modicité de la note l'avait surpris. Il agita la main, la camionnette s'ébranla.

Il s'était fait un coussin de la bâche pliée ; mais la voiture tressautait sur la mauvaise route et un choc sourd le soulevait de temps à autre. Il savait qu'il avait dormi comme un loir toute la nuit, mais ses paupières et le tour de ses yeux étaient douloureux. Le jeune homme et le conducteur discutaient, mots crachés et rires mêlés. Gorô se risqua à poser une question :

— Vous passez par Tomari ?

— On y passe, oui, lui fut-il répondu dans la langue de tout un chacun.

Ainsi ils le comprenaient et pouvaient se faire clairement comprendre. Puis les jacasseries reprirent. Gorô se sentit tenu en marge : « Je crois que je ferais mieux de continuer à me taire », songea-t-il.

Lorsqu'ils entrèrent dans Tomari, il se pelotonna et, comme quelque chasseur à l'affût, concentra son attention sur les maisons et le va-et-vient des passants. Mais la rue n'était pas longue et en un clin d'œil elle fut derrière eux. Gorô se détendit et prit ses aises.

Les quelques minutes qui suivirent, il resta assis les bras croisés sur ses genoux relevés, abandonné aux mouvements désordonnés du véhicule. Le soleil dispensait une agréable douceur et, à main gauche, la mer jouait à cache-cache. Sur sa droite se poursuivait la zone du Shirasu et ses déjections volcaniques, avec, de loin en loin, un hameau où pointait parfois une cheminée ; sur l'une d'elles il put même lire : « Distillerie coopérative de *shôchû* ».

À un moment, ils abordèrent un pont.

— Voilà la Mansegawa, lui apprit le jeune, sans qu'il le lui eût demandé. La plage de Fukiage commence ici.

— Vous venez d'où, vous ?

— Moi, je suis né à Isaku, répondit-il avec un large sourire. C'est là, à Fukiage-hama, qu'on disait que les Américains allaient débarquer, et les gens n'en menaient pas large, à cette époque. Je vous parle d'il y a vingt ans de ça.

— Vous avez quel âge ?

— Vingt-huit.

— Vous étiez à l'école populaire, alors.

— C'est ça, j'avais huit ans.

Gorô a quitté la camionnette et se dirige vers la plage. Le rideau d'arbres protecteur laisse place à des dunes où pousse toute une flore littorale. Il en ignore les noms ; genre grands crinums et clintonias, peut-être. Cette végétation pousse par touffes à la surface du sable. Il s'assoit au milieu et parcourt la mer du regard. On devine une grande île en face, au large : Koshikijima, à laquelle le léger voile qui estompe l'air donne l'apparence d'une pointe de presque-île ou d'un cap issus du Kyûshû. Il ne peut discerner la ligne d'horizon, noyée. Par-delà commence la mer de Chine orientale.

Un intense silence règne.

Non, le silence vibre dans ses oreilles.

Les croassements, les trépidations bruyantes de la camionnette, et à présent plus rien : délivrées, ses oreilles lui semblent s'être d'un coup détraquées.

La plage s'incurve en une large ligne convexe ; c'est la mer qui au cours des siècles l'a ainsi érodée. Une mer d'huile qu'il contemple à cet instant. Mais que, vers l'île d'Ishigaki, naisse un typhon pour souffler sur Makurazaki ou au cap Sata, qu'il poursuive vers le nord par Kagoshima, et les vagues sur la plage de Fukiage se ruent à l'assaut des dunes et les dépouillent de leur sable. Pendant la guerre, avant de finir à Bônotsu, Gorô a connu les différents camps qui jalonnaient Fukiage-hama ; il sait donc bien à quel point cette mer peut se révéler dangereuse.

— Espion... Clandestin..., murmure-t-il comme il se relève. C'est un peu trop commode.

Il se déchausse près du bord, jette ses chaussures et son baluchon de pique-nique sur l'épaule, et remonte le bas de son pantalon. Il pénètre dans l'eau, la bouteille à la main. L'eau à mi-mollets, il va et vient à pas désordonnés, puis retourne sur le sable. Il se tient alors debout face à la mer, à la limite des vagues qu'il regarde approcher et mourir sous lui, chacune remportant avec elle une petite quantité de sable arraché sous la plante de ses pieds ou de ses talons. Des chatouillis oubliés depuis

combien d'années ?

Il se mit en marche vers le nord.

À mesure qu'il progressait, il voyait évoluer le paysage, la forêt protectrice, les dunes, mais la mer à sa gauche demeurait semblable à elle-même. Sable blanc et fin, par endroits des coquillages, univalves ou spiralés, polis par le sable et les vagues jusqu'à figurer d'aveuglants miroirs. Gorô faisait halte de temps à autre pour ramasser une forme rare ou particulièrement belle, qu'il glissait dans sa poche.

Il marcha environ deux kilomètres, puis remonta s'asseoir sur la dune. Derrière lui, les traces de ses pas égrenaient un long pointillé sur la plage. À les regarder, il se sentit ébloui, et un peu ensommeillé. La fatigue.

« Buons un petit coup. »

Il n'avait pas encore faim au point de dénouer le ballot de son pique-nique. Il enleva sa veste ; un peu de sueur mouillait son dos. La bouteille commençait à l'embarrasser, mais il ne pouvait jeter un cadeau. Il la déboucha, but une gorgée. Il put suivre la descente du liquide doux et brûlant le long de son œsophage, jusqu'à l'estomac.

Il tira de sa poche une poignée de coquillages et les aligna à ses pieds. Puis il but une autre gorgée. Le paysage, tout à coup, se fit plus vif, acquit un relief plus sensible. La vue offrait maintenant des contours nets dans le bleu intense.

« On se plaint de ceci, de cela... » Sa pensée s'échappait dans un murmure. Il était légèrement grisé. L'engourdissement gagnait ses extrémités.

« N'empêche, chacun se débrouille comme il peut », se dit-il sans trop de conviction, tandis qu'il revoyait Nio, l'homme à la valise, la femme de la veille, et sa chambre dans l'asile entouré de cèdres de l'Himalaya. Il reprit les coquillages, les regarda longuement dans la paume de sa main. Après tout, il allait bien être obligé d'y retourner, dans cette chambre. En un instant, tout se mit à tourner autour de lui.

Gorô était traqué. Quand et où, il ne pouvait le préciser. Il avait l'impression que c'était durant sa jeunesse. Quant à la raison pour

laquelle il était traqué, elle lui échappait également. Avait-il fait un jour un rêve de cette sorte ? Ou bien était-ce peut-être un faux souvenir surgi par quelque hasard ?

Dans sa fuite, Gorô marchait sur une plage sablonneuse. Celui qu'il fuyait lui était inconnu et invisible. Une chose était certaine cependant : on le traquait. Il le ressentait de tout son corps, et cette sensation lui fit accélérer le pas.

Il aperçut un village de pêcheurs : filets séchant sur la plage, enfilade de maisons rustiques aux toits inclinés. La grève était jonchée de varech, particulièrement abondant au creux des rochers ; la grande marée l'avait jeté là et les vagues n'avaient pu, depuis, l'en déloger. Ces amas d'algues en décomposition dégageaient une puanteur à faire tourner de l'œil.

« C'est insupportable, vraiment insupportable ! » se disait-il tout en s'approchant des maisons. Une femme entre deux âges faisait une lessive énergique au lavoir qui se trouvait là. Il eut soudain un moment d'absence, figé près de la femme, les yeux soumis à ses gestes. Dans une bassine, elle triturait sans relâche un carré de coton piqué, indifférente à la présence de Gorô. Son visage était tanné par le soleil, de même que ses mains et ses pieds. Elle parlait entre ses dents.

« Rien à faire. Non, décidément, j'arriverai à rien. Ça peut pas continuer comme ça ! » crut-il saisir. Elle marmottait les mêmes paroles, sans arrêt. Sur la plage, personne n'était visible ; seul un chien blanc était couché au pied des filets.

« Curieux... », se dit-il, sans bien savoir lui-même à quoi appliquer ce mot. Où était l'insolite ? Dans cette plage déserte, ou dans sa propre présence ici ? Rien de clair. Peu après, il comprit : ses yeux vagues ne contemplaient ni les bras de la femme, ni ce qu'elle lavait, mais ses jambes. Elle portait un kimono léger qui n'allait que jusqu'aux genoux et ne dissimulait rien de sa peau brune et satinée. Cinq minutes passèrent... Gorô, n'y tenant plus, ouvrit la bouche :

« M'dame... »

L'autre eut l'air surprise et cessa de marmotter pour lever les yeux vers lui. À l'évidence, elle ne s'était pas aperçue de sa présence.

« Qu'est-ce que tu me veux ? lui jeta-t-elle avec hargne. Je suis pas de

bon poil, viens pas me parler comme si on avait gardé les cochons ensemble !

— J... Je suis poursuivi.

— Par qui ? La police ? Quand on a fait quelque chose de mal, c'est normal d'avoir la police aux fesses, tiens !

— Non, c'est pas ça. »

Gorô rassemblait toute son énergie pour s'expliquer.

« Je suis poursuivi par quelqu'un de méchant.

— Quelqu'un de méchant, crois-tu que ça existe sur cette terre ? » rétorqua-t-elle avec de l'irritation dans la voix, tandis qu'un effort lui faisait écarter les cuisses.

Ébloui, Gorô jeta machinalement les yeux vers la mer. À l'horizon se déplaçaient de sombres nuages lourds de menace. « Voilà pourquoi aucun bateau n'a pris la mer », songea-t-il.

« Non, reprit-elle, s'avisant de son erreur. Quelqu'un qui ne le soit pas, méchant, sur cette terre, mais ça n'existe pas !

— C'est pour ça que je vous demande de me cacher.

— Pour ça ? Ah, pour ça, hein ! »

Elle se redressa, mue par la surprise et ne quittant pas des yeux Gorô, entreprit de tordre la pièce de coton. Celle-ci n'était pas entièrement nettoyée.

Épaisse comme elle l'était, ce ne devait pas être une tâche aisée que de la tordre et Gorô amorça un geste d'aide, mais la femme écarta sa main et lui décocha un regard soupçonneux.

« Mêlé-toi de ce qui te regarde, hé !

— Je voudrais me cacher », fit-il avec toute la conviction dont il était capable. Il exprimait une totale sincérité. Une peur atroce lui étreignait le ventre. Il était exposé à tous les vents et à tous les regards.

La femme le dévisagea avec insistance.

« Tu y tiens donc tant que ça, à te cacher ? »

Il acquiesça silencieusement. Du même coup, de grosses larmes lui échappèrent. La voix de la femme se fit plus douce.

« Bon, cache-toi là. Ah là là ! J'ai envie de casser quelque chose ! »

Les mains sur ses yeux mouillés, Gorô se dirigea d'un pas mal assuré vers la cabane voisine. L'entrée en était bouchée par un rideau de nattes entrelacées ; il l'écarta et se retrouva dans une pièce dont le plancher couvrait une dizaine de mètres carrés au-delà du sol de terre battue. En fait de terre battue, c'était plutôt du sable, mêlé de petits cailloux et de coquilles. Gorô se hissa à plat ventre sur le plancher. Ses larmes étaient déjà sèches.

« C'est pas fini, c'est pas fini, murmura-t-il. Je dois encore rester sur mes gardes. »

Il fit le tour, toujours à quatre pattes, inspectant la construction. Les piliers de la baraque étaient relativement gros, mais semblaient peu sûrs à la base, en raison de la nature sableuse du sol : ils vacillèrent lorsque Gorô s'y appuya. Il ignorait de quel bois étaient faits ces piliers, exposés depuis de longues années au vent marin qui en avait désagrégé la partie tendre où n'apparaissait plus que le relief des veines. Le plancher du fond était recouvert d'un caillebotis sur lequel reposait une coiffeuse. Là aussi, le fil du piètement en bois ressortait avec netteté, ce qui laissait supposer que le vent marin pénétrait jusque-là. Un tissu recouvrait la glace et en laissait nu un coin dont le verre avait noirci sous l'action du sel.

« Que diable vais-je y voir ? »

L'angoisse lui ôtait tout courage de soulever le voile. Le bas de la coiffeuse comportait des tiroirs ; il en ouvrit un. De la pommade à laquelle adhéraient des cheveux, quelques coquilles, un petit pain. Gorô prit ce dernier avec l'intention de le manger, mais il était vieux et rassis ; il le porta à sa bouche, mais ne put mordre dedans, et il se résigna à le reposer. Comme il était en train d'examiner un à un les coquillages, des bruits de pas se firent entendre.

« Qu'est-ce que tu fabriques ? »

Il se retourna et reconnut la laveuse campée à l'entrée ; la colère lui tirait déjà les yeux à moitié. Ne sachant que répondre, Gorô demeura silencieux. Alors, la femme, pieds nus, monta sur le caillebotis, presque contre lui :

« En train de fouiner, hein ? Pas besoin d'explications pour

comprendre ! »

Debout, elle saisit Gorô à deux mains et le renversa. Elle avait des bras épais et musclés, une poigne d'homme. Gorô, immobilisé, s'excusa :

« Je vous demande pardon ! Pardonnez-moi, je ne le ferai plus.

— Que non, je ne te pardonnerai pas ! Jamais de la vie ! Jamais je ne te pardonnerai ! »

Elle ne relâchait pas son étreinte, secouant Gorô sans plus d'égards que s'il s'était agi d'un sac. On eût dit qu'elle se livrait à des exercices aux agrès. Lorsque ses muscles furent détendus, des échos de chants à peine perceptibles lui parvinrent du côté de la montagne. Rien de compréhensible. À chaque fin de strophe revenait une sorte de refrain, où il croyait distinguer :

« *Han han han... han han han...* »

Les chants se rapprochaient petit à petit...

« Rien à faire. Décidément non, rien à faire ! »

Se relevant après en avoir fini sans ménagement avec Gorô, la femme poursuivit, toujours aussi irritée :

« Ça peut pas continuer comme ça, non ! »

Puis, sans un regard en arrière, elle disparut à pas pressés par la porte du fond. Resté seul, Gorô sentit monter en lui une terreur d'une autre nature.

« Il ne faut pas que je reste ici ! »

Il rectifia sa tenue en grande hâte et mit le pied sur le sol de terre. Il guetta derrière le rideau de la porte d'entrée, n'aperçut cette fois encore aucune présence humaine. Le vent soufflait du large, rapprochant peu à peu les nuées sombres.

« C'est le moment ! »

Il se rua vers la plage, et par-dessus le tolet, sauta dans un bateau halé sur le sable ; il s'avança en tanguant sur les planches. Il découvrit une petite cale dans laquelle il se glissa. Il s'y recroquevilla en chien de fusil, les cuisses mouillées, serrées l'une contre l'autre. Il murmura tout bas :

« Me voici tranquille pour un moment. »

La cale est sombre, c'est à peine si une lumière incertaine y plonge quelques rais. Peu après, ses yeux commencent à s'accommoder à la pénombre. Plusieurs cloportes s'agitent autour de lui, courent fébrilement çà et là, agitant leurs longues antennes. Quelques-uns s'accrochent à lui et vont et viennent. Rien de désagréable, sinon peut-être que leurs pattes, sur son visage, le démangent. Il chasse de la main ceux qui montent sur son front et d'un souffle ceux qui approchent de ses lèvres. Le sommeil a commencé à le gagner ; toujours ramassé sur lui-même, il est à présent revenu à un état antérieur à la conscience.

Là s'interrompent ses souvenirs...

Gorô émergea soudain de son vertige. Une faiblesse, vraisemblablement, qu'il devait à ce fort soleil d'automne. Il se rechaussa, puis, ramassant repas froid et bouteille, se releva pour entrer d'un pas maladroit dans le bois bordant la plage. Qu'il n'y eût personne d'autre que lui dans ces parages était à la fois rassurant et sinistre. Parmi les racines de pin qui affleuraient sur le sable, il en choisit une convenable sur laquelle il posa sa veste pliée, s'en fit un oreiller, et s'étendit de tout son long.

Il ferma les paupières.

Il se réveilla, après avoir dormi un moment, et ressentit de vagues meurtrissures au cou et aux bras.

« On est en train d'abuser de moi. »

Mécontent, il ouvrit les yeux, à contrecœur.

« Où suis-je donc ? » s'interrogea-t-il les quelques instants qui suivirent, laissant vaguer son regard à la cime de l'arbre et dans le ciel. Puis il se redressa avec des mouvements lents.

« Ah oui, j'étais en train de dormir. »

Une demi-minute lui avait été nécessaire pour l'admettre. Il n'avait subi aucune violence. Les douleurs qu'il éprouvait lui venaient de ce qu'il avait dormi sur cette racine et dans une position peu naturelle. Il se livra à ce qui pouvait passer pour de la gymnastique, étendant et pliant les bras, se tapotant le haut des épaules. Son regard tomba sur la bouteille : elle avait été renversée, et l'alcool avait fui par les interstices de la capsule, s'était infiltré dans le sable, laissant la bouteille à moitié

vide. Une perte à laquelle il resta plutôt indifférent. Il la ramassa, but une gorgée et la reboucha soigneusement pour prévenir une mésaventure identique.

« Hier, aujourd'hui... Ça fait deux jours que je bois de l'alcool pendant la journée. »

Comme il se mettait en route, Taishô la Langoustine lui revint en mémoire. Un alcoolique, celui-là. Sa jeunesse, son visage aux traits bien nets, avaient fait de lui le chouchou des gardes-malades et des infirmières. Gorô s'imaginait qu'un alcoolique, sevré, présentait les symptômes de l'abstinence et s'agitait, mais ce n'était pas son cas. Lui n'en laissait rien paraître.

« Le saké ne vous tente pas ? lui avait-il demandé deux ou trois jours après son arrivée.

— Pas plus que ça..., avait répondu l'autre en le regardant droit en face. Si j'en ai, je bois, quoi... »

On disait qu'il buvait dès le matin ; il ne dessoûlait pas de la sainte journée, en somme.

Mais l'autre mentait, comme Gorô avait fini par l'apprendre en partageant sa chambre. Il avait soudoyé une garde-malade qui achetait dehors du saké, et le lui rapportait dans un flacon destiné à contenir du gargarisme. Lorsqu'il avait bu, son visage ne trahissait rien et son attitude restait la même. Simplement, le saké venait-il à manquer, l'inquiétude le prenait et il se mettait à avoir peur.

« Tout à fait ce qui m'arrive maintenant », se dit Gorô.

Chemin faisant, il sentit au ventre une appréhension confuse qui lui venait de cette immensité marine. Il tenta de longer les laies, mais ses pas ne tardèrent pas à l'entraîner, insensiblement, du côté des arbres. Ce que lui confirmèrent ses traces dans le sable, lorsqu'il se retourna.

Un cours d'eau dessinait au sud un petit estuaire dont les bords avaient été endigués par des pierres. La berge était haute ; il s'y assit, déboucha une nouvelle fois la bouteille : un flot brûlant lui traversa la gorge.

« Bon... »

Assis sur cette rive, Gorô ne se sentait toujours pas en sécurité. La

première fois de sa vie qu'il avait vu un noyé, c'était sur une rive guère différente de celle-ci. Une chèvre de rondins avait été dressée, d'où pendaient plusieurs filets qui trempaient dans la rivière et avec lesquels des gens tentaient, en vain, d'attraper un corps. La surface de l'eau était houleuse, hérissée de courtes vagues provoquées par le heurt du courant d'eau douce à son embouchure dans la mer. Gorô, alors écolier, portait une cape ayant appartenu à son frère. La classe n'allait pas tarder à commencer, mais son envie de reconnaître le mort le retenait parmi les gens rassemblés là. Certains des sauveteurs étaient à demi nus, d'autres en pèlerines noires. Pluie ou embruns, il ne savait, projetaient des gerbes d'eau qui lui trempaient le visage.

« Pas de gosse dans nos jambes ! Ouste, du balai !

— Tu vas avoir mon pied quelque part si tu traînes par ici ! »

La nervosité durcissait les paroles et les gestes. Même ainsi rabroué, il n'était pas parti et rôdait, se cognant à l'un, à l'autre. Il s'agissait d'une noyée, il l'avait appris en écoutant les sauveteurs.

« Et si c'était Maman ? »

Cette idée ne le lâcha pas. Et pourtant, au moment où il était sorti, sa mère était dans la cuisine, occupée à desservir ; de plus, il était arrivé ici tout droit de la maison, il ne pouvait donc s'agir d'elle. Le cadavre était dans le filet, les gestes des sauveteurs se firent précautionneux. Ils tirèrent sur le filet, et le corps apparut alors, vêtu d'un kimono de coton en lambeaux, tant il avait été malmené entre la digue, les rochers et les vagues. Des lambeaux qui avaient l'apparence d'algues entortillées autour de lui. Les mailles l'avaient accroché sous un bras. Il s'agissait, semblait-il, d'une femme encore jeune. À l'instant où le corps allait être déposé sur le sol, il avait glissé et était retombé à l'eau. Des exclamations s'étaient élevées de la foule...

« Je me demande pourquoi j'ai cru que ce pouvait être Maman... »

Gorô se releva sans hâte. Passer l'estuaire les pieds dans l'eau ne lui disait rien. Il remonta vers la bordure d'arbres, emprunta un petit pont de bois, puis obliqua vers les dunes. Le soleil s'était voilé pendant son sommeil et les silhouettes des îles du large apparaissaient plus foncées. Le vent se leva. Les vagues venaient achever leurs ondulations sur la

plage, qu'elles lapaient une dernière fois avant de se retirer en un mouvement paisible et ample. Gorô sentit un léger frisson le traverser. Il devait avoir pris froid en dormant.

— Je me retrouve comme j'étais avant, murmura-t-il.

Alors qu'un mieux se dessinait grâce à la cure, il avait faussé compagnie aux médecins et n'en avait fait qu'à son idée. Finalement, les pensées qu'il avait eues devant sa tasse de café étaient-elles si bouleversantes ? À moins qu'il n'eût au fond l'envie de ne pas redevenir l'homme normal qu'il avait été ? Quoi qu'il en fût, ses actes étaient bien loin de ses prévisions.

« Qu'est-ce que j'ai pu croire que ça me rapporterait, de reconstituer la mort de Fuku ? Ma jeunesse ? En fin de compte, sa mort, je m'en suis servi pour séduire cette femme. Et pour faire quoi, sinon uniquement m'administrer la preuve que j'étais un voyageur entre deux âges manquant d'élégance. Mais question symptômes, ça allait mieux hier, quand je n'avais plus d'inquiétude ni de cafard. Aujourd'hui, ça ne va pas. »

Obscurément, la mort projetait son ombre sur lui. Aurait-il dû éviter la solitude de cette plage interminable ?

Repasant le pont, il parcourut encore environ deux kilomètres. Il sentait que la fatigue était là. Progresser dans le sable où le pied s'enfonce à chaque pas est une épreuve épuisante, comparée à la marche sur la terre ferme.

Un gros arbre avait été rejeté sur le rivage. Il marcha jusque-là et s'y assit, en poussant un soupir de soulagement ; il resta quelques minutes à contempler la mer. À la scruter, plutôt. L'arbre semblait avoir été passablement roulé par les flots, car il avait perdu son écorce ; ses branches effrangées et la surface du bois complètement sèche offraient une blancheur défraîchie.

— Soit je continue comme ça, pensa-t-il tout haut, et je finis par revenir à la case départ... Soit je bats ma coulpe et je retourne à l'hosto...

Il avait décapsulé la bouteille avec ses dents et ingurgité d'un trait le restant d'alcool. Il n'en avait pas acquis davantage de sérénité. Ce n'était

pas une surprise, seulement, l'envie d'en finir vite primait. Poursuivre son idée, se dévêtir pour aller vers le large, nager jusqu'à ne plus pouvoir faire un mouvement, et s'interdire ainsi le retour vers la plage ? Cette pensée le tirait depuis un moment. La mer lui faisait signe de venir à elle.

« Rien à craindre encore. » Son œil sévère fixait le large. « Elle ne m'aura pas non plus cette fois. »

Il songeait toujours à Fuku, et se demanda s'il éprouvait de l'amitié pour lui. Non. À la rigueur, un sentiment de solidarité d'esclave pour un autre esclave. Rien d'autre. Quelque chose de comparable aux liens l'unissant à ses compagnons d'hôpital. Leur seul point commun était d'avoir les nerfs malades, rien d'autre n'existait entre eux. Le hasard l'avait installé dans la même salle où, ensemble, ils avaient bavardé et joué, mais c'était tout.

« Il est marrant, l'autre pépé clown. »

Il désignait ainsi le gros sexagénaire nommé Uchiyama, qui se trouvait dérangé toutes les fois qu'il rencontrait des bateleurs publicitaires au coin d'une rue et qui alors, c'était invariable, reprenait le chemin de l'hôpital. Pour quelle raison une telle rencontre pouvait-elle le troubler ainsi ? Gorô avait le sentiment qu'il s'en faudrait d'un rien pour le savoir, mais c'était un pas qu'il ne pouvait franchir. Pépé lui-même paraissait ne pas le savoir. Il le lui avait demandé un jour, et l'autre avait répondu :

« J'sais pas, moi non plus. Je me sens devenir tout drôle.

— C'est drôle, dites.

— Ouais, c'est drôle. »

Un jour, il s'était mis de mèche avec Taishô la Langoustine et Poteau pour imiter des bateleurs. Il était curieux de voir quelle serait la réaction de Pépé. À y bien réfléchir, la tentative était risquée et cruelle. Leurs bols feraient office de clochettes et ils frapperaient lourdement du pied sur le plancher pour remplacer les tambours. Le dîner achevé, tous trois s'étaient dressés sans crier gare, puis, en même temps qu'ils tapaient sur leurs bols avec leurs baguettes, ils s'étaient mis à défiler, martelant le sol du pied et chantant en mesure :

« *Zimboumboum, zimboumboum...* »

Taishô la Langoustine s'était entouré la tête d'une petite serviette aux tons criards et avait rabaissé le haut de son kimono d'intérieur de façon à dénuder la nuque ; sans doute se voyait-il acteur de kabuki jouant un rôle féminin.

Pépé était demeuré un instant ébahi à les regarder, puis, après avoir grimacé un sourire, il avait sauté au bas de son lit avec son bol et s'était joint à leur numéro. Les murs de la salle étaient épais, le plancher solide, et rien du tintamarre ne filtrait au-dehors.

Semoncé, Pépé regrimpa dans son lit, mais conserva une mine ravie. Le meneur, Poteau, dépité, lui demanda :

« Pépé, ça ne te fait donc pas drôle ?

— Non, vous voyez.

— Pourquoi ça ?

— Vous en êtes pas des vrais, pardi !, des bateleurs, leur avait-il répondu. Au début, vous m'avez fait pitié, je croyais que vous aviez perdu la tête. »

Il va sans dire qu'aucun des quatre n'avait songé un seul instant que lui-même pût être fou. Poteau avait regagné son lit avec une moue de dépit, tandis que Pépé renchérissait :

« C'était amusant, n'empêche. Faudra remettre ça. »

Gorô les écoutait. Il approuvait ces dernières paroles. Comme ce devait être formidable de devenir soi-même quelqu'un d'autre. Pépé avait raison quand il disait que revêtir une apparence, c'était ne pas être vrai. Cependant, lui-même s'était véritablement cru un bateleur.

« De cette façon, par exemple... »

Il ramassa la bouteille abandonnée au pied de l'arbre mort, puis voulut casser une branche, mais celle-ci ne fit que plier et refusa de se détacher de l'arbre. Cherchant alentour, il ramassa alors une pierre oblongue, puis attacha son baluchon autour de la taille.

« Et en avant la musique ! »

Et de frapper la bouteille avec la pierre, en faisant un premier pas, jambe lancée en biais, et de sautiller ainsi tout en chantant :

— *Zimzim boumboum ! Zim boumboum !*

Il n'avait besoin d'aucun public. Tout seul, il avança en dansant sur la plage. Mais au bout de trente mètres, la fatigue s'empara de lui, comme l'on peut penser, et ses jambes s'emmêlèrent ; il renonça à son idée. S'apprêtant à s'asseoir, il jeta un coup d'œil vers la dune et découvrit un spectateur. Au premier pas qu'il fit dans sa direction, l'enfant se jeta dans l'eau, affolé. Un banc de sable que reliait au rivage un mince goulet, en travers duquel était tendu un filet, délimitait une surface d'eau de quelques centaines de mètres carrés. L'enfant était en train d'essayer d'attraper des poissons avec un carrelet.

— Comment ils s'appellent, ces poissons ?

Gorô allait jeter un coup d'œil dans le baquet posé sur le sable, lorsque le garçon se précipita en pataugeant au milieu des gerbes d'eau afin de mettre le récipient hors d'atteinte.

— Je ne suis pas un fou, n'aie pas peur, lui dit Gorô d'une voix douce en le regardant dans les yeux où il lut de la méfiance. J'ai bu du *shôchû* et ça m'a donné envie de danser.

Le garçon parut se raviser et lâcha le baquet ; il prit place à côté de lui.

— Ce sont des mulets, je parie ? fit Gorô.

L'enfant fit non de la tête.

Pour Gorô, cependant, ce ne pouvait être que ces poissons.

— Puisque je te dis que ce sont des mulets.

L'enfant eut un nouveau geste de dénégation. Du doigt, il traça sur le sable humide le mot *zukura*. Gorô se demanda s'il n'était pas muet.

— *Zukura*, ça s'appelle, alors ? Et ils sont bons ?

Cette fois encore, l'enfant écrivit sur le sable : « oui ». Gorô éprouva une soudaine sensation de faim. Il défit le carré de tissu du pique-nique noué à sa taille. Il contenait deux belles boules de riz, quelques morceaux de porc cuit dans de la sauce de soja, ainsi qu'un long radis saumuré, tel quel, non coupé.

— Tu ne veux pas une boule de riz ?

— Si.

Enfin, le gamin sortait de son silence. Il courut jusqu'à ses habits posés sur le sable et revint avec une planchette, un canif et quelque chose ressemblant à de la pâte de soja fermenté, qu'enveloppait une feuille de plastique. Intrigué, Gorô le regarda faire. Le garçon s'empara d'un poisson du baquet qu'il étêta avant de l'écailler puis de le vider, après quoi, de main de maître, il en découpa des filets et jeta les arêtes dans le sable. Il prépara quatre poissons et déplia la feuille de plastique. Gorô l'avait regardé faire sans rien dire, éberlué.

— On peut les manger comme ça ? s'enquit-il en lui passant une boule.

L'autre hocha la tête, enduisit de pâte un filet qu'il lui tendit. Grâce à la pâte relevée de vinaigre, la chair du poisson flatta agréablement le palais de Gorô.

— Pas mauvais, dis donc.

Il lui passa également des morceaux de porc, puis posa le radis sur la planchette. Tous deux mangèrent, côte à côte, *zukura* cru, porc et radis fermenté. Gorô se régala de tout. C'était un véritable festin de plein air. Ce radis tout en longueur, il en avait conservé le goût, un souvenir de vingt ans. Du « radis en pot », comme on dit par ici. La spécialité de la presque-île de Satsuma : on en embarquait sur les navires et les sous-marins, et comme il ne souffrait pas, même d'un séjour sous l'équateur, la marine impériale avait fini par accaparer toute la production. C'est ce qu'il avait entendu dire. Délicat de saveur et de goût, ce radis était présent à chaque repas, durant son séjour à la base de Kagoshima. Gorô établissait une relation entre cette saveur et la joie éprouvée lors de la défaite. Le repas terminé, il poussa un soupir, puis alluma une cigarette. Les boules de riz, bien sûr, et tout ce qui les accompagnait, avaient proprement disparu !

— Tu habites près d'ici ?

— Hon, acquiesça le garçon.

Le soleil avait hâlé sa peau ; ses yeux s'ouvraient grand dans un visage aux traits fermes.

— Qu'est-ce qu'il fait, ton père ?

— Chauffeur, à la ville.

— La ville... quelle ville ?

— Isaku.

— Et ta mère ?

— Elle reste à la maison.

— Ah ? (Il songeait à la famille du jeune garçon.) Je voudrais bien boire encore un peu. Ça serait possible, chez toi ?

Le garçon restait silencieux ; il se leva pour se rendre à l'endroit où ses vêtements étaient posés, s'habilla. Il semblait bien avoir renoncé à aller à la pêche aux *zukura*. Il jeta planchette et canif dans son seau. Gorô éprouva un désir sexuel. Pas pour le garçon. Une pulsion spontanée, venue dans ce milieu naturel de mer, de nuages et de vent. L'ivresse n'y était pas non plus pour rien.

Elle s'était vaguement dissipée par le seul effet de sa parodie de bateleur et des paroles échangées avec le gamin, à un moment où il allait sombrer dans la mélancolie. L'appel de la mer s'était tu. L'enfant fut laconique :

— Pas chez nous !

— Pourquoi ?

— On n'est pas marchands de saké.

« Je m'en doute bien », faillit dire Gorô qui retint ses mots ; rien ne l'obligeait à s'inviter chez l'enfant. Il lança la bouteille en direction de la forêt de pins, rassembla les os et les papiers gras auxquels il mit le feu. Des flammes transparentes montèrent et laissèrent très vite un tas carbonisé. Une indolence lui ôtait l'envie de se lever.

— C'est loin, Isaku ?

— Un peu.

— Tu veux bien me conduire ?

L'enfant fit oui de la tête. Il fallait se lever, ce que Gorô fit avec une exclamation. Il plongeait les mains dans l'eau, les agita pour en détacher les grains de riz ; puis il emboîta le pas à son jeune guide. Ils s'engagèrent parmi les pins, marchèrent un certain temps, avant de tomber sur une grosse corde d'une vingtaine de mètres gisant à terre. Gorô s'arrêta pour l'examiner et vit qu'elle était composée d'une racine

de pin autour de laquelle était entortillée une corde de paille brute. Il ne comprenait pas dans quel but elle avait été fabriquée et posée en pareil endroit. Il héla le gamin pour lui demander :

— C'est pour quoi faire ?

— Du tir à la corde.

— Du tir à la corde ? Tu veux dire qu'on tire dessus de chaque côté ?

Le garçon acquiesça.

— Je vois, répondit Gorô, sans pour cela être convaincu.

Être convaincu, d'ailleurs, il ne le souhaitait pas ; la conviction, c'était quelque chose qui avait cessé de vivre au fond de lui.

— Reposons-nous ici, reprit-il.

Le garçon prit place à ses côtés, à contrecœur. Gorô sortit de l'argent de sa poche intérieure, lui tendit une pièce de cent yens.

« Il doit bien y avoir une boutique, dans les environs. Va acheter deux bouteilles de jus de fruits, j'ai soif. »

L'enfant marqua quelque hésitation, mais Gorô lui fourra la pièce dans la main. Il rassembla tout ce qu'il avait d'argent et fit le compte : « Si je dois passer la nuit à Isaku... » Il empocha la somme nécessaire. Avec ce qui restait, jamais il ne pourrait rentrer à Tôkyô. L'argent encore dans la main, il réfléchit quelques instants : « Je pourrais aller jusqu'à Kumamoto et, là, télégraphier à Mitamura qu'il m'envoie un mandat... »

Mitamura, autrement dit l'ami qui lui a fait connaître l'hôpital ; il dirige maintenant une galerie. Gorô a vécu autrefois à Kumamoto : pendant quatre ans, il a fréquenté le lycée. Leur amitié date de cette époque. De là l'idée de lui télégraphier. Il pense que Mitamura lui enverra l'argent sans rechigner. Durant leurs études, tous deux étaient les habitués d'un restaurant de nouilles de sarrasin, dont Gorô a ouï dire que, la guerre finie, il a été transformé en auberge et que les affaires y sont prospères. La patronne le connaît bien, il n'a qu'à expédier son télégramme de là.

« Au fait, Nio m'a parlé d'une montée au sommet de l'Aso. »

Il venait de se rappeler celui qui avait été son compagnon jusqu'à Makurazaki. Non qu'il tînt à le revoir, mais il y avait tout ce temps à tuer

jusqu'à l'arrivée de l'argent. « Ce serait bien d'aller jusqu'au sommet de l'Aso », se dit-il. Il y était monté à deux occasions au cours de ses études ; malheureusement, par deux fois, le spectacle avait été décevant. La première, c'était à cause de la pluie qui rendait le cratère aux trois quarts invisible ; l'autre fois, il faisait beau, mais une explosion s'était produite et les centaines de visiteurs avaient reflué dans le plus grand désordre au bas de la pente. Saisi, Gorô s'était imaginé en train d'assister au tournage de quelque scène de film, tandis qu'autour de lui pleuvaient les petites bombes qui, au sol, dégageaient de la fumée en chuintant.

« Mais je n'ai pour ainsi dire pas senti le danger », se remémora-t-il. Il était encore jeune et débordait de vitalité ; une vitalité en laquelle il avait foi. Ce n'était plus le cas aujourd'hui.

Mitamura était tout à la fois un bon et un mauvais ami. C'est à lui qu'il devait son initiation à l'alcool et aux femmes. Un jour que tous deux regagnaient leur pension après avoir bu dans quelque bistrot, ils étaient passés devant un bordel à l'avant-toit duquel pendait une lanterne rouge. Mitamura lui avait dit, indiquant l'établissement :

« Surtout ne t'avise pas de passer une nuit là-dedans. Tu t'en mordrais les doigts, après.

— Pourquoi ça ?

— Peu importe pourquoi. Je te dis de ne pas y mettre les pieds, c'est tout. »

Quoique du même âge, Mitamura était plus précoce et jouait volontiers à l'aîné. Ce qui était peu du goût de Gorô, que ces paroles avaient braqué une fois de plus.

« Qu'est-ce qu'il voulait dire ? Que c'était un bordel et que je devais me méfier des maladies ? Si c'est ça, il n'a qu'à le dire », avait-il songé, mais son amour-propre lui interdisait de demander des précisions. Huit jours plus tard, alors qu'il était sorti seul pour boire et s'en revenait à une heure tardive, les paroles de Mitamura lui étaient soudain revenues en mémoire. Il avait déjà dépassé l'endroit, mais retourna prudemment sur ses pas et poussa la porte au lattis tendu de papier huilé. C'était par une nuit froide et deux filles, une vieille et une jeune, se réchauffaient auprès d'un brasero à charbon de bois. Interrompant leur conversation, elles

levèrent un regard intrigué vers Gorô dans son uniforme de lycéen. Celui-ci désigna la plus jeune.

« Toi, tu es libre ? »

— Oui ! » lança-t-elle, non avec un réflexe de prostituée, mais une spontanéité et une voix dignes d'une écolière.

Il se déchaussa, monta à l'étage. À l'entendre, la fille travaillait là depuis deux mois ; Gorô lui trouva quelque chose d'immature. « Pourquoi donc ne faut-il pas que je passe la nuit ici ? »

Il en comprit la raison au matin. S'étant éveillé à 7 heures, il s'habilla et ouvrit la fenêtre. Des gens passaient devant le bordel. Il en fut surpris. La plupart étaient des lycéens, des camarades de classe.

« C'était donc ça... Me voilà bien. »

Il referma la fenêtre, l'entrouvrit de nouveau pour observer la rue, en contrebas, tout en buvant à petites gorgées le thé apporté par la fille, assis à une petite table, comme le matin à l'auberge de Bô. Parmi les passants, attentifs seulement à leurs pas, bien peu levaient la tête, comme Gorô s'y attendait. Il ressentait un double sentiment d'immoralité et d'aliénation, auquel ne tarda pas à se greffer un autre, singulier celui-là, de supériorité. « Fourmis que vous êtes, vous vous dépêchez de rejoindre votre boîte, mais moi, regardez dans quel endroit j'ai passé la nuit ! » C'est ainsi qu'il avait bu son thé et fumé avec au cœur cet orgueil sans motif. Cela dit, le courage lui faisait défaut pour descendre immédiatement et sortir au grand jour ; en fait de sentiment de supériorité, ce n'était pas autre chose qu'une vaine ostentation inhérente à la jeunesse. À ce moment, un des passants leva la tête : leurs regards se croisèrent.

Il s'agissait de Matsui, son professeur d'allemand. Le petit rondouillard chauve entre deux âges s'était arrêté et lui jetait un regard soupçonneux. Gorô ne pouvait plus reculer dans l'embrasure. Il ne détourna pas les yeux et les plongea dans ceux de l'autre. Deux ou trois secondes durent s'écouler, mais il eut l'impression que la scène en avait bien duré une dizaine, voire une quinzaine. Puis le professeur baissa la tête et reprit sa marche à grands pas. Gorô avait alors refermé la fenêtre d'un geste brusque.

Avait-il contraint l'autre à baisser les yeux ? Gorô ne le croyait nullement. Tout ce qu'il en tirait était un sentiment de défaite, et de défaite à plate couture. Pris de tremblements, il demanda du saké à la fille. Tout en dégustant l'alcool bien chaud, il murmura :

« Infect, ce type ! »

Qui était le plus infect, sinon lui-même ? Il suffisait que Gorô raisonnât un peu. Il tentait de se persuader que jamais il ne serait devenu vicieux, si le professeur n'avait pas levé les yeux vers la fenêtre ; c'était ce regard qui avait fait de lui cet être vil. Pis encore, c'était le regard réservé à une bête en cage, au zoo. Gorô en avait été d'autant plus blessé.

« Tout compte fait, c'est moi qui ai perdu », pensait-il maintenant, tandis que ses doigts arrachaient les crins de la corde. Le garçon revint, une bouteille dans chaque main. Gorô les prit, lui demanda :

— Et le décapsuleur ?

— J'ai oublié.

— Ça va pas, ça. Retourne en emprunter un.

Puis, se ravisant :

— Non, pas la peine d'en emprunter. Demande qu'on te les ouvre.

— Pas besoin. On peut le faire avec les dents.

La nuit était froide, ce devait être pendant le trimestre d'hiver. Il avait attendu que 9 heures sonnent pour se glisser discrètement hors de la maison par la porte de derrière et retrouver la pension.

Longtemps encore il éprouva cette impression de dégoût pour Matsui. Il ne pouvait retrouver son ancienne envie d'assister aux cours. Tant et si bien que, ce trimestre-là, il n'assista pas à un seul cours et échoua à l'examen. Ses notes étaient-elles véritablement insuffisantes, ou bien s'était-il fait mal voir de Matsui ? Il l'ignorait aujourd'hui encore. Et le professeur étant mort, il n'y avait plus aucun moyen de le savoir. Cette histoire, il ne l'avait pas même confiée à Mitamura.

Le jus de fruits, dans la bouteille que le garçon avait ouverte avec les dents, était désagréablement tiède. Avait-elle été exposée au soleil ?

— Il y a un coiffeur à Isaku ?

— Oui, fit le garçon, le goulot de la bouteille près des lèvres.

— Au fait... (Gorô venait de se souvenir des paroles du jeune, dans la camionnette. Il lui avait dit être d'Isaku.) Il y a bien une source thermale près d'ici, hein ?

— Hon.

Le garçon posa délicatement sa bouteille vidée contre la racine du pin.

— C'est à côté ?

— Pas vraiment.

Pour la première fois, il afficha un sourire.

— En auto, on y est tout de suite.

Il avait pensé à la profession de son père. Sur son front frappé par le soleil perlaient des gouttes de sueur.

— Je crois que je vais passer la nuit là.

Gorô réfléchissait, contemplant la mer. Il se releva et aspergea le sable du restant de jus de fruits.

« Aller chez le coiffeur, histoire de me rafraîchir... »

Il regarda dans la direction de l'arbre mort. Le sable conservait les traces de ses pas. Ce n'était pas un chapelet régulier, mais un zigzag désordonné. C'était parce qu'il avait singé un bateleur. Les empreintes qui, au-delà, rejoignaient l'épave n'étaient plus guère visibles. On aurait dit que l'eau se déplaçait par flaques de-ci de-là et offrait les mêmes illusions d'optique que la plaine de Musashino. Un jour cru tombait sur tout ; le soleil se montrait parmi les fins nuages, en une boule d'une grosseur inhabituelle. La lumière giclait en mille éclats.

— Allons-y.

Gorô jeta la bouteille et donna le signal du départ. Tournant le dos aux immensités de la mer et du soleil, ils se mirent en route à pas lents.

Quatrième partie

LA VILLE

À l'auberge de Kumamoto, Gorô était entre les mains d'une chiropraticienne. C'était une solide jeune femme d'une vingtaine d'années, vêtue d'un fuseau noir et d'un propre corsage blanc ; une silhouette d'étudiante en éducation physique, d'un naturel manifestement affable, car elle ne cessait de relancer la conversation pendant qu'allaient et venaient ses doigts.

La chambre était tout juste passable. Environ six mètres carrés et un petit *tokonoma*². À quoi bon ouvrir la fenêtre, qui ne donnait sur rien. Dans le *tokonoma* pendait un rouleau sur lequel était peint un faucon, œuvre de Miyamoto Musashi ; une copie, cela va sans dire. Les premiers mots de la masseuse avaient d'ailleurs été pour dénigrer l'endroit :

— C'est infâme là-dedans, un vrai cagibi. Je me demande comment vous pouvez rester ici, ma foi.

— Que voulez-vous, répondit-il, je ne me formalise pas de ce genre de choses.

Elle commença à le masser.

— Vous êtes noué, monsieur, c'est le moins qu'on puisse dire.

— C'est ce qu'il paraît, oui, ajouta-t-il, à plat ventre. On m'a déjà dit ça hier soir.

— Qui ?

— Un masseur de Yûnoura-les-Bains, près de Kagoshima. Il n'avait pas votre âge, lui.

Pour la toute première fois de sa vie, Gorô avait eu recours aux soins d'un masseur. Jamais encore il n'avait eu de courbatures aux épaules.

Pourquoi alors avoir demandé à se faire masser ? C'est qu'il y avait été incité par le chauffeur de taxi, le père du petit pêcheur de *zukura*.

La veille, lui et le garçon avaient quitté Fukiage-hama pour rejoindre Isaku à pied. Le chemin, tout juste large pour une voiture, passait entre des champs secs. Le garçon témoignait une sympathie grandissante à Gorô et lui commentait, de sa propre initiative, ce qu'ils pouvaient voir de-ci de-là. Était-ce leur repas ensemble qui l'avait transformé à ce point ? Les minutes s'écoulant, Gorô avait senti poindre de l'irritation envers son compagnon et trouvait importun l'intérêt qu'il lui portait.

Au bout d'un moment, ils aperçurent les premières maisons. Il y avait un coiffeur. La boutique n'était pas signalée par la colonnette à spirale, mais par un simple drapeau rouge accroché à l'avancée du toit. Gorô annonça au garçon :

— Je vais me faire couper les cheveux là. Tu peux rentrer chez toi, maintenant.

— Mais c'est que, plus loin, y en a un tout moderne. C'est mieux là-bas.

— Pour moi, celui-ci est très bien.

Passant outre, il entra : le garçon le suivit, faisant la moue. Il ne le lâcherait donc jamais ? L'autre s'adressa au coiffeur :

— 'jour. Vous voulez bien que je regarde les illustrés ?

Gorô prit place dans un fauteuil. Tout le temps qu'il se fit couper les cheveux, le garçon resta le dos rond, absorbé par sa lecture. De temps à autre, il laissait échapper un rire. Une scène que reflétait la glace et que Gorô, sur ses gardes, observait.

La coupe achevée, le dossier fut rabattu et le coiffeur entreprit de raser Gorô qui fixait le plafond couvert de suie, prenant son mal en patience. Il avait les séances chez le coiffeur en horreur ; en effet, il ne pouvait supporter l'immobilité. La lame du rasoir crissait sur sa barbe. Celle-ci rasée, on le redressa. Tout en frottant son menton en feu, il jeta un coup d'œil dans la glace. L'enfant n'était plus là. Il s'est tout de même décidé à disparaître, songea-t-il avant de payer et de sortir. Une voiture était à l'arrêt devant la boutique ; le garçon passa la tête par la

vitre avant.

— M'sieur. J'ai fait venir Papa avec sa voiture !

Une voiture ? Une voiture ? Gorô fut pris d'un léger vertige et se raccrocha à un poteau électrique voisin. Il ne se rappelait pas avoir demandé de voiture, mais simplement entendu dire par le garçon qu'ils y seraient tout de suite. L'autre avait compris de travers.

— Montez, je vous en prie.

Le père, tête de brave homme aux cheveux en brosse, ouvrit de l'intérieur la portière arrière, comme si tout était déjà décidé. Gorô, chancelant, se retrouva assis sur le siège.

— Yûnoura-les-Bains, c'est bien ça ?

La voiture s'ébranla avant qu'il eût répondu. Gorô sentait l'irritation grandir, une irritation contre lui-même de s'être ainsi laissé embringer.

— Monsieur..., fit le chauffeur en braquant. Vous allez passer la nuit là ?

— J'ai pas encore décidé.

— Si vous y couchez et que vous voulez vous faire masser, demandez un vieux masseur du nom de Sadohara, s'il vous plaît.

— Pourquoi ?

— Ben, c'est un parent.

Gorô ne disait rien. Peu après, ils atteignaient Yûnoura. Toujours sans mot dire, il régla la course. Il choisit une auberge minable de la station thermale, entra dans sa chambre. Une fois le peignoir de la maison enfilé et son bain pris, il n'eut plus rien à faire. Il commanda du *shôchû*, retourna à sa chambre où il resta assis à boire sans se presser. Une menace était dans l'air, il la sentait s'annoncer, se rapprocher.

— Pourquoi devrais-je faire venir ce masseur, Sadohara ?

C'est comme s'il s'était retrouvé, dès sa rencontre avec le garçon sur la plage, en train de suivre un mystérieux parcours où on l'avait habilement attiré. Quelque chose qui tenait du complot. Il semblait enveloppé d'un nuage de fumée, laissant sa volonté en sommeil. Telles étaient ses réflexions depuis quelques minutes, pendant qu'il grappillait avec ses baguettes. Non pas tant des réflexions qu'un effort soutenu pour

étouffer l'inquiétude qui le gagnait.

Il murmura :

— Ça va pas, la forme, décidément.

Il se détacha d'un mouvement ferme du pilier du *tokonoma* qui lui servait de dossier et sonna la femme de chambre. Elle apparut.

— Il y a un masseur appelé Sadohara, m'a-t-on dit ?

— Ma foi, oui.

— Appelez-le-moi.

— Entendu.

La femme étendit promptement un matelas puis sortit. Le masseur n'avait pas tardé à venir. Il était grand et maigre, apparemment aveugle. Il fit son entrée seul, à tâtons. Gorô s'empessa de repousser la table dans un coin, puis s'allongea sur le matelas, disant :

— C'est la première fois que je me fais masser. Je vous demanderai d'y aller tout doux.

— Bien, bien..., répondit le vieil homme.

Gorô sentit ses doigts lui saisir la nuque. Après un premier massage du dos, l'homme s'attaqua aux bras.

— Drôles de raideurs que vous me faites là, dites.

— Comment ça ?

Gorô était noué là où peu le sont, et flasque là où il aurait fallu être résistant, expliqua le masseur, d'une voix au timbre voilé.

— Je couve peut-être une maladie ?

— Hon... non.

Pas désagréable de se faire masser, il faut l'admettre ; pas désagréable mais vexant, d'un autre côté. On vous retourne dans tous les sens, et pas question de vous mettre dans la position que vous voulez. À croire que vous êtes à leur disposition. C'était ce qui le vexait avant toute chose...

— J'ai été hospitalisé quelque temps. Et, pour ainsi dire, je suis resté couché à longueur de journée.

Gorô était peut-être vexé, mais son corps, lui, était tenté de rire sous les titillements. Il avait de la peine à s'exprimer d'une voix normale ; le

rire rôdait.

— Oui, tout s'explique.

Couché tout le temps, et, pour seul exercice, quelques pas dans le couloir, sans autorisation de sortie. Il avait échappé la veille à ce régime et s'était lancé dans ce voyage, le cœur en émoi, le corps tendu. Ce devait être ce constant effort sur lui-même qui lui valait ces drôles de contractions. Après un massage complet, l'homme le fit remettre à plat ventre ; Gorô s'exécuta sans renâcler, posa son visage sur l'oreiller. Il se sentit compressé tout à coup entre le dos et les hanches. Ce n'était l'effet ni des poings ni d'un coude, mais de quelque chose qui présentait une plus grande étendue, un plus grand poids.

« Avec quoi est-ce qu'il est en train de m'aplatir ? » se demanda-t-il, intrigué, et, relevant la tête, il regarda du coin de l'œil au-dessus de lui. Il découvrit alors le visage du masseur à une hauteur qui lui parut prodigieuse.

— Hé, ho ! lui lança-t-il d'une voix cassée. Sur quoi vous êtes debout, dites donc ?

— Sur votre dos, pardi.

— N... non mais sans blague ! (La réponse venait de le mettre hors de lui.) Vous pourriez prévenir, au moins, avant de prendre mon dos pour un escabeau, non ? C'est la méthode Satsuma, ça, grimper sur le râble des clients ?

— Je vous prends point pour un escabeau.

Le masseur se porta doucement sur un pied puis sur l'autre. Gorô eut la nette sensation que ses côtes roulaient sous la pesée.

— Ça fait du bien, non ? dit l'homme, en le soulageant enfin de sa présence.

Furieux, Gorô se redressa et s'assit, jambes croisées, au beau milieu du matelas. L'homme se mit cette fois à lui masser le cuir chevelu. Les doigts frottaient la peau avec des mouvements secs qui tiraient en coin sur ses paupières. « Restons calme, restons calme... », se répétait Gorô, s'efforçant à la patience. Enfin, tout fut terminé.

— Vous allez avoir un retour, aussi je vous conseille de demander un masseur ou un chiropraticien demain soir encore.

— Un retour ?

— Les raideurs vont revenir. Il faudra les faire disparaître. Si vous voulez, je peux...

— Pas possible ; demain, je serai parti.

— Ah bon ? Eh ben, à votre prochaine étape... (Le masseur tâtonnait autour de lui.) Pourriez-vous me passer un cendrier ?

Gorô obéit, suivit des yeux les gestes de l'aveugle. Celui-ci sortit un paquet de cigarettes, en alluma une d'une main habile. Gorô lui dit :

— Vous n'êtes pas complètement aveugle, pas vrai ?

— Non. Je vois un peu, de l'œil droit, à travers un brouillard.

Gorô prit lui aussi une cigarette, qu'il alluma pour retrouver son calme.

— Aujourd'hui, j'étais à Fukiage-hama. J'ai vu une grosse corde posée par terre, au milieu des arbres.

— Oui. C'est pour le tir à la corde de la pleine lune.

— Le tir à la corde ? C'est donc vrai qu'il y a du tir à la corde ? Mais qui le fait ?

— Tout le monde. La ville entière y participe à la pleine lune de septembre. Il faut les entendre pousser leurs *oh ! hisse !*

— Quelle signification ça a ?

Hommes et femmes, jeunes et vieux s'agrippaient à la corde en deux camps qui se la disputaient en rythmant de *oh ! hisse !* leurs efforts. Gorô pouvait se faire une idée du spectacle, mais l'animation et la bonne humeur collective n'occupèrent pas longtemps son esprit. Le masseur demanda d'un ton paisible :

— C'est vrai que vous avez dansé sur la plage, ce tantôt, comme il paraît ?

— Hein ?

L'autre réitéra sa question.

— Qui vous l'a dit ?

— Le chauffeur de taxi. C'est un ami à moi, figurez-vous.

Il écrasa le bout de sa cigarette qu'il glissa derrière son oreille.

— Il y a aussi des danses. Toute la population y participe.

Le silence s'était installé. Le garçon l'avait surpris en train de danser innocemment ; pendant que Gorô se faisait raser, il avait couru à Isaku pour le raconter à son père. Lequel l'avait rapporté au masseur. En quels termes le garçon avait-il pu le raconter ? Était-ce pour faire gagner quelques sous au coiffeur qu'il l'avait ramené chez lui avec sa voiture ?

— Suffit. Je vous dois ?

Il avait parlé spontanément, sans aménité. Il paya la somme réclamée, puis, l'autre parti, rapprocha la table et s'allongea à plat ventre sur le matelas.

— De quoi il se mêle, ce type ? grommela-t-il. Je suis libre de danser ou de faire ce que je veux, quand même.

La sympathie que le gosse lui avait marquée ne venait donc pas du repas pris en commun. L'autre lui avait collé au train parce qu'il avait l'impression d'avoir avec lui un secret en partage. En partage ? Mais non, ce n'était pas un partage.

« Il aura surpris mon secret et en aura conçu un sentiment de supériorité mal placé. Il se sera cru capable de me dominer, moi, un adulte. »

Il baissa les paupières, se représenta la petite silhouette. L'enfant avait la peau hâlée, de grands yeux, le crâne large. Quelle image de Gorô avait traversé ces yeux ronds comme des billes ? Avait-il vu en lui un ivrogne ou un fou ? Quoi qu'il en soit, Gorô avait gagné à être embarqué dans ce taxi et à se faire piétiner le dos par le masseur. Et tout cela à partir d'un quiproquo. Sa pantomime de bateleur n'avait rien d'un secret.

— Pas vrai, gamin ?

Il hélait le gosse, dont l'image flottait devant ses yeux, après avoir vidé d'un trait sa tasse d'alcool.

— N'est-ce pas qu'on se comprenait bien alors, tous les deux ? Toi qui pêchais tes *zukura*, moi qui dansais. Ça ne va pas plus loin, au fond.

La crispation était en train de prendre la relève de l'inquiétude. Son séjour dans l'eau brûlante du bain, son massage, avaient amolli son corps, que gagnait la torpeur.

Il passa son peignoir de nuit avec des gestes alanguis, puis, le plateau

du repas déposé dans le corridor, se glissa dans son lit. Sa colère ne s'apaisa pas pour autant.

« Je n'ai que faire de leur apitoiement ! se dit-il, mordant d'irritation le rebord de la couverture. De leur apitoiement, et tout autant de leurs attentions ! »

Parti de bonne heure d'Isaku, Gorô arriva à Kumamoto avant midi. La gare résonnait du tumulte, du va-et-vient humain, des sifflets de locomotives et des haut-parleurs. « Comment se fait-il que, dès qu'ils sont dans une gare, les gens deviennent si pressés ? » Au demeurant, cette pensée ne l'empêcha pas d'accélérer l'allure, comme tout le monde. Une vraie basse-cour où l'on chasse les poules devant soi. Parfois, une épaule en heurte une autre. Une fois dehors, Gorô se dirigea vers le syndicat d'initiative, où il vérifia le nom de l'auberge. Ensuite, il se rendit au bureau de poste d'où il envoya le télégramme adressé à Mitamura.

« Rentre Tôkyô – Prière envoyer argent voyage », avait-il formulé ; il joignait l'adresse de l'auberge où devait être expédié le mandat. L'envie de retourner à Tôkyô, il l'avait sentie poindre la veille. Une fois ce télégramme envoyé, il n'y aurait plus moyen de reculer. Du coup, il avait eu une hésitation de dernière minute.

« Mais comment faire pour l'argent, si je ne l'envoie pas ? »

Et avec une exclamation destinée à lui donner du courage, il tendit son formulaire au guichet. Du même élan, il entra dans une pharmacie où il acheta des calmants, puis dans un restaurant où il commanda une bière et un plat. Chaque mouvement qu'il faisait provoquait encore des douleurs. La faute du masseur d'hier soir. La bière arriva.

« Un retour ? Un retour de secousses, comme dans un tremblement de terre, ma parole, murmura-t-il en avalant un comprimé avec une gorgée de bière. C'est peut-être bien vrai, oui, j'ai eu tort de me laisser aller à la colère. »

La colère a pour effet de contracter les muscles et, du même coup, de provoquer des courbatures. Et puis il y avait toutes ces heures de train durant lesquelles il était demeuré cloué sur sa banquette, depuis le matin.

Un facteur supplémentaire, sans doute. Son exaspération de la veille ne s'était pas totalement apaisée. La chaise du restaurant était étroite et il ne la sentait pas stable. Comme pour prendre la mesure de sa colère, il se déplaça.

Entraînée, la chaise se déhancha avec lui. Même chose pour la table, qui ne reposait que sur trois pieds. Tous étaient branlants.

« En somme, sans la colère, je suis coupé du monde des hommes, quoi ! »

Le raisonnement était faux. La colère lui venait de s'être fourvoyé dans les relations que tissait ce monde des hommes ; ce n'était pas elle qui l'avait poussé. Il s'en doutait bien un peu, mais faisait le sourd et l'aveugle.

Il coupa sa côte de porc en menus morceaux qu'il arrosa d'une copieuse quantité de sauce. Tout en mangeant la viande et en buvant la bière, il regardait dehors par la vaste baie vitrée. Le même va-et-vient fébrile se poursuivait dans la gare, devant laquelle bus et taxis arrivaient et repartaient. Il avait toujours aimé l'atmosphère des gares. Chacun y était libre – plus de liens –, on se démenait seul, emporté vers son destin. À envisager l'ensemble, on ne discernait aucune cohésion. Une sorte de volonté aveugle donnait à tous la bougeotte. Gorô aimait cela.

« Et si je l'avais envoyé trop tôt, ce télégramme ? » réfléchit-il, mais cette idée ne fit guère que lui traverser l'esprit. Il reposa sa fourchette sur son assiette, vida son verre, puis, lentement, quitta la table.

Ayant traversé la place, il prit un taxi devant la gare.

— À l'auberge Tôkyô.

Tel était le nom de l'auberge où il comptait passer la nuit. Ses courbatures le faisaient beaucoup moins souffrir à présent ; effet du comprimé, estima-t-il. La voiture quitta un boulevard pour obliquer dans une petite rue où elle stoppa. Gorô mit pied à terre, entra dans l'auberge ; à l'accueil, il appela. Apparut un homme d'une quarantaine d'années que sa tenue désignait comme le réceptionniste.

— Je voudrais une chambre pour la nuit, déclara Gorô. La patronne, elle va bien ?

— La patronne ? Quelle patronne ?

— Voyons, c'était bien un restaurant, ici, autrefois, hein ? La patronne d'alors, quoi !

L'homme ne répondit pas, considéra Gorô de la tête aux pieds ; celui-ci sentit le regard professionnel glisser tout au long de lui.

— Je m'appelle Kuzumi Gorô. Demandez-lui, je suis sûr qu'elle me reconnaîtra...

— Ça m'étonnerait bien, dites.

— Pourquoi ?

— La maison en a vu défiler, des gens, jusqu'à aujourd'hui. Allez savoir combien, peut-être bien des milliers. Il se peut que vous vous en souveniez, mais ça veut pas dire que la patronne, elle, s'en souviene. C'est quand que vous étiez client ?

— Il y a vingt-sept, vingt-huit ans. J'étais étudiant, dit Gorô qui passa un mouchoir sur son front. Elle devrait me remettre, si elle me voit.

— On a parfois la visite de gens qui disent comme vous, mais elle est pas en état de les voir.

Cessant de toiser Gorô, l'homme regarda son visage.

— Et pourquoi ? Elle est malade ?

— C'est pas ça, non. Elle est morte. Voilà une dizaine d'années.

Gorô resta muet, avec la sensation que son front venait d'être saisi dans un étau ; il sentait battre ses paupières. Que ne l'avait-il dit plus tôt ? L'autre finit par enchaîner, inquiet :

— Vous vous sentez mal ?

— Non, ce n'est rien...

— Quand même, je le vois bien à votre mine...

— On va bientôt vous envoyer ici de l'argent à mon nom, émit-il d'une voix défaite, en rangeant son mouchoir dans sa poche. En attendant, je voudrais rester. C'est possible, je suppose ?

— Ben, c'est comme vous voudrez, lui répondit l'homme, sans enthousiasme. C'est mon travail, de loger les gens.

Il frappa dans ses mains, appela une femme de chambre.

— Et vos bagages ?

— Oh, pas la peine tout de suite. Je vais d’abord faire un tour en ville, gardez-moi simplement ma chambre.

— Ah ? Bon, ben, à tantôt.

Gorô a quitté la ruelle et pris le boulevard. Effectivement, il se sent tendu. Pas de bagages, vêtements à peine corrects, chaussures sales. Un client loin d’être de premier choix, voilà ce qu’il est, et point n’est besoin qu’on le lui fasse remarquer. N’empêche, en voilà un accueil ! Quelle insolence ! Aurait-il voulu le dissuader de descendre chez lui qu’il ne s’y serait pas pris autrement.

« Voyons combien il me reste... » Maîtrisant son humeur, Gorô plongeait la main dans sa poche et fit le compte. Inutile de regarder, toucher lui suffisait tant la somme qui restait était maigre. Les racoleurs et les gérants expérimentés passent bien pour évaluer à peu de chose près la fortune de leurs clients, rien qu’à voir leur physionomie et leur habillement.

« Ouais... »

Ses épaules se sont affaissées ; il est peut-être resté trois minutes planté là, à observer autour de lui, intensément. Ces rues, il les a souvent arpentées jadis, mais une impression équivoque, un soupçon lui suggère qu’elles ont conservé leur atmosphère d’alors et qu’en même temps elles ne lui sont pas familières. La sensation d’étrangeté et de désagrément que procurent des lunettes aux verres mal adaptés. Un tel paysage ne devrait pas le laisser indifférent, mais l’ombre des jours passés que traîne derrière lui le voyageur l’indispose.

« Oh, que j’en ai marre ! Arrêtons donc tous ces va-et-vient. »

Pourquoi pas ? Mais il n’a pas envie de retourner immédiatement à l’auberge.

Il faisait beau, sec ; sur toute la ville ruisselait la lumière.

Gorô avait, à maintes occasions, vu la ville resurgir dans sa mémoire, il avait même rêvé d’elle. Chaque fois, cela avait trait aux plaisirs et aux écarts de sa jeunesse. Qui sait si, dans son esprit, son portrait n’a pas été retouché de façon à se prêter à ces plaisirs et à ces écarts ? Des retouches qui ne collent pas avec l’évolution qu’elle a connue, en fait. Et cela n’est pas sans le contrarier.

Il marche. De temps à autre, il fait halte, se retourne, promène son regard autour de lui. Non qu'il ait l'impression d'être traqué ; il veut s'assurer de la physionomie de la ville. Qu'il ait cessé de croire qu'on le traque ou qu'on le file n'est pas dû à une amélioration de son état, mais plutôt lié au fait qu'il a envoyé le télégramme à Mitamura. Ce faisant, il a révélé où il se trouvait. Du coup, son inquiétude s'en trouve tempérée.

« Je ne suis plus un vagabond, mais un voyageur en laisse. »

Une scène vue à la télévision pendant son séjour à l'hôpital lui revient soudain devant les yeux : un cosmonaute s'est glissé hors de son vaisseau spatial et se promène dans le vide. Le commentateur explique qu'il s'agit là d'un instant qui fera date dans l'histoire de l'humanité, mais Gorô n'y voit qu'un spectacle parfaitement obscène. On dirait une bête monstrueuse en train de sortir de ce qui peut passer pour un gros mollusque sans consistance. Elle semble avoir le plus grand mal à s'extraire, car on la voit se livrer à des gesticulations désespérées. Enfin dehors, la chose se met à flotter avec de curieux mouvements. Gorô a certes tenté de détourner le regard, mais ses yeux sont, bien entendu, demeurés braqués.

« Est-ce que mon évvasion de l'hôpital ne ressemble pas à ça, finalement ? Moi aussi, j'ai forcé, fait des pieds et des mains, souffert... Au prix, par-dessus le marché, d'une métamorphose en un être immonde, qui m'a rapporté quoi ? Tout ce que j'ai gagné à me colleter avec la réalité, c'est de me faire rembarquer douloureusement. »

Sur ses pas surgissent, par intermittence, des vues qu'il pourrait prendre pour autant d'incitations au souvenir. Un portique de sanctuaire, la resserre passée à la chaux d'un prêteur sur gages, par exemple. Là seulement subsiste ce qu'il a pu voir autrefois ; tout ce qui est autour de lui est inconnu. Du déjà-vu qui le laisse perplexe. Même les rues ont l'air d'avoir un peu changé : telle, qui faisait une courbe, s'étire maintenant, rectiligne ; telle autre, jadis déserte, bourdonne de gens autour des étals des poissonniers et des marchands de légumes.

« Ce devait être par ici... » Il regarde avec circonspection. « Est-ce que ce ne serait pas cette maison ? »

La maison close et sa grosse lanterne rouge. Bien sûr, aucune lanterne ne pend au bas du double étage de la demeure bourgeoise qu'il a devant

les yeux. Et pourtant, la maison doit se trouver près d'ici, s'il en juge par l'itinéraire qu'il a suivi pour arriver. Mais il ne jurerait pas que c'est celle-là. Sa mémoire n'a photographié clairement que la couleur de la lanterne caractéristique, tout le reste est flou. Les vitres du premier étaient en verre dépoli. Il avait entrebâillé la fenêtre et ses yeux avaient plongé dans la rue. Après quoi, son regard avait croisé celui de M. Matsui. Quelles pensées avaient bien pu amener celui-ci à lever les yeux vers cette fenêtre ?

« Comme ça... »

Et de s'arrêter, de regarder, en haut, la fenêtre. Un homme est assis sur le rebord de l'oriel et contemple la rue. Leurs regards se rencontrent ; comme sous l'effet de quelque charme, les yeux de Gorô se sont figés et ne lui obéissent plus. Nez en l'air, il se sent chavirer, chancelle, se raccroche à un poteau.

L'autre a l'air d'un étudiant ; un visage inconnu, cela va sans dire. D'assez longs cheveux, le torse nu. Son visage, où se lit d'abord la suspicion, prend une expression progressivement réprobatrice. Gorô, qui a laissé échapper l'occasion de détourner son regard, a vu de bout en bout la transformation.

« Pas bon, ça... C'est absurde. »

Peine perdue que de chercher à renouer de cette façon avec la réalité. L'expérience est là, qui le confirme : Bônotsu, deux jours plus tôt. Comment pourrait-il renouer, allons !

« Tu crois qu'il va descendre ? »

Un drôle de bonhomme qui lève le nez vers votre fenêtre et vous reluque. Ça vous met en droit de lui réclamer des explications. Gorô se dit également qu'il doit lui en donner, mais se demande lesquelles. Tout à coup, l'autre a braqué un objectif dans sa direction, et a pris une photo. Supplantant les autres bruits de la rue, le déclic est parvenu tout droit à l'oreille de Gorô.

Une surprise : un marchand de glace pilée. À Tôkyô, il aurait fermé depuis belle lurette, mais dans ces régions méridionales, il faut croire que les affaires marchent. À l'entrée pendait un store aux grains de verre,

qu'il écarta. À l'intérieur, il lança avec vivacité :

— Une glace à la fraise !

Il se sentait de nouveau endolori.

— Et un verre d'eau !

Son dos l'élançait. Une jeune fille lui apporta l'eau. Sortant le médicament, il en lut la notice : « Maux de tête, maux de dents, douleurs musculaires, un comprimé à la fois. Jusqu'à trois fois par jour. » Il prit un comprimé avec une gorgée d'eau. Après quoi, il se débarrassa de sa veste. C'est vrai, il faisait chaud.

— Dites-moi, dans cette maison à étage, un peu plus loin... fit-il, mine de rien, à la vieille qui s'occupait de la salle. À côté du bazar, qui est-ce qui loge au premier ?

— Des étudiants. Ils sont deux frères qui louent la chambre.

— Ah, une pension ? Aucune importance, alors.

Il se mit à manger la glace rouge. L'échange de regards devait avoir duré une vingtaine de secondes. Sans doute en avait-il été de même avec M. Matsui. Que pouvait bien, alors, avoir vu l'observateur ? Rien ne permettait de le savoir. Seulement, il en était résulté chez Gorô l'impression d'avoir marché sur quelque chose de répugnant, d'être entraîné dans un tourbillon, et il avait raté son année scolaire.

— Madame, vous n'avez pas été bombardés, par ici ? reprit-il. Cette maison, ça a toujours été une pension ?

— Oui. Nous avons eu l'inondation. Depuis, rien n'a changé.

— L'inondation ? Avant-guerre ?

— Non, tiens. C'était en 1900...

— 53, répondit la jeune fille à sa place. Le 26 juin.

— C'est ça, oui, en juin. C'était la nuit, voilà l'eau qui nous arrive dessus, figurez-vous. De l'eau, je dis, mais non, de la boue, tiens ! Il avait beaucoup plu sur l'Aso et toute la cendre nous avait déboulé dessus. Des poutres, et ne me demandez pas quoi encore, ont défoncé notre porte, nous voilà envahis par un flot de boue ! Et pas le temps de faire *ouf* ! pensez... La porte était pas seulement enfoncée que voilà les nattes qui se mettent à flotter. Moi, je prends dans mes bras la gamine

qui est là, avec la huche à riz, et je grimpe au premier. Impossible d'allumer la lumière, l'électricité était coupée, et pis, on n'entendait plus la radio. Il faisait noir autant que dans un four, et, au milieu de tout ça, le grondement du courant et les poutres qui craquaient là-haut...

Rien de cela ne le concernait, mais Gorô demeurait suspendu aux lèvres de la vieille. Elle parlait avec une fièvre qui forçait l'attention.

— Et à chaque coup, vous aviez la maison qui était secouée, et les poutres qui grinçaient là au-dessus ! J'étais plus morte que vive, croyez bien. C'était juste quand celle-ci était à l'âge d'entrer à l'école primaire...

— Et votre mari ?

— Un ami était venu le chercher. Ils étaient tous les deux au *pachinko*. Ils étaient en train de jouer quand l'eau s'est engouffrée dans la salle...

— Dans la salle du *pachinko* aussi ?

— Pardi ! Ils se sont dépêchés de grimper à l'étage, et c'est là qu'ils ont passé la nuit, en mangeant les conserves qu'on distribue en prime, puis il est revenu le lendemain matin, avec la gorge en feu. Il a bien bu l'équivalent d'un litre, d'un coup, à lui tout seul.

— De l'eau boueuse ?

— Vous avez déjà vu ça, vous, boire de l'eau boueuse ? C'est que ça sent pas la rose, dites bien ! L'eau du robinet, oui !

— L'eau nous vient de Kikuchi, intervint la fille.

— Quand j'ai tourné le robinet, après la boue, de la belle eau a jailli comme jamais j'en avais bu jusque-là.

— Qu'est-ce qui a pu provoquer une pareille inondation ? demanda Gorô à la fille, une fois avalée la dernière cuillerée de glace.

Celle-ci expliqua :

— Tous les troncs d'arbres qui étaient charriés par la rivière. Après la grosse pluie, ils ont été bloqués par les piles du pont Kogaï et ont fait barrage. Alors l'eau a débordé. À Ôe, c'est toute la rive qu'a été emportée, les maisons avec.

— C'était vraiment point beau à voir. (Une grimace tordit la bouche

de la vieille.) Dans l'histoire, voilà-t-il pas que j'ai attrapé des rhumatismes, et qu'ils me font encore mal, tiens !

Elle raconte un événement vieux de plus de dix ans comme s'il s'était produit la veille. D'où peut-elle tirer cette énergie ? Qui est le jeune homme au premier étage de cette maison ? Gorô veut le savoir pour récupérer la pellicule. C'est dans cette intention qu'il est entré ici, mais, après cette histoire d'inondation qu'on vient de lui servir, il n'en éprouve plus le besoin. L'autre peut bien prendre toutes les photos qu'il veut ! Posséder la photo de Gorô ne peut avoir pour ce jeune homme une quelconque signification.

— Après ça, on a élargi la rivière, savez-vous, et on a consolidé le vieux pont Kogaï avec du fer. Même que tout le monde dit que le prochain coup que ça débordera, les maisons pourront bien être emportées, mais le pont, lui, restera là, solide, allez !

— Ah ?

Gorô avait loué quelque temps une chambre dans une pension bourgeoise, au bord de la Shirakawa ; c'était il y a trente ans. L'envie le prit de revoir l'endroit et il se leva.

— Je vous dois ?

Il paya. Sa gorge demeurerait sèche, après le porc de midi noyé dans la sauce épaisse. La glace pilée n'avait fait que lui apporter un peu de fraîcheur, sans le désaltérer... Il envoya un crachat rougeâtre sur le bord du trottoir.

« Faisons vite, quelque chose me manque que je dois retrouver ! »

Il sent le soleil couchant chauffer son dos. Veste sur l'épaule, il parcourt la rue poudreuse. Il a emprunté une rue semblable, dans le passé. Des deux côtés la bordent non pas des rangées de maisons, mais de vastes champs de millet. D'un de ces champs surgit un chien ; Gorô entend un camion approcher, le doubler. Brusquement, le véhicule renverse le chien qui s'est engagé pour traverser et lui passe sur le corps, freine légèrement, puis reprend sa vitesse. La bête gît sur la chaussée, immobile. Tout d'un coup, sa gueule vomit un flot écarlate ; des spasmes secouent nerveusement ses membres qui se tendent. Gorô est frappé par l'odeur du sang, et ses jambes refusent de le porter plus loin...

Rien ne subsistait de ce qu'il avait connu. Ici s'étendaient autrefois des champs, et des arbres poussaient. Des habitations s'y trouvaient également, dont sa pension, la plus en retrait, juste avant le lit de la Shirakawa. Les flaques d'eau étaient des nids à moustiques, un véritable fléau.

« Effectivement, l'inondation a fait des dégâts. »

Dans ces parages situés relativement bas, il était manifeste que la crue avait répandu ses eaux bourbeuses avec une effrayante impétuosité, suffisante pour emporter les habitations comme des fétus de paille. « Me serais-je trompé de chemin ? »

Cette crainte l'a fait se retourner à bien des reprises.

Est-ce bien le décor qu'il a connu ? Le paysage qui s'est soudain révélé a aussitôt refusé de se laisser reconnaître. Il y a ces quelques maisons ; et ce logement en préfabriqué, avec un jardin où oscillent quelques tournesols.

Il se dirige vers la rivière, pas à pas ; un obstacle surgit devant lui : la berge a été épaulée par un mur qui interdit de descendre au bord de l'eau. Illusion ? Il lui semble que la rivière est devenue beaucoup plus large. La digue est rehaussée d'un mur de ciment qui fait office de garde-fou. Gorô s'y assoit, sort ses cigarettes. Quelque chose lui dit que son ancienne pension ne doit pas être loin des tournesols, mais ce n'est jamais qu'une impression.

« Je me demande si elle vit toujours, la proprio. »

Mariée à un officier de la 6^e division puis répudiée, elle s'était fait construire cette pension. Si cette femme – en qui il devinait, confusément, une sensuelle – vivait encore, elle devait avoir aujourd'hui dans les cinquante-cinq ans. Gorô, qui s'était adjudé la meilleure chambre, se rendait chaque matin aux cours avec ses cahiers et ses livres serrés contre sa poitrine, la bouteille d'encre à la main. Il était membre du club de natation et nageait le deux cents mètres brasse en trois minutes et dix secondes. Un temps qui ne figurait pas parmi les meilleurs, mais qui l'avait tout de même fait qualifier pour les éliminatoires des championnats scolaires. Quand, l'entraînement fini, il prenait une douche, l'eau jaillissait sur sa poitrine et ses bras musclés.

Avec les camarades, il pouvait ingurgiter tout l'alcool qu'il voulait sans connaître de lendemains douloureux. En un mot, il était jeune ; lui, et tous les autres : Mitamura, Saïtô, Koshiro.

Il lui était arrivé d'être l'objet d'avances de la part de sa logeuse. Son ancien mari se remariait et elle avait reçu une invitation au banquet. Le procédé l'avait mise hors d'elle. Voyant qu'elle n'arriverait pas à trouver le sommeil, Gorô lui avait suggéré :

« Vous ne voulez pas un cachet pour dormir ? »

Elle avait avalé le somnifère avec de l'alcool, et c'est alors qu'elle s'était montrée entreprenante. Il avait repoussé son invite.

« Vous avez dit de moi, un jour, que j'étais quelqu'un qui ne faisait rien jusqu'au bout, hein ? Et vous avez ajouté que je n'avais qu'à vivre sans forcer ma nature. Eh bien, je vous obéis, je ne me force pas. »

À y repenser aujourd'hui, Gorô trouve que c'est là une façon de refuser assez cruelle et dépourvue d'élégance. Toutefois, il avait ses raisons, lui aussi. En effet, sa logeuse avait une liaison avec un de ses camarades, Saïtô...

La cigarette prenait dans sa bouche sèche un goût âcre désagréable et collait à ses lèvres. Le vent qui soufflait de la rivière apportait une odeur de marécage.

Saïtô dut refaire son année, sans que Gorô ait su vraiment pourquoi. Quelqu'un avait envoyé une lettre anonyme et il n'était pas retourné à Kumamoto ; il était parti pour Tôkyô avec l'intention de s'inscrire dans une école privée. La logeuse mit la clé sous la porte et courut le rejoindre. L'ordre de mobilisation toucha Saïtô avant son entrée à l'école et, finalement, il trouva la mort en Chine. La femme travaillait alors dans un bar de quartier, où Gorô l'avait revue.

« Je parie bien que c'est vous, hein, qui l'avez écrite, cette lettre ? lui jeta-t-elle au visage, dans son ivresse. Du coup, Saïtô n'a pas pu retourner à Kumamoto et il s'est fait tuer à la guerre.

— Jamais j'ai écrit ça, voyons, protesta Gorô, surpris. Je vois pas quel intérêt j'aurais eu à vous brouiller. »

Il ressortait en fin de compte que Saïtô était parti pour le front en soupçonnant à demi Gorô d'être l'auteur de la lettre. Ce dernier

s'assombrit : qu'est-ce qu'on avait à remuer tout cet air, dans un coin grand comme la main ?

« J'ai eu une jeunesse trop rapide, mesquine, songeait-il, le regard tourné vers les soleils. Et si elle peut paraître joyeuse, elle est en réalité hantée par un tas de mauvais rêves cachés. »

Un de ses camarades s'appelait Koshiro. C'est lui qui avait indiqué la pension ; pas seulement indiqué, il avait usé de toute sa force de persuasion pour l'y amener. Gorô s'était laissé convaincre et avait choisi la plus belle chambre. Koshiro aussi la convoitait, mais il avait fini par céder et lui avait demandé :

« Quand on viendra me voir, de chez moi, tu me laisseras l'utiliser.

— Quel genre de visite ?

— De la famille », avait-il répondu, mais, en fait, aucun parent ne vint.

Seule vint une jeune institutrice, et c'est dans la chambre de Gorô qu'eut lieu le rendez-vous. Gorô ne put rien savoir de leur relation, car Koshiro déménagea sans tambour ni trompette. Il n'avait pas vu le visage de la fille, n'avait fait qu'entrevoir un *hakama*¹⁰ violet passant devant les vitres de la cloison de *shôji*¹¹.

« Il me tanne pour que j'entre ici, et le voilà maintenant qui déménage sans même me prévenir. »

Gorô n'avait pas apprécié. Comme un manque de confiance, c'était tout ce qu'il en conservait.

« Pas un manque de confiance, non. Le sentiment d'avoir été trahi. »

Il jeta sa cigarette, s'éloigna en flânant. À quoi bon, maintenant, rester ici à regarder ?

Après la guerre, Koshiro était devenu un savant renommé. Deux ou trois ans s'étaient écoulés lorsqu'il s'en vint voir Gorô pour lui emprunter une forte somme d'argent.

« Que veux-tu en faire ?

— Je voudrais faire construire.

— Tu es toujours avec elle ?

— Qui, “elle” ?

— Celle au *hakama* violet.

— Oui. (Koshiro rosit.) On est mariés, maintenant. »

Gorô s’était demandé en quoi il était tenu de lui prêter cet argent.

« Pour l’argent, c’est non, répondit-il. Je ne possède pas cette somme.

— Ah ? »

L’autre n’était pas vraiment déçu. Avec son teint pâle de jeune savant et sa frange qu’il relevait de temps en temps, il lui avait plutôt paru plein d’ardeur.

Professeur dans une université privée, Koshiro avait dû trouver le moyen de se procurer les fonds. Gorô fut invité à la pose de la poutre faîtière. Ce fut l’occasion pour lui de voir la femme de Koshiro. Vingt ans s’étaient écoulés depuis qu’il avait entrevu la jupe violette. Il découvrit une bonne femme d’âge mûr on ne peut plus quelconque, et sa curiosité s’évanouit. Il s’intéressa bien plutôt à la cérémonie, aux poutres et aux piliers dressés sur le fond du ciel crépusculaire, ainsi qu’aux bavardages des charpentiers assis, en compagnie desquels il partagea saké froid et collation. Ce devait être sa dernière rencontre avec Koshiro. Plusieurs années après, celui-ci tombait amoureux d’une jeune femme, employée à la rédaction d’une revue d’un éditeur d’avant-garde, et il abandonnait son épouse pour se mettre en ménage avec elle. Gorô apprit la nouvelle par Mitamura.

« Tu vois le salaud que c’est ! cracha ce dernier. Quand son intérêt est en jeu, c’est sans état d’âme qu’il choisit son avantage. Au fond, c’est un égoïste. »

Gorô se dirigeait vers les tournesols, sans savoir pourquoi. La saison était avancée, les pétales étaient ratatinés et les grappes de graines ressortaient comme des ventres de femmes enceintes. C’en était désormais fini de leur beauté et du spectacle de soleils ardents qu’ils offraient.

« Enfin, quoi, tout de même ! »

Les tiges semblaient soutenir les fleurs par leur seul effort de fin de vie.

Il revint à l'auberge ; le probable gérant l'accueillit avec une expression inchangée. La chambre où le mena la bonne était miteuse et malpropre. « Sûr qu'elle sert d'ordinaire à entreposer la literie ! » jugea-t-il à l'odeur de poussière.

— Très bien, cette chambre, déclara-t-il cependant à la femme, sans nulle intention de faire de l'ironie.

Il ne pouvait rêver meilleure chambre que cette espèce d'ancre. La bonne eut une moue gênée, ne répondit pas.

— Pourriez-vous m'appeler un masseur ou un chiropraticien ?

— Avant le souper ?

— Oui.

— Je vais voir.

La femme de chambre sortie, il s'adossa au mur, allongea ses jambes. Les douleurs musculaires étaient réapparues. Sans rapport, cette fois, avec la colère : des douleurs simples qui pesaient sur son dos et ses épaules.

« Faut dire que j'ai marché, aujourd'hui. Un vrai chien errant ! »

Gorô était rompu de fatigue. Il songeait au masseur de la veille, au conducteur de la voiture, au fils de celui-ci. Et encore aux *zukura*.

« Le gosse n'a mis aucune mauvaise intention en se comportant comme il l'a fait avec moi ; il m'a fait bon accueil et a voulu en profiter pour rendre un petit service à son père, rien de plus », se disait-il pour se raisonner, dans son épuisement. Il se sentait sur une pente descendante depuis l'épisode de la glace pilée ; la pente montante où l'irritation l'avait fait s'engager n'avait été que feu de paille. « Je suis à bout. »

La femme de chambre écarta un panneau des *shôji* et entra, le registre de l'établissement à la main.

— Si vous voulez bien remplir ceci..., dit-elle. Quelqu'un sera là tout de suite.

Gorô hésite à utiliser son nom d'emprunt. Une hésitation qui ne dure qu'un instant, car il se souvient de Mitamura : aucun autre nom ne lui vient. Il donne donc le sien.

— *Zu-ku-ra*, s'amuse-t-il à articuler. Pas banal, comme poisson. On le

connaît partout ailleurs sous le nom de « mulet ». Il devient *zukura* dès qu'il s'approche de Fukiage-hama. Et il s'en moque royalement.

Il ouvre une flasque de whisky achetée sur le chemin du retour, en boit une gorgée nerveuse. En se promenant avec une bouteille sur lui, il singe le représentant en films ; c'est ce dont il s'est avisé après son achat, non sans déplaisir. À l'hôpital, il connaissait un patient qui répétait chaque geste et chaque parole qu'il voyait ou entendait. Une infirmière lui avait appris qu'il s'agissait d'écholalie.

« Dans mon cas, pas mal de temps s'est écoulé entre les deux faits. »

Certes, mais toujours est-il qu'il y a eu imitation. Une expression agitée passe sur son visage. Il avale une lampée. La flasque recapsulée, il l'appuie au *tokonoma*. Un feu s'allume dans son estomac.

Peu après arriva la chiropraticienne. Une jeune femme au physique de sportive. Il fut soulagé de voir qu'il ne s'agissait pas de quelqu'un de sombre et de déprimant. Sitôt entrée, la masseuse déclara :

— C'est infâme, là-dedans. Un vrai cagibi. Je me demande comment vous pouvez rester ici, ma foi.

— Que voulez-vous, répondit-il, je me suis fait une règle de ne pas me formaliser de ce genre de choses.

Il se débarrassa de sa veste en la jetant sur le plancher du *tokonoma* ; deux ou trois petits coquillages blancs jaillirent d'une poche et roulèrent sur les nattes. Il s'allongea sur la couverture, en les regardant. Il était donc différent de tout le monde. Ceci l'avait amené à parler de Yûnoura. La femme était bavarde. Elle n'était jamais en reste de questions. Le massage lui détendit les muscles, mais, simultanément, l'ivresse exerça ses effets. Oui, il retrouvait les tiraillements, moins forts que la veille. Les pressions étaient plus franches.

— Ouais. L'avion, le train, et puis j'ai fait une trotte à pied...

Il n'aimait pas que l'on se montrât curieux sur son compte et répondit avec laisser-aller.

— Depuis que je suis ici, je me sens *zukura*.

— *Zukura* ?

— Faites pas attention. C'est un mot de chez moi.

— C'est la première fois que vous venez à Kumamoto ?

— Oui. Enfin, non, j'y suis venu autrefois.

— Quand ?

— Vous n'étiez pas encore née.

— Ah, j'ai compris. À ce moment-là, vous étiez soldat, je parie.

— Dans le mille ! mentit Gorô. Aujourd'hui, j'ai passé la journée à marcher dans la ville. Elle a bien changé.

— De quelle façon ?

— J'ai eu la même impression qu'en mordant dans un gâteau qui colle aux dents. Hé..., fit-il en se tordant à demi. Je vous préviens, je ne veux pas vous voir me monter dessus.

— Moi, vous monter dessus ? Merci bien !

Elle le retourna comme une crêpe. Il retrouva sa position première. Apparemment, elle avait pris cela pour une plaisanterie.

— Si vous voulez quelqu'un pour vous monter dessus, adressez-vous ailleurs.

— Vous... vous méprenez ! expliqua-t-il.

S'entendre dire cela alors que des doigts le palpent n'était pas pour lui couper son envie de la voir sur lui.

— J'ai parlé de « monter » ; c'est « monter debout sur moi » que je voulais dire. On m'a fait le coup à Yûnoura. Je jette un coup d'œil et qu'est-ce que je vois ? Le masseur qu'on aurait cru touchant le plafond !

À ce moment-là, petits coups contre les *shôji*, et une autre femme de chambre fit son apparition. Elle apportait un plateau sur lequel se trouvaient un télégramme et un mandat postal. Gorô se leva, décacheta le télégramme : « Je te rejoins demain. Attends-moi à l'auberge. Ne sors pas de là », déchiffra-t-il. L'expéditeur en était Mitamura. Quant au montant du mandat, il était de vingt mille yens. Après avoir relu le texte une première fois, puis une seconde, Gorô songea : « Que voilà des termes bien prudents ! »

— Une chambre plus belle vient d'être libérée..., annonça la femme de chambre. Vous désirez changer ?

Il ne releva pas la question, occupé à réfléchir à la signification du

télégramme. Vingt mille yens, c'était bien évidemment le retour à Tôkyô assuré ; comment expliquer alors la prochaine arrivée de Mitamura ? Lequel Mitamura, de surcroît, exigeait qu'il ne sorte pas et l'attende à l'auberge. Était-ce sur les conseils du médecin, ou bien de sa propre initiative ?

« Au nom de la loi ! Pas de résistance, rendez-vous ! » Gorô se voyait encerclé par la maréchaussée. Levant les yeux, il se rendit compte que la femme de chambre n'était plus là.

— Je suis allé voir le pont Kogaï, cet après-midi, dit-il, la voix rauque. Encore quelque chose qui a changé.

— C'est dû aux inondations.

— Oui. Je l'ai connu moins long et plus étroit. C'était un pont où on n'aurait pas été étonné de trouver du crottin de cheval.

— Quand vous étiez soldat ?

— Vous pouvez m'imaginer en uniforme ? Sur le pont ?

Les massages de la femme s'interrompirent.

— Je peux, tiens ! Pas en officier, hein ? Vous étiez simple soldat.

Un sourire d'amertume marqua ses lèvres. Les doigts de la femme lui pétrirent le mollet.

— Pourquoi vous avez les jambes qui frémissent comme ça, dites ?

— C'est que ça me chatouille. Je suis pas habitué à me faire masser.

Un petit restaurant de nouilles se trouvait près de ce pont Kogaï ; le patron boitait. On y consommait d'excellentes nouilles.

« Qu'est-ce que j'avais pour être triste, cette fois-là ? »

Le lycéen Gorô y mangeait un bol de nouilles brûlantes ; quelque chose de triste lui était arrivé, qui l'emplissait de chagrin. La nuit était avancée et il n'y avait pas d'autre client. Le patron aurait bien voulu fermer, Gorô le devinait à ses gestes et à son expression. Aussi se hâtait-il d'avaler ses nouilles, mais il avait beau en engouffrer encore et encore, il en restait toujours ; elles lui semblaient même se multiplier. Il avait fini par renoncer et était sorti. C'était une nuit froide. Arrivé aux abords du pont Kogaï, il aperçut des éclats rouges au loin, sur sa gauche. Le volcan Aso était en éruption, il l'avait lu dans le journal ; il s'arrêta.

Au fond, dans la nuit noire, éclatait une gerbe d'étincelles toutes les deux minutes ; les jaillissements incandescents retombaient et s'éparpillaient. Puis les ténèbres se refermaient. Deux minutes encore, et c'étaient de nouvelles colonnes qui fusaient sans bruit en un nouveau feu d'artifice. Gorô s'était attardé une trentaine de minutes à contempler les explosions. Le spectacle n'avait pas suffi à le libérer de son chagrin. Maintenant, il n'avait plus en tête ce qui l'avait provoqué.

— J'ai vu le mont Aso du pont Kogaï, aujourd'hui, fit Gorô à voix basse. Le ciel était clair, sans un nuage, et on distinguait nettement la forme de la montagne, les fumées aussi.

— C'est vrai que la journée a été belle, oui.

Elle le retourna sur le dos. C'était la première fois qu'il pouvait observer le visage de la femme, ses gestes. Ses narines, leur forme et leur couleur, lui firent une curieuse impression. Il n'avait encore jamais vu de narines féminines sous cet angle, et il détourna les yeux.

— Je pourrais peut-être aller au mont Aso, demain..., se surprit-il à dire.

Une idée dont il sut, à peine parvint-elle à ses lèvres, qu'il en ferait une réalité. Même si sur le pont, tout à l'heure, il n'avait fait que contempler le volcan sans aucune arrière-pensée...

— C'est dit. J'y monte !

Le télégramme de Mitamura laissait un sillage d'amertume. Gorô se sentait mû par un sentiment proche de celui de la veille, celui-là même qui lui avait fait presser la sonnette pour appeler le masseur. Une simple sonnerie, mais au départ un curieux enchaînement de faits.

— Ah ? Vous avez raison, allez-y. Il fera encore beau demain.

— Vous me le garantissez ?

— C'est tout garanti !

Elle riait tout en malaxant ses côtes l'une après l'autre. Ses lourds genoux venaient, sans qu'elle l'eût cherché, s'appuyer contre le flanc de Gorô. Ce dernier s'abandonnait à ce contact et réfléchissait à Mitamura.

« Il s'annonce pour demain, mais comment viendra-t-il ? En avion ou en train ? »

Les chatouillements de ses reins gagnaient les côtes.

— L'aéroport de la ville, où est-il ?

— À Kengun, au-delà du parc Suizenji.

— Kengun ? Ce serait pas là qu'était l'aérodrome de l'armée de terre, dans le temps ?

Ce nom lui rappelait quelque chose. Appartenant au Chiffre de la marine, il n'avait jamais eu de communication en provenance directe de Kengun, mais il lui semblait revoir ce nom sur certaines dépêches. Les commandos suicide de l'armée de terre devaient s'en servir comme d'un relais pour gagner Chiran. C'était aujourd'hui un aéroport.

— En partant de Haneda à huit heures trente ou neuf heures, on est ici dans la matinée, je suppose ?

— Oui. L'aéroport est à une demi-heure en train de la gare centrale.

Il connaissait Mitamura : il était du genre à prendre l'avion.

— Un ami vient me chercher. Sans doute dans le courant de la matinée. Je dois monter avant...

— Un ami ?

Elle se mit debout, s'installa à ses pieds, lui fit ramener les jambes sur la poitrine, puis les allonger. Des mouvements passablement troublants.

— Si c'est comme ça, pourquoi vous ne monteriez pas avec lui ?

— Pas possible. Il doit me rapporter de suite à Tôkyô.

— Vous rapporter ? fit-elle en prenant un air incrédule. On dirait que vous vous prenez pour un colis.

— C'est pourtant bien ce que je suis, un colis.

Il devenait volubile et en avait conscience. Elle le retourna de nouveau.

— Vous voulez que je vous marche sur la plante des pieds ? C'est un cadeau de la maison.

Il sentit sous ses pieds ceux, moites, de la femme. Ce fut d'abord une pression douce, retenue, puis de tout le corps, qui se porta sur un côté, sur l'autre ensuite. Au contact de ces pieds robustes, les siens lui parurent minces et plats comme des crêpes. Raison supplémentaire à cet émoustillement qu'il sentait venir.

« Voilà comme c'est... », se dit-il dans un soupir qu'il voulait inarticulé. Un désir comparable à de la ferveur commença à se manifester comme une lente lame de fond. « Tout d'une masse, intraitables, fines mouches... »

— Monsieur, vous manquez vraiment de force dans les jambes, dites. Vous devriez les faire travailler plus.

— C'est pour ça que je vais faire de la montagne, demain.

— Que vous dites... mais le mont Aso, les bus vous conduisent jusqu'à son sommet, voyons.

— C'est vrai que c'est si facile d'y arriver ? Dans ce cas, je ferai le tour du cratère à pied.

Il se rassit sur ses talons et lui fit face.

— Vous ne voulez pas m'accompagner ? Vous êtes libre, pendant la journée, non ?

— Pour ce qui est d'être libre, ça...

La femme passa derrière lui et lui massa le cuir chevelu. Même façon de faire que Sadohara. L'épiderme bouge, le crâne non ; quelque chose comme une sérosité emplît l'intervalle, ce qui rend possible le va-et-vient saccadé de la peau.

— Je m'occuperai des billets et des repas froids.

Elle mit quelques secondes avant de répondre, puis :

— Je peux vous demander quelque chose que je devrais pas ?

— Faites.

— Vous, vous seriez pas des fois parti en emportant de l'argent ?

Les yeux de Gorô se levèrent. Un mouvement naturel, provoqué par les doigts de la femme.

— Bien deviné, se décida-t-il à dire. (Il sentait les extrémités des doigts pianoter vigoureusement sur son crâne.) Et vous l'avez deviné à quoi ?

— Mon sixième sens. Faut dire qu'au moins une fois par mois, je tombe sur un client comme vous. Tous sont pareils : le pied satiné, et pourtant ça ne va guère avec leur âge.

— Ah bon ? Comme ça, les employés indéliçats ont des pieds

déliçats ? Vous m'en direz tant !

— Et alors, demain, je parie que c'est un collègue ou un chef qui vient vous chercher ? Croyez-moi, vous feriez mieux de rentrer directement, sans faire cette montée.

Elle venait d'adopter un ton supérieur, comme pour lui faire entendre raison, et aussitôt il détesta cette voix.

— Et je la ferai, cette montée.

— Pourquoi ?

— Pour un dernier adieu. Non, « dernier » ne me plaît pas. Je préférerais un autre mot...

— Pas adieu, au revoir...

— Voilà, c'est ça.

Il voulut se mettre au diapason de la femme qui riait, mais aucun son ne sortit de sa gorge. Les doigts ne crépitaient plus sur son crâne. La séance se terminait. Il sortit des billets de sa veste ainsi qu'un indicateur des chemins de fer acheté à Kumamoto.

— Il y a un semi-express à neuf heures et demie. Nous le prendrons. Rendez-vous devant les guichets.

9 Renforcement dans le salon où l'on dispose divers objets décoratifs. (NdT)

10 Longue jupe-culotte portée sur le kimono de cérémonie. (NdT)

11 Porte ou fenêtre en fin treillis de bois tendu de papier. (NdT)

Cinquième partie

LE FEU

Le train de 9 h 34. Gorô avait attendu jusqu'au dernier moment, mais la femme n'était pas venue. Un petit baluchon à la main, il franchit l'accès aux quais d'une démarche franche. Dans le train, un certain nombre de sièges restaient libres. La rame se mit en branle.

« C'était à prévoir, elle n'est pas venue. »

Il déposa dans le filet le baluchon avec les deux pique-niques. Il n'était ni déçu ni désappointé, prévoyant depuis le matin qu'elle lui ferait faux bond. Quel attrait pourrait présenter à ses yeux une promenade en montagne avec un bonhomme d'âge mûr pas très reluisant ?

« Faut dire qu'en plus, je me serais enfui en emportant de l'argent volé... »

Le massage de la veille lui avait laissé un souvenir pas désagréable. On l'avait pris pour ce qu'il n'était pas. Autrement dit, sa personnalité véritable s'était effacée. Il s'était cru dans la peau de l'homme invisible, tandis qu'il avait fait le tour du quartier dans la nuit, joué au *pachinko* et bu dans une brasserie. Contrairement à ce qu'il avait ressenti dans la journée, l'endroit ne lui avait pas paru une terre étrangère. À son retour l'attendait une nouvelle chambre, plus luxueuse. Il avait dormi comme un loir.

Au réveil, ce matin, cette voix qui n'en était pas une s'était fait de nouveau entendre. Si ce n'était pas une illusion, du moins ça en avait tout l'air : « Ça fait donc tant plaisir d'avoir pu devenir un autre ? »

Il avait fait sa toilette, puis déjeuné avec un air de contrariété sur le visage. Pendant qu'il mangeait, il avait dit à la femme de chambre de lui préparer deux repas froids. Ce n'était pas d'un cœur léger qu'il faisait

cette excursion. Laisser tomber le projet pour rester ici à attendre ? L'envie ne lui en manquait pas, mais la femme était peut-être déjà à la gare. Probablement ne viendrait-elle pas, mais du moment qu'il lui avait donné rendez-vous, il devait s'y rendre.

Il était allé à la gare. Lorsque, à la fin, il n'avait plus douté qu'elle venait de lui poser un lapin, il avait sérieusement envisagé de rentrer aussitôt à l'auberge. En fin de compte, il était monté dans un wagon, sans hésiter. Le cœur ne lui disait plus d'attendre, assis sans rien faire, qu'on vienne le chercher.

Installé près d'une fenêtre, il contemple le paysage. Le train a roulé un moment en terrain plat, avant d'aborder une montée progressive. La Shirakawa se montre par échappées à sa droite, le train semble la suivre.

Ici une centrale électrique, là de grandes cascades, les bâtiments d'un centre de volcanologie. Comme hier, le temps est au beau ; pas un souffle de vent. Du cratère secondaire du Nakadake s'élève, toute droite, une colonne de fumée blanche.

La déprime passagère d'hier soir (mais faut-il appeler cela « déprime » ?) a eu pour effet de lui laisser un sentiment de pesanteur. Il se remémore l'hôpital d'où il s'est enfui. À l'heure qu'il est, Poteau électrique, Pépé et Taishô la Langoustine sont affalés sur leur lit, pour ne pas changer. Gorô n'est peut-être même plus un souvenir pour eux. Celui que maintenant il se représente et qui excite le plus sa curiosité, c'est le patient atteint d'écholalie, qu'il croisait aux heures de consultation ou dans le couloir. L'homme est jeune, il n'a pas encore la trentaine. Si tout malade fait montre d'une certaine servilité et de timidité, celui-là, en revanche, n'en laisse pas percevoir la moindre trace. Le front haut, il arpente les couloirs.

« Il me fait envie, celui-là. Il n'a aucune responsabilité. »

Une infirmière ou un médecin viennent-ils à le questionner – « Vous avez bien dormi, cette nuit ? » – que l'autre, du tac au tac, leur fait écho – « Vous avez bien dormi, cette nuit ? »

Quelle que soit la question, l'autre ne fait jamais que la répéter en termes identiques, comme un jeu de balle contre un mur. Même chose pour les gestes : il imite en tous points ceux de l'interlocuteur.

Répondre, c'est s'exprimer de façon responsable. Or, lui ne répond pas ; il ne fait que renvoyer la responsabilité à son interlocuteur. Il se soustrait à tout ce qui peut l'engager. L'écholalie ne constitue pas en elle-même une maladie, c'en est un aspect. Un aspect qui éveille en Gorô un brin de jalousie.

La gare du mont Aso fut atteinte en un peu plus d'une heure.

La bousculade régnait devant le bâtiment où s'alignaient boutiques de souvenirs, auberges, et de grandes banderoles cintrées, où était écrit « bienvenue », tendues en travers de la rue. Au temps où elle portait le nom de Bônaka, la gare, plus rustique, faisait davantage point de départ des randonnées.

« Qu'est-ce qui me pousse à monter ? Le faut-il vraiment ? »

La raison, il ne s'en souvient plus ; il est prêt à jurer qu'il y en a une, seulement voilà, impossible de se la rappeler. C'est que la cure de sommeil nuit à la mémoire ; le médecin l'a prévenu avant qu'il commence la sienne.

L'autobus était aux trois quarts plein. Gorô s'assit à l'arrière. Le guide se lança dans ses explications. La route en lacets prenait peu à peu de la hauteur et découvrait de nouvelles perspectives. Par-ci par-là, on voyait paître des vaches.

Ils firent une brève halte au lieu-dit de Kusasenri.

« Mais c'est le représentant en films ! »

Gorô venait de faire cette découverte alors que le bus avait redémarré depuis un petit moment. Celui qui paraissait être Nio était assis au troisième rang de tête. Difficile de savoir s'ils voyageaient ensemble depuis le départ ou si l'autre était monté à Kusasenri. Nio se tenait un peu penché en avant et relevait la tête de temps en temps pour parcourir le paysage d'un œil agité. Il portait des lunettes noires. Gorô leva les yeux vers le filet à bagages, où il reconnut la petite valise. « Pour quelle raison monte-t-il là-haut ?... » se demanda-t-il.

Nio avait fait allusion à la balade dans la voiture qui les emmenait de Kagoshima à Makurazaki. Ainsi, il en avait fini avec ses affaires dans la région ? Gorô ne le quittait pas du regard : il le vit sortir de sa poche une petite bouteille de whisky, avaler une rapide gorgée, et la rempocher.

Fébrile, il semblait ne pouvoir tenir en place.

Au terminus, tout le monde descendit pour gagner une salle d'attente d'assez grandes dimensions : le départ du téléphérique. Nio se tenait le nez en l'air, devant un vaste panneau indicateur pendu au mur. Gorô s'approcha de lui, lui tapota l'épaule, par derrière. L'autre sursauta, se retourna, ôta ses lunettes et émit un glapissement de surprise. Il émanait de lui une puissante odeur d'alcool.

— On se retrouve..., fit Gorô.

— Vous étiez donc toujours vivant ?

— Et vous donc ! eut-il envie de lui répliquer, mais il se retint. Évidemment que je suis vivant ! J'ai aucune raison de mourir.

— Alors, où est-ce que vous êtes allé, une fois que vous m'avez laissé tomber à Makurazaki ?

— À Bônotsu, pardi !

— C'est bizarre, ça...

Nio eut un mouvement de tête incrédule. Était-ce à mettre sur le compte de la fatigue ou sur celui de l'ivresse ? Il avait un air un peu défait, remué.

— J'ai pourtant donné un coup de fil à l'auberge de Bônotsu. Et vous n'y étiez pas.

— Je suis arrivé plus tard. Ça m'embêtait de rappeler.

Nio le regardait fixement, sans mot dire. Après quelques secondes, il reprit d'une voix rauque :

— Vous avez fait couper vos cheveux. Quand même, qu'est-ce qui vous a amené à quitter Tôkyô pour un trou comme Makurazaki ?

— Ça ne vous regarde pas.

Gorô crut se souvenir qu'à cette même question, il avait déjà fait la même réponse, auparavant.

— Je suppose que vous prenez le téléphérique ?

— J'étais précisément en train de me le demander.

Nio posa sa valise sur le sol.

— Je repensais au vol pour venir. Quelque chose me retient d'y monter.

— La crainte que le câble se rompe et qu'on tombe, fit Gorô. Mais vous y étiez disposé, non ? Vous vous disiez prêt à mourir à tout moment...

— M... mais oui, je suis prêt ! se récria Nio avec vivacité.

Il était piqué dans son amour-propre, son visage s'empourprait.

— Eh bien, montons.

Aucun doute possible : Nio faisait un effort sur lui-même pour entrer dans la cabine. Il gardait les yeux clos, serrait sa mallette sur sa poitrine. Sous leurs pieds, la verdure avait disparu et faisait place à des rochers et à des pierres d'un brun uniforme.

Ils parvinrent au sommet. Nio fut moins tendu et suivit Gorô. Le cratère était tout proche. Arrivé au bord, Gorô resta figé. La paroi était abrupte. Le brun, le vert-de-gris, l'ocre et d'autres coloris encore y jouaient en tons subtils. La dénivellation était étourdissante. Il n'y avait pas un souffle de vent, des fumées blanches et des gaz montaient à la verticale. On discernait le magma bouillonnant. Un spectacle pour le moins attirant !

— Un endroit rêvé pour un candidat au suicide, dit Nio.

Gorô se taisait.

— Qu'est-ce qu'il a à vouloir que je me tue ?

Nio s'était mis cela dans la tête dès le départ de Haneda ; Gorô avait eu beau le reprendre à plusieurs occasions, l'autre ne démordait toujours pas de cette idée. Il ne pouvait y trouver d'explication.

— Vous voulez un cheval ?

Un loueur de chevaux s'était approché, tirant ses bêtes par leurs longes.

— On peut faire le tour du cratère.

Gorô refusa d'un geste. Reculant de quelques pas, il demanda à Nio :

— Vous ne voulez pas un casse-croûte ?

— Un casse-croûte ? lui demanda l'autre en écho, la mine méfiante. V... vous en avez ?

— Bien sûr. Pour deux.

Il dénoua le carré de tissu, découvrit les deux repas. Nio ne dissimula

pas sa stupéfaction.

— Vous en avez fait préparer un pour moi aussi ?

Gorô ne répondit pas. Il éprouvait de l'ennui et de l'embarras à parler de la masseuse.

— Bien sûr, lâcha-t-il au bout d'un moment. Il y en a un pour vous.

— Com... comment vous sav..., balbutia Nio, qui ne put poursuivre.

Ils choisirent un petit tertre avec vue à l'intérieur du cratère pour s'asseoir, Nio sur sa valise, Gorô sur un rocher plat. Après avoir ouvert sa boîte, Nio sortit son flacon, but une lampée, puis, le tendant à Gorô :

— Ça vous dit, une gorgée ?

— Merci, j'ai ce qu'il faut.

Gorô sortit de sa poche sa propre fiole, versa l'alcool dans le bouchon creux, se servit deux fois. Nio suivait chacun de ses gestes. Lui-même acheva ce qui lui restait de whisky, puis, regardant vers le sol, il cracha avec une désinvolture brutale :

— C'est pas un repas acheté dans le train, ça, hein ? C'est trop copieux.

— Vous êtes rudement soûl, je vois.

— Et alors, c'est interdit ?

— Je ne vous reproche rien. Ces repas, on me les a préparés à l'auberge.

— Où ?

— À Kumamoto.

Voyant que Gorô commençait à manger, Nio parut se rassurer et prit ses baguettes, puis se mit lui aussi à manger sans cesser de jeter de brefs coups d'œil au paysage.

— Faut pas que je reste comme ça, fit-il en reposant ses baguettes. J'ai l'impression que je vais finir par avaler ce trou.

Gorô également éprouvait cette sensation, depuis un moment. Ce « trou » voulait dire « cratère », un cratère si grandiose que la notion de distance s'en trouvait abolie et qu'on ne le voyait plus que de la grosseur des boulettes accompagnant le riz. Nio tourna le dos au gouffre puis

demanda :

— Dites, vous voulez pas faire un pari ?

— Un pari ?

— Oui, un pari, jouer de l'argent.

Son visage présentait maintenant une coloration grenat, et ses mains étaient agitées de légers tremblements.

— Je vais faire le tour du cratère.

— À votre aise...

— Alors, voilà..., poursuivit-il, remettant le reste du repas dans sa valise. Question : est-ce que, oui ou non, je me jetterai dans le cratère en chemin ?

— Et c'est ça, votre pari ?

— Exact.

Pris au dépourvu, Gorô réfléchit quelques instants. Une brusque envie de rire monta en lui, du plus profond de son être.

— Vous voulez parier sur votre vie ?

— Vous riez ! fit Nio en le regardant d'un air étonné. C'est la première fois que je vous entends rire depuis notre rencontre.

Gorô redevint grave. Cependant, le rire continuait de sourdre en lui, des ondes nerveuses soulevant son abdomen.

— Seulement..., reprit-il, la main sur le ventre, ça ne fait pas un marché, ça : supposez que je mise sur votre mort. Il vous suffit de revenir, sans avoir sauté.

— Dans ce cas, pariez que je reviens sain et sauf.

— Moi, je veux bien, mais admettons que vous fassiez le saut. Du même coup, ma mise ne vous sert plus à rien.

— C'est vrai. C'est pour ça que je vais partir en emportant nos deux mises. Si je saute, elles plongent avec moi et *pfuitt* !

— Je vois...

Gorô avait du mal à saisir le pourquoi de ce pari que proposait Nio ; pour autant, il n'avait pas autrement envie de l'interroger. Simplement, il percevait que quelque chose l'avait quitté pour passer dans Nio. Là

n'était toutefois pas la cause de son rire, lequel avait sa propre raison d'être et s'était exprimé en tant que tel.

— Si je m'en sors vivant, reprit Nio, vous aurez l'intégralité de l'argent engagé.

Gorô, le menton sur la main, réfléchit un instant, puis demanda :

— Et de combien est la mise ?

— Que dites-vous de cinquante mille yens ?

— Cinquante mille ? Je n'ai pas une pareille somme sur moi, voyons.

— Combien vous avez ?

— Vingt mille.

C'était le montant du mandat de Mitamura, qu'il avait touché dans la matinée.

— Vingt mille ?

Nio ne dissimula pas son désappointement. À la seconde même, Gorô comprit clairement que l'autre était habité par la volonté d'en finir avec la vie. « Cet argent, ma parole, il a l'intention de s'en servir comme tremplin, pour sauter ! »

Que le courage manque à Nio et qu'il revienne, ses cinquante mille yens sont pour Gorô ; perdre bêtement tant d'argent, ça fait mal, quand on est représentant de commerce.

— Enfin, c'est bon. Va pour vingt mille yens, fit Nio avec un accent de résignation. Passez-les-moi, ces vingt mille yens.

— Je veux bien, mais n'allez pas imaginer que je me fie totalement à vous.

— Ce qui veut dire ?

— Mettons que je vous les confie et que vous ne sautiez pas... (Son doigt indiquait le Nekodake.) Rien ne dit que vous ne vous défilerez pas par-derrière cette hauteur, là-bas. Et moi, dans ce cas, je me fais refaire de ma mise.

— La confiance règne, je vois...

— Et alors ? Vous me faites tellement confiance, vous ?

Nio dévisagea Gorô, demeura silencieux. Gorô, pendant ce temps, regardait le paysage : tout près d'eux passaient des touristes, tandis que

d'autres prenaient des photos. Chacun ignorait ce dont tous deux s'entretenaient. Il sentit de nouveau émerger le rire.

— Soit. Il y a un bon moyen.

Nio ouvrit sa valise et en sortit une paire de ciseaux. Après quoi il tira de sa poche intérieure deux billets de dix mille yens, qu'il superposa à ceux de Gorô, puis les coupa en deux dans le sens de la hauteur et en remit une moitié à Gorô. Ce dernier, qui l'avait regardé faire sans rien dire, prit les moitiés de billets.

— Voilà qui devrait vous convenir, non ? Ni vos vingt mille yens ni les miens ne sont plus utilisables.

Il fourra ses propres moitiés de billets dans la poche de sa veste, donna dessus deux coups du plat de la main.

— Une fois recollés, vous avez quarante mille yens en billets. On est bien d'accord, hein ? Je fais le plongeon, et alors adieu les billets, et même si je me défile, ils ne peuvent pas me servir.

— Mais je croyais qu'une moitié, on pouvait la faire reconnaître comme un billet entier en se présentant avec à la Banque du Japon ?

— Vous voulez rire ! Si une moitié de billet devait avoir la valeur d'un entier, vous verriez comme tout le monde se mettrait à jouer des ciseaux pour doubler sa paye !

— Tiens, c'est vrai. Si vous fuyez, on est tous les deux perdants.

Nio se mit lentement debout, souleva sa valise.

— Vous emportez aussi votre valise ?

— Ouais. Si j'ai les mains vides, on va me prendre pour un candidat au suicide.

— C'est pourtant bien ce que vous allez faire, non, vous suicider ?

— Mais qui vous parle de suicide ? dit Nio qui lui décocha un regard en vrille. Je veux me rendre compte de ce que je ressentirai en faisant un tour de cratère, rien de plus. Si vingt mille yens me permettent de le savoir, je trouve que c'est un bon prix.

— Bon, bon, admit Gorô. Eh bien, je vous attends ici.

Nio lui a tourné le dos. Il a commencé à marcher ; il s'est engagé à gauche du cratère. Gorô le regarde s'éloigner, tout en finissant de

manger. « Il a emporté le reste de son repas ; est-ce qu'il aurait l'intention de faire le plongeon avec sa valise ? »

Il voit la silhouette qui rapetisse. Les battements de son cœur se sont accélérés, il s'empresse de se débarrasser de la boîte contenant le repas et boit à la bouteille. Ses mains sont moites.

Dans son champ de vision, Nio lui apparaît réduit maintenant à la taille d'un gros point. Un point qui, soudain, s'immobilise. Il semble regarder au plus profond du cratère. De nouveau il progresse.

Gorô descend en hâte de son monticule. L'habitant à la fois l'incrédulité (lui, se tuer ? allons donc !) et l'appréhension (peut-être bien qu'il va mourir), et ces sentiments concourent à mettre ses nerfs à rude épreuve. Un télescope payant a été installé en bordure du gouffre : il glisse une pièce de dix yens dans la fente. Nio a déjà couvert pas loin de la moitié du chemin.

La muraille vient de jaillir brutalement devant ses yeux, lugubre tant elle est riche de couleurs, et Gorô manœuvre la lunette avec mille précautions. Après un ou deux déplacements latéraux, l'objectif a saisi la silhouette de Nio. Celui-ci poursuit sa marche ; il s'arrête, jette un coup d'œil dans le cratère. Le fond est sous ses pieds. Gorô incline la lunette, elle lui révèle un mur qui s'élance à la verticale. Le fond du creuset est une fournaise épaisse qui remue de gros bouillons. « Un plongeon là-dedans, c'est sans rémission. »

L'observation lui est devenue pénible et il redresse l'appareil d'un mouvement brusque. Surgissent les sommets : Taka, Neko, la Couronne, avec, en arrière-plan, une chaîne lointaine ; le tout surmonté du ciel dont le dôme est d'un bleu insupportable. C'est fini, un rideau noir tombe. Il glisse une seconde pièce. Nio refait son apparition dans son champ de vision.

Il a posé sa valise par terre, et s'est assis dessus. Il essuie sa sueur avec son mouchoir ; puis il se redresse. Le voilà reparti, la valise à la main. Fatigue ? Le mouvement de ses jambes s'est ralenti. Il chancelle une seconde ; il aura trébuché sur un caillou. Gorô en est au point où il ne peut distinguer qui il est en train d'observer, de Nio ou de lui-même, et dans son for intérieur il s'écrie : « Du nerf, bon sang ! Avance, courage ! »

Ce cri ne peut évidemment atteindre Nio. Ce dernier s'est de nouveau arrêté ; il s'éponge, reprend sa respiration. Regarde ensuite vers le bas... refait quelques pas... s'arrête. Nouveau coup d'œil. Ses coups d'œil semblent durer de plus en plus. Et, encore une fois, il avance, d'un pas incertain...

OceanofPDF.com